Nº 934 48e Année T. CCLXXVI 15 Mai 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL

JEAN JACOBY	*Les Fiançailles manquées de Napoléon*	5
PIERRE DUFAY	*Le Monument de Charles Baudelaire*	29
MAURICE-PARIJANINE	*Psaumes et Voix dans la Nuit*	50
LOUISE FAURE-FAVIER	*Port-Royal d'aujourd'hui L'Anniversaire de Jean Hamon*	55
P. G. DUBLIN	*L'Arétin misanthrope*	65
MATHIAS MORHARDT	*A la Rencontre de William Shakespeare*	75
LUC DURTAIN	*La Femme en Sandales* (fin)	97

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : **Littérature**, 126 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 134 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 138 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 145 | HENRI MAZEL : **Science sociale**, 147 | MAURICE MAGRE : **Sciences occultes et Théosophie**, 152 | JEAN NOREL : **Questions militaires et maritimes**, 155 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 162 | GASTON PICARD : **Les Journaux**, 171 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 176 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : **Art**, 180 | AURIANT : **Notes et Documents littéraires.** *Huit lettres inédites de Jean Lorrain*, 184 | FRANÇOIS-PAUL RAYNAL : **Lettres romanes**, 191 | PAUL GUITON : **Lettres italiennes**, 199 | EMILE LALOY, NICOLAS BRIAN-CHANINOV : **Bibliographie politique**, 204 | CAMILLE VALLAUX : **Variétés.** *La viabilité en Russie occidentale*, 211 | ROLAND DE MARÈS : **Chronique de la vie internationale.** *Les problèmes de l'Europe centrale*, 214 | MERCVRE : **Publications récentes**, 217; **Échos**, 219.

Reproduction et traduction interdites

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, 6 fr. 75 ; plein tarif, 7 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

Salle des Périodiques
D.L. 19 V 1937 PÉRIODIQUES

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

Défense des Lettres

Biologie de mon métier

Volume in-16. **15** fr.

Il a été tiré :

22 exemplaires sur Japon, in-8° raisin. . . . . **175** fr.
55 exemplaires sur Hollande, in-8° raisin. . . . . **120** fr.
11 exemplaires sur super-crème, in-8° raisin . . . . **120** fr.
220 exemplaires sur Arches, in-16 . . . . **50** fr.
745 exemplaires sur Lafuma . . . . **40** fr.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-SEIZIÈME

15 Mai — 15 Juin 1937

Salle
des
Pér[illegible]diques

15 Mai — 15 Juin 1937 Tome CCLXXVI

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R. F. IMPRIMÉS

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVII

LES FIANÇAILLES MANQUÉES DE
NAPOLÉON

—

« Napoléon, disait Talleyrand, a commis trois fautes capitales et c'est à elles qu'il faut attribuer sa chute, qui est à peine moins surprenante que son élévation : l'Espagne, le Pape et la Russie. » De ces trois fautes, c'est la dernière qui a été la moins complètement étudiée, c'est celle dont les historiens ne sont pas encore parvenus à découvrir les raisons profondes. Et même l'auteur le mieux qualifié pour en parler avec compétence, Albert Vandal, dans son remarquable ouvrage sur *Napoléon et Alexandre,* ne risque sur cette question que des hypothèses, aussi ingénieuses qu'inexactes.

Mais, depuis, une série d'ouvrages spéciaux, parus en russe sur la campagne de 1812, de documents d'un intérêt considérable, comme les correspondances de l'Impératrice Elisabeth Alexeïevna et de la grande-duchesse Catherine Pavlovna, publiées par le grand-duc Nicolas Michaïlovitch, enfin certains documents inédits, que M. Alexandre Troubnikof, a bien voulu mettre à ma disposition, nous permettent de faire la lumière sur les véritables origines politiques et *psychologiques* de la campagne de Russie et sur les raisons du désastre qu'elle a entraîné.

De l'ouvrage considérable que j'avais entrepris sur ce sujet et qui vient d'être terminé, j'ai détaché, pour les lecteurs du *Mercure de France,* l'épisode des fiançailles manquées de Napoléon, que nous pouvons rétablir maintenant dans sa vérité historique.

§

Au mois de septembre 1807, d'étranges nouvelles viennent émouvoir, à Saint-Pétersbourg, la cour et l'opinion publique. Napoléon, dit-on, a l'intention de divorcer. Fouché, son ministre de la Police, serait la cheville ouvrière d'une conspiration dirigée contre l'impératrice Joséphine et qui aurait pour but de la séparer de l'Empereur avec toute la tribu des Beauharnais. On affirme même que Fouché, inspiré par Napoléon lui-même, aurait osé écrire à l'impératrice pour lui conseiller de prendre l'initiative de ce divorce. Une scène s'en serait suivie entre les époux; l'empereur aurait désavoué Fouché, qui, se sentant secrètement approuvé, n'en aurait tenu nul compte.

Le divorce de Napoléon est une menace pour toutes les princesses nubiles d'Europe, et pour comble, il paraîtrait que c'est sur une grande-duchesse russe, Catherine Pavlovna, qu'il aurait arrêté son choix.

Roumiantzof s'affole. Des courriers galopent de Pétersbourg à Paris et de Paris à Pétersbourg, portant les missives du ministre et les réponses de Tolstoï. Ce qu'on redoute surtout, c'est une demande officielle, car il serait délicat d'y répondre. Il ne saurait, certes, être question de faire épouser une grande-duchesse par celui qui n'est pas seulement l'ennemi à l'ambition insatiable, mais encore, aux yeux de la cour et de la ville, le parvenu brutal dans ses paroles comme dans ses gestes, l'homme qui traite les femmes en soudard et déchire de ses éperons les robes de ses maîtresses.

Bref, ce mariage serait une mésalliance intolérable dont personne ne veut entendre parler. Déjà le mariage imposé par Napoléon à Charles de Bade, frère de l'impératrice Elisabeth Alexéievna avait indigné l'opinion publique; un prince du sang épouser une Beauharnais! Et l'impératrice écrit à son frère une lettre qui reflète bien curieusement le sentiment qu'éveillaient alors ces unions avec la famille Bonaparte.

Mon frère, disait-elle, c'est probablement en vain que je

vous adresse cette lettre, car je ne prétends pas que vous ayez plus d'égard à mon opinion qu'à celle de Maman à qui vous manquez essentiellement en souscrivant malgré ses représentations, à l'indigne mariage que l'on vous propose; mais si, par cette lâche complaisance, vous l'obligiez à s'éloigner de vous, vous rompriez par là tous les liens qui m'attachent à vous et à votre maison... Quel est l'aveuglement qui vous empêche de voir que vous vous couvrez d'infamie, vous et votre pays, aux yeux de la postérité la plus reculée?... Et croyez-moi, ajoute-t-elle, celui que vous espérez gagner par tant de bassesses vous méprise tout autant au fond de son âme et vous traitera à jamais comme l'instrument de ses fantaisies (1)...

On voit que la douce impératrice ne ménage point ses expressions lorsque l'honneur de la famille est en jeu. Elle se montrera moins sévère au sujet du projet des fiançailles de sa belle-sœur, pour laquelle elle n'a aucune sympathie. Le bruit de cet événement s'est répandu dans l'Europe tout entière et la Margrave de Bade y fait mention dans une lettre à sa fille :

Je ne suis pas étonnée de ce que vous me dites du bruit de mariage entre Napoléon et la grande-duchesse Catherine, répond l'impératrice à sa mère le 10 septembre 1807. Comme à vous, rien ne me paraît impossible à présent, mais, pour ceci, j'ai de la peine à croire que cela entre dans les projets de Napoléon. Quant à elle, au reste, elle s'en arrangerait fort bien, je crois; il ne lui faut qu'un mari et la liberté; quoique je doute qu'elle l'ait entière avec celui-ci. Je n'ai jamais vu une plus singulière jeune personne : elle est en mauvais chemin, parce qu'elle prit pour modèle d'opinions, de conduite, de manières même son cher frère Constantin. Elle a un ton qui ne conviendrait pas à une femme de quarante ans, et bien moins à une fille de dix-neuf ans, par-dessus tout la prétention de mener sa mère par le nez et, en effet, elle y réussit quelquefois; je ne comprends pas l'impératrice qui, avec ses autres filles et *belles-filles,* était d'une exigence, d'une sévérité

(1) Corresp. de l'impératrice Elisabeth (Saint-Pétersbourg).

outrées; elle se laisse traiter par celle-ci avec une impertinence qui souvent me révolte et trouve en elle que c'est de l'originalité... Amélie est tellement estomaquée à l'idée que ma sœur Caroline est destinée à avoir une belle-fille pareille, qu'elle serait capable de tout pour empêcher ce mariage. Je ne sais pas où il en est; je sais qu'il y a quelques semaines que l'impératrice m'a dit qu'elle ne souffrirait jamais que sa fille épousât quelqu'un qui se serait battu contre la Russie, mais je sais aussi qu'on lui voit souvent changer d'opinion (2).

La pauvre Elisabeth, qui est tenue à l'écart des affaires de famille, n'est pas très bien informée au sujet de la brûlante question dont elle parle. Et puis, l'amertume de sa situation d'épouse trahie et délaissée, situation qu'elle attribue en partie à l'influence de sa belle-mère et de sa belle-sœur, la rend quelque peu injuste pour l'une comme pour l'autre.

Certes, la grande-duchesse Catherine n'est pas une jeune fille ordinaire. La princesse Lieven, qui l'a bien connue, raconte dans ses mémoires qu'elle « avait une soif immodérée d'autorité et une opinion d'elle-même qui dépassait peut-être son mérite.

Je n'ai jamais vu une femme possédée à ce point du besoin de se remuer, d'agir, de paraître et d'effacer les autres, ajoute Mme de Lieven. Elle avait une grande séduction dans le regard et les manières, la démarche assurée, l'air fier, mais gracieux, les traits peu classiques, mais un éclat et une fraîcheur de teint éblouissante, l'œil brillant et les plus beaux cheveux du monde. Toute sa personne avait quelque chose de frappant et de charmant. Elevée à la plus grande école, elle avait un sens exquis des convenances et une grande élévation de sentiments. Elle s'exprimait brièvement, avec éloquence et avec grâce, mais elle ne quittait jamais le ton et l'air de commandement. Son esprit était orné, brillant et hardi; son caractère ferme et impérieux.

Bref, une épouse qui convenait aussi peu que possible

(2) Corresp. de l'Impératrice Elisabeth.

à Napoléon, un mariage qui n'eût pas été l'union de deux sentiments, mais le choc de deux volontés.

Tel est le « portrait écrit » de Catherine Pavlovna. Les peintures que nous en possédons nous montrent une jeune femme à la figure ronde, aux grands yeux à fleur de tête, cette figure de chat qui était celle de la plupart des enfants du feu tsar Paul Ier; les traits en sont un peu mous, les lèvres épaisses dénotent un tempérament sensuel; le nez, petit et charnu, est l'objet des tendres railleries d'Alexandre.

Catherine, « élevée à la plus grande école », celle de sa mère, véritable modèle de puritanisme, n'en avait pas moins eu une liaison avouée avec le prince Bagration, brave général d'un âge canonique, et que Napoléon lui-même tenait en grande estime. La prude impératrice Elisabeth s'exprime assez légèrement au sujet de ce roman d'amour de sa fantasque belle-sœur :

> Actuellement, écrit Elisabeth à sa mère, elle est liée comme les deux doigts de la main avec le prince Bagration, qui, depuis deux étés, demeure à Pavlofsk et y est commandant de la garnison. Elle ne parle plus que par « nous » : Nous ferons faire ci ou ça à ma mère, etc. S'il n'était pas si laid, elle courrait risque de se perdre par cette liaison, mais sa laideur sauve la grande-duchesse.

Quoi qu'il en soit, cette liaison (où la laideur de l'amant devait sauvegarder la réputation de la maîtresse) avait pris fin au départ de Bagration pour l'armée, et la grande-duchesse, qui venait d'atteindre ses vingt ans, pensa au mariage.

Et c'est ici que la voix de l'ambition se fit entendre. Parmi les fiancés possibles, Catherine Pavlovna jeta son dévolu sur un veuf, d'aspect peu engageant, mais porteur du titre le plus somptueux : l'empereur d'Autriche. Alexandre fit la grimace : bien piètre mari pour sa charmante sœur que ce triste François II.

« Je voudrais que vous soyez condamnée à rester une fois seulement vingt-quatre heures avec le personnage, et si le goût de l'épouser ne vous passe pas le lendemain,

je ne veux pas m'appeler de mon nom », écrit-il à Catherine le 5 mai 1807. Et pour prévenir la sévère impératrice douairière contre ce fiancé indésirable, il ne manque pas de glisser à sa mère d'habiles allusions aux maîtresses de François II. Sa sœur s'en pâme de rire :

Si l'archevêque avait fait un prêche sur un tel sujet, je lui aurais répondu : Barbichet, tu fais ton devoir! écrit-elle irrévérencieusement à son frère. Mais vous et Budberg, c'est fort! Ma foi, ne vous déplaise, la pauvre vertu n'a là que deux fragiles champions. Je suis charmée que vous ayez eu un tel déficit de bonnes raisons que vous ayez été déterrer *la vertu!* j'en ris en y pensant; je vous avoue que je ne vous croyais pas un saint, ni vous, ni votre ministre.

Tel est le ton de ses missives lorsqu'elle se sent de bonne humeur : quand elle se fâche, c'est un véritable orage qui éclate dans ses lettres. Du reste, le tsar se montre d'une inaltérable complaisance pour sa sœur et lui témoigne une affection qu'on a cru avoir dépassé les limites de l'amour fraternel. Cette même accusation, chose étrange, avait été portée également contre Napoléon et la belle Pauline Borghèse.

Certes, la correspondance d'Alexandre et de Catherine porte, à première vue, une certaine nuance d'amitié amoureuse. Il n'est pas de doux sobriquets, de mignardises, de tendres taquineries dont le tsar ne gratifie sa sœur. « Chère Bissiam... Biskis Bissiamovna... cher museau de mon âme... Je vous déclare d'abord que vous avez fait entièrement ma conquête et que je suis fou de vous... Je vous adore... Me voir aimé de vous est indispensable à mon bonheur... Adieu, charme de mes yeux, adoration de mon cœur, lustre du siècle, phénomène de la nature, ou mieux que tout cela, Bissiam Bissiamovna au nez aplati (3). »

Le caractère bouffon de ces galanteries semblerait, pourtant, les justifier de tout soupçon équivoque. Il n'en reste pas moins vrai que l'influence de Catherine Pav-

(3) Correspondance de *Catherine Pavlovna* (qui contient des lettres d'Alexandre Ier et de l'impératrice douairière); Saint-Pétersbourg.

lovna sur son frère fut très forte et que, par cela même, le rôle qu'elle joua dans les formidables événements qui devaient se dérouler bientôt acquiert une importance historique considérable.

L'impératrice-mère subit, elle aussi, l'ascendant de sa fille préférée. Aussi entre-t-elle en plein dans ses vues au sujet de son mariage avec l'empereur d'Autriche. Les maîtresses même de François s'avèrent impuissantes à éveiller les scrupules de Marie Féodorovna. Elle fait à Alexandre un bien vif tableau de la conversation qu'elle vient d'avoir avec Catherine Pavlovna.

Vous m'avez l'air, cher Alexandre, dans votre lettre, de ressentir une pénurie dans les objections que vous vouliez faire et voilà pourquoi vous peignez ce pauvre empereur de couleurs peu favorables. Mais Catau m'a dit : Mon frère le trouve vieux. On ne l'est pas à 38 ans. Il est laid : jamais je ne me soucierai d'un beau visage d'homme. Il est sale : je le laverai. Il est niais, maussade; fort bien! Il l'a été l'année 1805, il ne le sera plus dans la suite, car les circonstances l'ont fait paraître tel alors...

Décidément, Catherine Pavlovna est une maîtresse femme.

Le vrai, c'est que le tsar répugne à marier sa sœur à l'étranger; un autre parti, le prince Henri de Prusse, avait été écarté précédemment de la même façon, et pour le moment la grande-duchesse reste toujours une princesse à marier.

Les avances détournées de Napoléon sont donc fort mal reçues par la famille. Catherine Pavlovna, quoi qu'en dise sa belle-sœur, se montre, elle aussi, violemment hostile à l'idée d'un mariage avec l'homme qu'elle traite de « composé d'astuce, d'ambition personnelle, de fausseté », et, plus tard, elle s'exprimera plus sévèrement encore.

Heureusement qu'il ne s'agit pour le moment que de bruits, que d'intentions qui, avec l'aide de Dieu, ne prendront peut-être pas corps, si l'on sait leur opposer cette douce et opaque résistance dans laquelle Alexandre est passé maître. Et cependant, tout en rendant justice au

génie de Napoléon, il sait que sa puissance n'est plus exactement la même que celle qui s'était dressée devant lui un an auparavant. Il sait également que les forces de la Russie se réorganisent, qu'on n'est plus au lendemain de Friedland et que, pour le moment, Napoléon a besoin de lui.

Aussi l'Alexandre que Napoléon rencontre à Erfurt n'est-il plus le « beau et bon » jeune homme de Tilsitt, dont il parlait dans ses lettres à Joséphine. Oh! certes, son sourire est toujours aussi enchanteur, ses manières aussi charmantes, sa voix aussi douce, mais maintenant ses yeux reflètent une volonté que l'Empereur ne lui avait pas connue. Il n'est plus du tout « content » d'Alexandre, il est surpris, indigné, se met en colère, dans une de ces colères dont il sait si bien jouer pour dérouter ses interlocuteurs. Il crie, tempête, lance son chapeau par terre, le piétine, le tout en lorgnant le tsar du coin de l'œil.

Mais cette fois l'effet est manqué : le « beau et bon » jeune homme reste impassible, souriant et froid. « Vous êtes violent, dit-il, je suis entêté. Causons, raisonnons, ou je pars. » Et Napoléon, instantanément calmé, se voit obligé de retenir son allié, qui fait un mouvement pour sortir. Plus tard, il dit à Caulaincourt avec un singulier mélange de dépit et d'admiration : « Votre Alexandre est têtu comme une mule, il fait le sourd sur ce qu'il ne veut pas entendre. »

Et Napoléon, beau joueur, abandonne la partie. Il fait mine de se contenter des vagues promesses de son allié. Aussi bien, a-t-il autre chose à obtenir de lui.

L'idée du divorce et d'un nouveau mariage princier a mûri dans l'esprit de l'Empereur. Sa décision est prise, son choix est fait : il épousera l'une des sœurs du tsar, et puisque les avances détournées qu'il a risquées au sujet de Catherine sont restées sans réponse, c'est de la grande-duchesse Anne qu'il parlera à Alexandre.

Certes, Anne n'a pas la beauté du diable de sa sœur Catherine; elle n'en a même aucune. « C'est une colombe », dit d'elle Joseph de Maistre. Il eût pu dire : « une oie blanche », car la pauvre Anne semble égale-

ment manquer de caractère. Caulaincourt en donne un portrait plus flatté, portrait destiné de toute évidence à impressionner favorablement Napoléon.

Elle est grande pour son âge, écrit Caulaincourt à Champagny, elle a de beaux yeux, une physionomie douce, un extérieur prévenant et agréable et, sans être belle, elle a un regard plein de bonté. Son caractère est calme, on la dit fort douce, on vante plus sa bonté que son esprit. Elle diffère entièrement sous ce rapport de sa sœur, qui passe pour impérieuse et décidée. Comme toutes les grandes-duchesses, elle est bien élevée, instruite.

En somme, une impératrice fort sortable. Mais la chose est délicate. Quel que soit le formidable orgueil de Napoléon, quelle que soit la platitude des rois à son égard, il est bien trop fin pour ne pas sentir la sourde hostilité de la cour de Russie et la résistance que ses projets matrimoniaux doivent y rencontrer. Ce mariage ne serait pas qu'une mésalliance de rang et de naissance, il serait encore la monstrueuse union d'une fillette de quinze ans avec un homme de quarante, marié, divorcé, usé par des années de campagne, et atteint déjà d'une cruelle maladie.

Et même le superbe masque d'Empereur romain de Napoléon n'arrive pas à trouver grâce aux yeux prévenus de la société. Pour tout dire, on le trouve franchement laid. « Il est laid, gros de visage, brun, petit, sans forme, grands yeux qui roulent, l'air incarné (*sic*) de fureur, belle bouche et dents », note dans son journal la comtesse Tauentzin.

Certes, l'empereur ne se doute pas de cette impression qu'il produit, mais il sait qu'il manque d'élégance. Plus tard, au moment de son mariage avec Marie-Louise, il essayera de se dégrossir un peu; il ira même jusqu'à se faire donner des leçons de danse par Hortense, mais y renoncera aussitôt.

Aussi, Napoléon ne se risque qu'avec précaution dans cette nouvelle aventure matrimoniale. Il voudrait que

l'offre vînt d'Alexandre et il multiplie les ruses pour y parvenir.

Il fait entreprendre le Tsar par Talleyrand et Caulaincourt; mais à ceux-ci même il joue la comédie, comédie bien naïve, du reste, et qui doit faire sourire le prince de Bénévent. Napoléon prévoit un refus poli de son allié : quelle chiquenaude pour son amour-propre! Aussi, ce seront les marieurs qui en supporteront les conséquences. Ils ne reçoivent donc aucune mission bien déterminée; il s'agit de tâter le terrain, sans plus. Oui, mais alors pourquoi soulever cette épineuse question de mariage? Simplement pour éprouver l'amitié d'Alexandre, car il est bien entendu que Napoléon, lui, aime Joséphine. Et, tout en sauvegardant ainsi sa dignité d'un affront qu'il s'attend à recevoir, l'Empereur ne peut s'empêcher, dans son désir de voir l'affaire aboutir, de donner à Caulaincourt des instructions qui démentent ses affirmations précédentes. Il doit présenter à Alexandre l'affaire du divorce comme étant « d'un intérêt européen »; il va même jusqu'à recommander à Caulaincourt de faire luire aux yeux d'Alexandre l'espoir qu' « un nouveau mariage contribuerait à calmer son ardeur guerrière, dont on s'effrayait, ferait aimer à l'Empereur son chez lui ».

Caulaincourt se montre très réservé, plus même, décourageant. Il fait ressortir les obstacles que rencontrerait cette union et, en premier lieu, la question de religion; les grandes-duchesses de Russie n'abjurent pas l'orthodoxie; c'est du reste ce qui a fait manquer le mariage de l'aînée d'entre elles avec le prince royal de Suède. L'Empereur répond à ces objections par un haussement d'épaules : qu'importe la religion à celui qui traite si cavalièrement le pape lui-même!

Talleyrand, lui aussi, n'est nullement partisan d'un mariage russe : « J'avoue, raconte-t-il, que j'étais effrayé pour l'Europe d'une alliance de plus entre la France et la Russie. » Et comme il sait fort bien qu'Alexandre n'y tient pas non plus, l'astucieux prince de Bénévent a beau jeu pour desservir son maître, tout en flattant le tsar. On

dira plus tard que Talleyrand a trahi Napoléon, l'Empereur le croira lui-même; mais, est-ce bien une trahison que le désir de ce perspicace homme d'Etat d'entraver la course à l'abîme dans laquelle il voit l'Empire entraîné?

Certes, parmi les requins qui suivent le sillage de l'Empereur, celui-ci est le plus avide; s'il pousse dès maintenant Alexandre à résister à Napoléon, il entend se faire payer ses conseils et, bientôt, il présentera sa petite note, avec cet aimable et déconcertant cynisme, très talon rouge, dont il a le secret.

Et Caulaincourt, le fidèle, le dévoué Caulaincourt? Trahit-il aussi Napoléon? Certes, non; la trahison n'est pas compatible avec son caractère généreux; mais il subit le charme d'Alexandre et le subira chaque jour davantage, jusqu'à mériter le reproche d'être devenu Russe lui-même, reproche qui le fera bondir d'indignation, trop d'indignation peut-être. Puis Caulaincourt, tout comme Talleyrand, et non sans son influence, éprouve déjà de graves inquiétudes devant l'ambition toujours grandissante de Napoléon. Et ce qu'il pense, il le dit avec une franchise un peu rude.

« Quels projets me croit-on donc? » lui demande Napoléon à Erfurt.

« De dominer seul », répond Caulaincourt, et il ajoute que, pour son compte, il est convaincu de ce projet.

Que peuvent donner dans ces conditions les pourparlers des deux marieurs avec le tsar? Alexandre les écoute avec sa politesse habituelle. « Il y mit, dit Caulaincourt, toute l'obligeance que sa bienveillance pour nous lui inspirait, mais resta dans les termes généraux des réflexions qu'une sage politique et l'intérêt de l'avenir devaient faire faire à Napoléon. » Autant que cette phrase sibylline révèle son véritable sens, elle doit vouloir dire que le tsar déclina poliment les avances qui lui furent faites.

L'Empereur aborde alors la question lui-même; il s'épanche dans le sein de son ami, lui parle de sa femme stérile, de son foyer solitaire, il lance des allusions, qu'il

croit discrètes, à la possibilité d'une autre union avec une épouse plus digne de lui, et enfin laisse tomber un nom. Le tsar respire : c'est celui de la grande-duchesse Anne! Il s'empresse de le mander à sa sœur Catherine : « Ce que je puis vous dire de plus agréable d'ici, lui écrit-il, c'est qu'on ne pense plus à vous!... » Et il souligne ces derniers mots.

Avec un peu plus de savoir-vivre, Napoléon eût compris, alors même, qu'il n'était point un fiancé désirable pour la cour de Russie. Il eût pu, à ce moment, suspendre les pourparlers et se donner l'avantage d'un changement d'intention, au lieu de se préparer au rôle peu digne de prétendant éconduit. Mais il n'était pas dans le caractère de l'Empereur de renoncer à une idée qui lui tenait à cœur, même lorsque l'impossibilité de son exécution devenait évidente. Il traitera ses fiançailles comme il fera plus tard pour sa campagne de Russie, et il subira dans ces deux entreprises de cuisants déboires.

§

Le 18 avril 1809, huit jours à peine après le retour du tsar à Saint-Pétersbourg, la cour de Russie annonce officiellement à l'ambassadeur de France le prochain mariage de la grande-duchesse Catherine. C'est une réponse fort claire aux intentions de Napoléon au sujet de cette princesse. Certes, depuis, l'Empereur avait changé l'objet de ses vues matrimoniales; mais Alexandre n'en avait pas été informé en se rendant à Erfurt, et les hâtives fiançailles de sa sœur devaient couper court à toutes nouvelles avances de Napoléon. Quel est donc le fiancé qu'on préfère au puissant Empereur? C'est un petit prince allemand, parent de la famille impériale de Russie, et héritier du duc régnant d'Oldenbourg. Le prince Georges n'est ni riche, ni brillant, ni beau : il est même fort laid.

Son extérieur est peu agréable et même frappamment (*sic*) désagréable au premier abord, quoique l'uniforme russe l'ai considérablement embelli, note l'impératrice Elisabeth; mais

on loue infiniment son caractère, il a de l'instruction et du jugement et, par-dessus tout cela, c'est surtout une sympathie prononcée entre les deux futurs qui a décidé ce mariage.

Le coup est rude pour Napoléon; il le ressent très vivement et, s'il réussit alors à dissimuler son amertume, il n'oubliera jamais l'affront qu'on lui a fait subir. Et ce fut justement de ce mariage manqué que découla la suite logique des événements qui devaient amener la campagne de Russie, le désastre de la Bérézina et la chute de l'Empire.

Cependant, Napoléon n'abandonne pas encore la partie. Il lui reste à tenter sa chance avec Anna Pavlovna. Là, point de défaites possibles de la part du tsar, point de fiançailles brusquées avec le premier principicule venu; la demande officielle n'est certainement pas encore faite, mais les pourparlers et les allusions ont été poussés trop loin à Erfurt pour qu'Alexandre puisse faire la sourde oreille. Du reste, on ne lui laissera pas le temps de machiner un nouveau plan.

Caulaincourt reçoit l'ordre de remettre sur le tapis, au cours d'une audience, la question du prochain divorce de Napoléon et d'ajouter que « l'Empereur Alexandre doit se rappeler en avoir parlé à l'Empereur et lui avoir dit que la princesse Anne, sa sœur, était à sa disposition ». Cette entrée en matière terminée, Caulaincourt doit exiger une réponse dans les quarante-huit heures.

On n'est ni plus galant, ni plus délicat. Ce ne serait donc pas Napoléon qui aurait entrepris le tsar à Erfurt au sujet de sa sœur, c'est Alexandre qui l'aurait « mise à sa disposition » ! La ruse est cousue de fil blanc; personne ne s'y laisserait prendre, l'ondoyant, le rusé Alexandre moins que tout autre. Refuserait-il nettement? Cela n'est pas dans sa manière; il se répand en protestations devant Caulaincourt charmé, comme toujours; « cette idée lui sourit », mais... il est indispensable d'obtenir le consentement de l'impératrice-mère! Bref, dix jours sont au moins nécessaires pour préparer cette vieille dame sensible à l'idée de devenir la belle-mère de Napoléon.

Mais, dès le lendemain, Alexandre fait entreprendre Caulaincourt par Roumiantzof; il s'agit de lui faire comprendre doucement que ses avances ne sont pas agréées; et, comme cet avertissement ne sera donné que sous couleur d'une opinion personnelle du ministre et non d'une réponse du tsar, l'amour-propre de Napoléon resterait sauf. « Un mariage, pour moi, fait observer Roumiantzof à Caulaincourt, est une pierre sur le chemin. Feuilletez l'histoire, vous verrez qu'ils ont toujours refroidi plus que resserré les alliances. » Voici qui est clair. Pourtant Caulaincourt préfère attribuer ces paroles désabusées à la mysoginie du ministre qu'à la volonté du tsar, et il continue de presser Alexandre. Le tsar paraît accablé : il avoue ne pas avoir encore osé parler de cette affaire à sa mère, ce qui n'est pas vrai, comme nous le verrons tout à l'heure. Ce qu'il veut, c'est réserver ce dernier atout : le refus de Marie Féodorovna. Entre temps, Alexandre essaye de décourager Caulaincourt en lui énumérant tous les obstacles qui se dressent devant cette union. La grande-duchesse Anne n'a encore que quinze ans, elle est à peine formée et bien trop jeune pour se marier et être mère.

Et ici, Alexandre se donne le malin plaisir d'ajouter : « Pourquoi n'avoir pas demandé dans le temps la grande-duchesse Catherine? Son esprit, son caractère, son âge, tout était plus sortable pour vous. »

C'est proprement se moquer des gens. Et pourtant, que peut répondre Caulaincourt? Rien, car s'il est vrai que le tsar n'a pas donné sa sœur Catherine à Napoléon, il n'est pas moins exact qu'on ne la lui a jamais demandée officiellement!

Raison de plus pour ne pas laisser échapper cette nouvelle occasion, et Caulaincourt, plein de zèle et d'espoir, poursuit ses négociations. Mais on ne lutte pas de finesse avec Alexandre. Napoléon, lui, ne s'y trompe pas et au reçu du dernier rapport de son ambassadeur, il déclare : « Le jeu n'est pas mal imaginé pour filer un refus. »

Et alors, sur la scène de l'histoire, se déroule une comédie moliéresque, dans laquelle empereurs, prin-

cesses, ambassadeurs jouent chacun leur rôle, tout en nuances, en finesses, en mensonges galants, en politesses, en petites trahisons. Caulaincourt, seul, y va de bonne foi; cet homme a le caractère d'un terre-neuve.

Et voici le sujet de ce marivaudage politique : Napoléon aspire à la main d'une grande-duchesse, mais redoute un refus; il veut donc se ménager à tout hasard une sortie honorable : cela sera par un mariage autrichien. Cependant, il n'ose abattre ses cartes trop tôt, de peur de donner à Alexandre le prétexte tout trouvé d'écarter poliment sa demande. Le jeu doit donc être très serré et il s'agit de ne pas perdre la carte russe en misant prématurément sur le tableau autrichien.

Le plan qu'imagine l'Empereur est compliqué, trop compliqué : il laissera mûrir la question du mariage avec Anna Pavlovna; Caulaincourt est tout indiqué pour cela; mais, en même temps, il surveillera ces pourparlers, afin de prévoir un refus *avant qu'il ne soit formulé;* aussitôt il se retournera vers l'Autriche, bâclera ses fiançailles avec Marie-Louise et se donnera ainsi l'avantage d'avoir renoncé lui-même à la grande-duchesse pour épouser l'archiduchesse.

Et Napoléon prépare son coup. Il assemble un conseil privé auquel il pose, en substance, la question suivante : L'Empereur a le choix entre plusieurs princesses, laquelle doit-il préférer?

Murat et la tribu des Beauharnais, qui fait montre à cette occasion d'une incroyable platitude, tiennent pour l'Autriche, Cambacérès pour la Russie.

> Je suis moralement sûr, déclare cet homme perspicace, qu'avant deux ans nous aurons la guerre avec celles des deux puissances dont l'Empereur n'aura pas épousé la fille. Or, une guerre avec l'Autriche ne me cause aucune inquiétude et je tremble à l'idée d'une guerre avec la Russie; les conséquences en sont incalculables.

Paroles prophétiques! Mais il ne dépend plus ni de Cambacérès, ni du conseil tout entier, ni de Napoléon

lui-même de choisir la solution la plus avantageuse. Ce n'est ni à Paris, ni à Pétersbourg que se décide la question du mariage; c'est à Gatchina, chez l'impératrice douairière Marie Féodorovna.

§

Ce qui se passait chez l'impératrice durant ces journées historiques, nous le savons maintenant par des documents qu'ont ignorés les grands historiens de l'Empire.

Le 2 janvier 1810, le tsar vient rendre visite à sa mère. L'impératrice lui trouve « la physionomie sourcilleuse, quoiqu'il tâchât de se montrer de bonne humeur ». Après le dîner, lorsqu'il se trouve seul avec Marie Féodorovna, il lui dit avec hésitation : « Maman, vous avez exigé de moi, lorsque j'aurais des sujets d'inquiétude, de vous les confier; j'en ai un qui m'en donne beaucoup. » Et comme l'impératrice, alarmée, veut l'interroger, le tsar ajoute précipitamment : « Ne m'interrompez pas, de grâce, et laissez-moi achever, car la chose est trop grave et de la plus haute importance, quel que soit le parti qu'on prendra (4). »

« Catau, j'ai tourné à mort, mon cœur ne battait pas... » confie Marie Féodorovna à sa fille, dans la lettre où elle lui donne ces détails. Et, après ce préambule, Alexandre expose à sa mère la question du mariage, mais sous un aspect édulcoré. Ce n'est point Caulaincourt qui a présenté une sorte d'ultimatum matrimonial; c'est par un rapport de Kourakine que la nouvelle des intentions de Napoléon lui est parvenue.

Vous savez, maman, ajoute le tsar, que je n'ai pas cru à ces bruits lorsqu'il s'agissait de Catau, mais cette fois j'y crois et je vous laisse à juger si j'ai lieu d'être inquiet... Le personnel [le tsar voulait dire : la personne] de l'homme est contre la chose; les suites du refus seront de l'aigreur, de la malveillance, de la chicane dans les petits choses, car il faut connaître l'homme qui se trouvera blessé,

(4) Correspondance de Catherine Pavlovna.

Et Alexandre développe devant sa mère, avec une remarquable lucidité, les doubles conséquences d'un refus et d'un mariage autrichien de l'Empereur.

Marie Féodorovna trouve « la nouvelle cruelle » et estime que « tout ce qui a été fait pour faire éviter à Catau ce malheur devrait être la règle à suivre en ce moment ». Le tsar en convient, mais fait observer que la situation n'est plus la même, qu'il n'avait été question de Catherine Pavlovna que vaguement, ce qui avait permis « de prévenir la possibilité même de la proposition par son mariage, mais que cette fois le divorce était sûr, qu'il croyait à la proposition et même que l'acte du divorce allait paraître incessamment ».

Cependant l'impératrice, faisant taire sa répulsion, essaye d'examiner la question sous toutes ses faces. Consentir au mariage, c'est « gagner du temps et la possibilité d'échapper pour un temps aux vues ambitieuses de Napoléon ». Refuser, c'est s'exposer à un grave danger de sa part.

> *Aigri comme il le sera par un refus, sa mauvaise humeur, sa rage* contre nous en accroîtra, et quoique certainement ce ne sera que l'alimenter et non la faire naître, mais elle éclatera plus vite et sous des formes plus désagréables encore : *il nous chicanera jusqu'à ce qu'il soit à même de tomber sur nous.*

Enfin, après avoir raisonné en impératrice, Marie Féodorovna laisse parler son cœur de mère. La « pauvre Anne » serait donc...

> un holocauste sacrifié pour le bien de l'Etat, car quelle malheureuse existence cette enfant aurait-elle, d'être unie à un homme d'un caractère scélérat, pour qui rien n'est sacré et qui ne connaît aucun frein parce qu'il ne croit même pas à Dieu? Et ce sacrifice cruel serait-il donc un bien pour la Russie? A quoi n'expose-t-on pas cette enfant? Est-ce à quinze ans qu'un caractère est formé? Que verrait-elle, qu'entendrait-elle dans cette école de scélératesse et de vice?
>
> Catau, tout cela me fait frémir [s'exclame Marie Féodo-

rovna]. L'Etat d'un côté, mon enfant de l'autre, Alexandre souverain, le refus pouvant lui attirer des peines, des malheurs; et accepter ce parti perdrait ma fille, et Dieu sait si même les malheurs de l'Etat seraient évités! C'est une situation cruelle (5).

Il faut lire et méditer cette longue lettre dont nous venons de citer quelques passages, pour bien comprendre l'état d'esprit qui régnait à cette époque dans les cours souveraines d'Europe à l'égard de Napoléon.

Bonaparte avait inspiré de l'admiration. Napoléon ne provoque plus que de la crainte et parfois de l'horreur. Ceci peut nous paraître surprenant. C'est que pour juger des événements historiques en toute équité, il faut se placer au cœur même de ces événements. Pour nous, Napoléon n'est que le formidable, l'éblouissant génie qui apparaît dans l'éclat de cent victoires et sur le ciel de la superbe et tragique apothéose de Sainte-Hélène. Bref, « une représentation unique, avec des scènes toutes faites pour la gravure et la postérité », comme le dit excellemment Jacques Bainville.

Mais aux contemporains de l'Empereur, les choses se présentaient tout autrement qu'à la postérité. Les guerres n'étaient pas que de glorieux souvenirs, gravés sur le bronze ou sur le marbre; c'étaient des massacres dans lesquels périssait la fleur de la jeunesse, c'étaient la ruine de l'habitant, les villages incendiés, les moissons perdues, le Trésor vide et l'existence même de l'Etat qui se trouve menacée.

Et pour ceux qui approchaient Napoléon, ce n'est pas seulement au grand homme qu'ils avaient affaire, mais aussi à l'homme violent, autoritaire, vindicatif, qui élevait la voix, sombrait dans des accès de rage, piétinait son chapeau, brusquait les dames et justifiait le mot de Talleyrand : « Quel dommage qu'un aussi grand homme soit si mal élevé! »

Aussi, une union avec ce despote est-elle envisagée comme une calamité, et Marie Féodorovna ne diffère pas

(5) Correspondance de Catherine Pavlovna.

d'opinion en ceci avec les autres souverains. Si, pour elle, Napoléon est l'homme au « caractère scélérat », la reine Louise le traite de « Fléau de Dieu » et de « Fils de l'enfer », ce qui, soit dit en passant, est une antinomie d'une logique bien féminine.

Marie-Louise, la future impératrice des Français, n'appelle pas Napoléon dans ses lettres autrement que « Monsieur Bonaparte ». « J'ai déjà eu plusieurs fois envie de croire que nous approchons de la fin du monde et que celui qui nous opprime est l'Antéchrist », écrit-elle le 8 juillet 1809, et lorsque le projet d'un mariage avec « l'Antéchrist » se dessine, elle déclare avec résignation, le 10 janvier 1810 : « Si le malheur le voulait, je suis prête à sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'Etat. » Le mariage a lieu et cette mauvaise langue de prince de Ligne le commente en disant que « l'Autriche fait au Minotaure le sacrifice d'une belle génisse ». Metternich lui-même avouera plus tard que, si on livra Marie-Louise à l'ogre, ce ne fut que pour « obtenir un temps d'arrêt qui nous permît de nous refaire ».

Gagner du temps sera la seule tactique qu'on opposera désormais à l'ambition de Napoléon, la résistance élastique contre son impétuosité. C'est que déjà on ne croit plus à la durée du régime impérial; Marie Féodorovna l'exprime avec force dans une autre lettre à sa fille Catherine :

> Si cet homme vient à mourir, uni à Anne, dit-elle, cette malheureuse enfant est exposée à toutes les horreurs des troubles que cette mort entraînera; car comment supposer que la dynastie de cet homme sera respectée? Et s'il n'a pas d'enfants, les troubles seront encore plus grands.

Ainsi la cour de Russie ne se berce pas d'illusions : refuser la main de la grande-duchesse Anne, c'est aller tout droit à la guerre; l'accorder, c'est faire son malheur et souscrire à une humiliante mésalliance. Mais la Russie est-elle prête, en ce moment, à l'éventualité d'une nouvelle guerre? C'est la question que l'impératrice douairière pose à son fils.

Non, répond Alexandre, il faudrait des efforts extraordinaires. Notre ligne est sans défense, nous n'avons pas une forteresse de ce côté. Quant à l'armée, j'ai deux cent mille hommes sur cette ligne (6).

Bref, cinq années de préparation sont encore nécessaires pour pouvoir résister à l'invasion qui se prépare. Napoléon ne les lui donnera pas.

Une solution s'impose donc, toujours la même, avec ce diable d'homme trop pressé : gagner du temps. Sur ceci, le tsar, sa mère et sa sœur Catherine sont d'accord. Marie Féodorovna est d'avis de faire valoir la grande jeunesse d'Anne et le triste exemple de ses deux sœurs aînées, mariées à quinze ans et toutes deux mortes en couches. Catau en convient et, avec son esprit de décision accoutumé, résume ainsi la question :

Mon avis est, chère maman, de répondre à Caulaincourt : Que vu le malheureux exemple de mes deux sœurs, vous aviez fait vœu de ne plus marier vos filles qu'à l'âge de dix-huit ans, qu'on en avait la preuve en Marie et en moi; que, pour vous et l'Empereur, vous y êtes *disposés* [Catau souligne ce mot dans sa lettre]. Et il faudrait cajoler Caulaincourt et les Français! Il me semble que ce parti concilierait tout, le principal étant de gagner du temps.

Et c'est exactement le programme selon lequel se dérouleront les pourparlers. Napoléon s'était montré plus fin et plus perspicace que son ambassadeur, en voyant « filer un refus » là où Caulaincourt s'obstinait à ne reconnaître que de légitimes hésitations. Il continue donc à presser Alexandre, qui se désespère avec lui des lenteurs de l'impératrice douairière. Le tsar en profite même pour glisser quelques allusions sur le peu d'agrément pour Napoléon d'avoir une belle-mère pareille, qui possède sur ses filles, et par conséquent sur la future impératrice des Français, une influence dominante. Cependant, que l'ambassadeur n'aille pas croire qu'il s'agisse

(6) Correspondance de Catherine Pavlovna.

d'une antipathie personnelle de l'impératrice à l'égard de Napoléon! Bien au contraire, affirme Roumiantzof, elle l'estime beaucoup et a même exprimé à .plusieurs reprises le désir de voir ses fils lui ressembler.

C'est pousser l'audace un peu loin. Le crédule Caulaincourt lui-même refuse d'ajouter foi à cette subite sympathie de la vieille impératrice. De ce qu'il a entendu et cru comprendre, il se fait l'idée suivante de l'opinion de Marie Féodorovna sur l'alliance française : « L'empereur Napoléon ne tient pas à la Russie par principe et par sentiment, mais par besoin momentané de son concours; l'alliance actuelle n'est qu'une chose de circonstances pour paralyser le Nord pendant qu'on soumet le Midi. Les paroles amicales ne sont venues qu'avec le divorce, on n'a proclamé ses sentiments pour la Russie qu'en tant qu'on a divorcé. »

Mais ici encore, Napoléon voit plus juste. Il sait, comment le sait-il? quels sont les véritables sentiments de Marie Féodorovna et, un jour, en parlant d'elle avec le ministre de Wurtemberg, il dira : « Ma plus cruelle ennemie, l'impératrice-mère de Russie... »

S'il arrive parfois à Caulaincourt d'éprouver quelques légères inquiétudes, un mot aimable d'Alexandre suffit à les dissiper. Aussitôt voilà l'ambassadeur touché, convaincu, enthousiasmé. « En me disant cela, Sa Majesté daigna m'embrasser », mande-t-il avec orgueil à Napoléon. Mais l'Empereur se préoccupe fort peu des embrassades d'Alexandre; il lui faut une réponse et cette réponse n'arrive toujours pas. Les quarante-huit heures de l'ultimatum nuptial sont bien loin; les dix jours demandés par Alexandre ont été doublés sans qu'une ombre de solution intervienne. Napoléon est fixé. Il ne s'agit plus maintenant d'obtenir un consentement, mais de prévenir un refus, de sauver la face, de précipiter les fiançailles avec l'archiduchesse, de se donner l'avantage d'avoir rompu le premier avec la pauvre Anne, dont personne, dans toute cette affaire, n'a jamais eu l'idée de demander le sentiment.

Le 6 février, aussitôt la dernière dépêche de Caulain-

court reçue, Napoléon envoie Eugène chez l'ambassadeur d'Autriche. C'est encore d'un ultimatum de mariage qu'il s'agit; seulement cette fois Napoléon n'accorde ni quarante-huit heures ni quarante-huit minutes de réflexion. La réponse doit être immédiate et précise. En vain le prince de Schwarzenberg implore-t-il le délai nécessaire pour pouvoir consulter son gouvernement. Eugène reste inébranlable. L'ambassadeur rougit, pâlit, sue à grosses gouttes, gémit, s'éponge le front et finit par dire oui.

En fait, il n'a pas le choix; ce n'est pas une demande, c'est un ordre de mariage que Napoléon adresse à l'Autriche, mais si Schwarzenberg hésite, c'est que l'affaire est plus que délicate. Aux yeux de l'Eglise, Napoléon est toujours marié à Joséphine, puisque le divorce n'a pas été reconnu par le Pape; mais il y a plus : depuis ses derniers démêlés avec Pie VII et la façon cavalière dont il en a usé avec lui, Napoléon est excommunié, rejeté de l'Eglise. Pour les grandes-duchesses, la question ne se posait pas. La religion orthodoxe ne reconnaissant pas le pape, le divorce redevenait valable et l'excommunication s'en allait en fumée. Mais une princesse catholique, la fille de Sa Majesté Apostolique l'Empereur d'Autriche, épouser un homme marié et, de plus, excommunié! Il y avait véritablement là de quoi faire frémir.

Toutefois on n'en laisse pas le temps à l'ambassadeur. L'affaire marche au galop. Eugène est fou de joie d'avoir réussi dans sa mission. Sa mission? Elle consistait à faire remplacer sa mère, répudiée et exilée à la Malmaison... Marie Féodorovna avait bien raison de craindre les exemples de moralité que sa fille pourrait trouver à la cour impériale.

Le lendemain, 7 février, Champagny informe Caulaincourt des fiançailles de l'Empereur. Et c'est ici qu'éclate enfin le secret dépit de Napoléon, cette offense qu'il avait dissimulée tant que tout espoir d'un mariage russe n'était pas perdu. Dans les instructions qu'il fait rédiger pour Caulaincourt, il lui est expressément recommandé de déclarer au tsar « combien l'Empereur a regretté qu'on se fût si pressé de marier la grande-duchesse Catherine à

un prince qui ne pouvait ni l'honorer, ni procurer à la Russie aucun avantage ». Ceci, Napoléon ne l'oubliera jamais : il essayera de se venger de ce prince, son heureux rival, et sacrifiera à cette vengeance le sort même de son empire.

Mais, au moins, par ses fiançailles hâtives, Napoléon a-t-il réussi à sauver les apparences, à ménager son amour-propre, à prévenir un refus? Hélas! Cette dernière, cette unique satisfaction même lui est enlevée. Le courrier qui galope de Paris à Saint-Pétersbourg croise celui qui vient en sens inverse, porteur d'une nouvelle dépêche de Caulaincourt. C'est un refus du tsar, refus douillettement enveloppé de politesses, refus conditionnel, si l'on veut, puisqu'il remet la question à deux ans, mais un refus tout de même.

Et, en le signifiant à Caulaincourt, Alexandre a eu un mot magnifique, bien fait pour transporter d'aise le bon ambassadeur :

N'ayant pu donner à l'empereur Napoléon, comme garant de mon amitié, l'une de mes sœurs, lui dit-il, j'élèverai mes frères dans les sentiments de l'alliance et des intérêts communs des deux Etats.

Or, la lettre de Champagny est datée du 7; le refus du tsar est du 4. C'est donc la cour de Russie qui a gagné à cette course, c'est elle qui n'a pas voulu du fiancé impérial et le mariage autrichien n'est plus qu'un pis-aller.

Pour une fois, Caulaincourt s'est trop pressé. Un diplomate plus habile eût saisi au vol le jeu de l'Empereur; il eût freiné la réponse défavorable d'Alexandre au lieu de l'activer, pour donner à son maître le temps de rompre le premier. « Surtout, pas de zèle! » disait Talleyrand à ses employés. Mais Caulaincourt ignorait ce sage précepte et même l'eût-il connu qu'il eût été incapable de le comprendre.

Albert Vandal, après avoir retracé le tableau de ces laborieuses négociations de fiançailles et indiqué les rai-

sons invoquées par Alexandre, pose une question qu'il avoue ne pas pouvoir résoudre : « Ces résistances, se demande-t-il, venaient-elles exclusivement de l'impératrice, forte de la faiblesse de son fils? Dans l'expression de ses sentiments et de ses regrets, le tsar était-il de bonne foi? Désirait-il le mariage et s'était-il incliné avec peine devant les répugnances et les angoisses d'une mère? Au contraire, y avait-il entre eux jeu concerté? Il n'est pas sans difficulté de répondre avec certitude à cette question. »

Nous pouvons y répondre maintenant et avec une entière certitude.

JEAN JACOBY.

LE MONUMENT
DE CHARLES BAUDELAIRE

—

Au lendemain de la mort de Léon Cladel, survenue à Sèvres le 21 juillet 1892, on lisait dans la *Plume* du 1er août cette note, signée des initiales de Léon Deschamps, son directeur :

Nous qui avons eu le très grand honneur d'être admis dans l'intimité de Léon Cladel, pour qui nous n'avions pas plus de secrètes pensées de justice littéraire que lui n'en avait pour nous, croyons être l'interprète autorisé de sa volonté en déclarant que l'auteur du *Bouscassié* ne doit avoir de statue tant que son glorieux maître Charles Baudelaire reposera dédaigné et presque oublié dans une sépulture étrangère, sans un monument digne de lui.

En conséquence, dès aujourd'hui, un Comité (sous la présidence d'honneur de Leconte de l'Isle (*sic*) est constitué pour que le poète des *Fleurs du Mal* reçoive le témoignage d'admiration auquel il a droit. Le plus illustre des statuaires contemporains, Auguste Rodin, a déjà accepté d'exécuter le travail que le Comité décidera de lui confier, médaillon ou buste. Une œuvre due à la collaboration des maîtres de la poésie contemporaine, nouveaux et plus anciens, sera publiée sous ce titre : *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, au bénéfice de la souscription.

Notre prochain fascicule contiendra détails complets et sera, de plus, consacré à notre cher défunt Léon Cladel.

Les souscriptions sont reçues dès maintenant aux bureaux de la Revue.

L. D.

Dans le numéro suivant (15 août 1892), le projet prenait corps. La *Plume* n'ignorait pas l'ironique destinée qui faisait partager au poète la sépulture de son beau-père le général Aupick, — il en est encore de même aujourd'hui — et publiait les premières adhésions et les encouragements que lui avaient valu son initiative :

LE MONUMENT DE CHARLES BAUDELAIRE

Nous avons pris l'initiative d'une souscription aux fins d'élever un monument au poète Charles Baudelaire, qui repose au cimetière Montparnasse dans une sépulture appartenant à la famille Aupick; sous l'empire d'un sentiment que tous apprécieront et aussi du concours qu'il apporterait, nous avons prié Stéphane Mallarmé, le poète honoré autant qu'aimé, de présider aux débuts de notre œuvre. Le Maître nous a répondu par une lettre, à laquelle nous n'avons rien à changer, tellement elle est noble, c'est-à-dire digne d'un véritable artiste :

Paris, le 26 juillet 1892.

Mon très cher Directeur,

Comment dire la gratitude, aussi la fierté, choisi par vous, de concert avec plusieurs, au nom de *La Plume*, pour présider le Comité institué en vue d'un hommage à Baudelaire; le don à sa tombe d'une effigie?

Je ne sais culte qui égale cet extraordinaire et pur génie.

A l'un des anciens déjà ou à tel autre, que vous conféríez un poste d'honneur, nul, parmi nous, qui le puisse remarquer (tant primera l'exclusif enthousiasme à vous seconder) et, s'il y a des aînés glorieux comme un Goncourt ou un Zola, eux admettent, à propos d'un poète, que la direction échoie à un écrivain en vers : mais précisément, dans le domaine poétique, un nom s'impose, pour cette présidence, celui de l'admiré et révéré Leconte de Lisle à l'égard de qui tous, et moi quelle ferveur que je voue à l'art récent, demeurons de même qu'à vingt ans. Ajoutez, ce sera péremptoire, que ce doyen de la poésie française, personnellement, fut l'ami de Baudelaire et en apporte le vivant souvenir. Je m'offre de grand cœur à me faire près de lui l'interprète du vœu commun.

Cela indiqué, j'applaudis à chaque détail de votre projet,

juge tout avisé et parfait, d'abord la pensée de recourir au maître sculpteur Rodin.

Merci, je demeure si touché.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Le choix de Stéphane Mallarmé pour présider aux destinées du Comité était en tous points excellent. Nous avons dit nous-mêmes (Léon Deffoux et moi) et M. Léon Lemonnier l'a dit beaucoup mieux, quelles frappantes affinités s'offraient entre les pièces datant des débuts de Mallarmé et l'œuvre baudelairienne. L'expression, comme la pensée et le vers, est parfois identique. Mallarmé, à l'époque du *Parnasse contemporain,* était encore tout imprégné de Baudelaire et, jusqu'à la fin, jamais il ne se départit du culte d'Edgar Poe et de Wagner, ces deux « phares » qui guidaient vers l'Idéal l'amère misanthropie de Baudelaire, à travers les écueils que le Spleen dressait autour de lui.

Les affinités artistiques entre Baudelaire et Mallarmé ont leur valeur dans l'histoire littéraire de notre pays. L'un des deux hommes, en effet, appartient encore au romantisme et au Parnasse, cependant que l'autre annonce déjà le symbolisme. L'influence de Baudelaire sur Mallarmé est le lien qui unit les différents mouvements poétiques du siècle dernier (1).

Pourtant, par un geste dont on a pu apprécier la délicatesse, Stéphane Mallarmé s'était récusé, préférant que l'honneur fût dévolu à Leconte de Lisle, son aîné, et même de trois ans celui de Baudelaire, de prêter son nom à cette manifestation.

Par retour du courrier, le poète des *Poèmes barbares,* fidèle aux sentiments d'admiration dont son bel article de la *Revue européenne* avait, en 1861, au lendemain de la seconde édition des *Fleurs du Mal,* apporté le témoignage, accepta :

(1) *Enquêtes sur Baudelaire.* Paris, Les Editions Crès et C^ie^, 1929, in-8.

Paris, 29 juillet 1892.

Mon cher ami,

J'accepte avec reconnaissance le titre que veut bien m'offrir le Comité qui s'est constitué pour élever un buste sur la tombe de Baudelaire.

J'ai beaucoup aimé l'homme et j'admire infiniment le poète.

Mes meilleurs remerciements, je vous prie, à nos confrères, et tout à vous.

Votre vieil ami,

LECONTE DE LISLE.

Nombreuses, des adhésions parvenaient à la *Plume*, d'abord celles de ceux qui avaient connu et aimé Baudelaire : Catulle Mendès, qui avait été son « humble ami » et était resté son « fervent admirateur » ; Louis Ménard, qui avait « été pendant quarante ans un des cinq ou six admirateurs de Baudelaire » ; Aurélien Scholl, rappelant avoir « été avec Banville, Nadar père et Henri de la Madelène, le camarade de tous les jours, tant à Paris qu'à Bruxelles, du poète des *Fleurs du Mal* ».

Et c'était Jules Claretie, n'oubliant pas que, côte à côte, ils avaient, à l'imprimerie Kugelmann, corrigé leurs épreuves. Il y a sur Baudelaire de bien jolies pages dans les *Souvenirs de ma vie* publiés dans le *Journal* à la veille de la guerre et malheureusement non recueillis en volume.

J'ai beaucoup connu — j'ai beaucoup aimé — ce très agréable et très satanique Baudelaire, et je l'admire profondément, ce poète impeccable, comme il appelait lui-même Théophile Gautier. Vous pouvez compter sur votre affectionné

JULES CLARETIE.

Emile Zola, « très fier de faire partie du Comité pour un monument à Charles Baudelaire », Auguste Vacquerie, Octave Mirbeau lui-même, qui, à tort peut-être, passait pour ne point aimer les poètes, adhéraient sans réserve :

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour le Comité d'honneur chargé de rendre hommage à la mémoire de l'immortel Baudelaire. Certes, j'accepte, et avec joie, bien que je

me fusse promis autrefois de ne faire jamais partie d'un Comité. Mais je ne songeais pas à ce Comité qui nous vaudra une belle action et une belle œuvre. Rodin m'a souvent parlé d'un projet qui le hantait depuis le jour où il connut les *Fleurs du Mal*. C'était, en un grand monument, de symboliser l'œuvre du plus profond des poètes. Ce sera fait, et ce sera beau...

OCTAVE MIRBEAU.

Et ce fut la phalange sacrée des poètes, aucun ne ménageant son admiration à Charles Baudelaire, immense et subtil, comme l'opium; François Coppée, Sully Prudhomme, Armand Silvestre, Jean Richepin, Laurent Tailhade, à qui les *Fleurs du Mal* avaient révélé la poésie moderne, Francis Vielé-Griffin, Emile Verhaeren; tous ouvriers du vers ou de la prose : Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Henri Mazel, Stefan Georges, exprimaient un égal enthousiasme.

Et les adhésions continuaient à affluer. Le 1er septembre, la *Plume* en publiait de nouvelles, où l'on relève celles de Verlaine et d'Henri de Régnier :

Parbleu! mon cher Deschamps. Baudelaire fut mon plus cher fanatisme et est, c'est-à-dire restera, l'une de mes meilleures admirations. A vous de cœur.

PAUL VERLAINE.

J'accepte bien volontiers de faire partie du Comité pour le monument de Charles Baudelaire. Une pareille entreprise est trop nécessaire pour que nous ne joignions pas tous nos efforts pour la faire réussir. Disposez donc de moi en tout ceci et pour le volume mémorial.

HENRI DE RÉGNIER.

Alfred Vallette acceptait naturellement lui aussi d'en faire partie, mais, faute de temps, à la seule condition qu'aucune fonction spéciale ne lui fût octroyée.

A ces noms, il faut joindre ceux d'Edmond de Goncourt, d'Edmond Picard, d'Edouard Rod, de Georges Rodenbach, de Vittorio Pica, de Charles Morice, du prince

Alexandre Ourousof, qui devait fournir au *Tombeau* une si précieuse « Etude sur les textes des *Fleurs du Mal* ».

Comme il avait été annoncé, Rodin se chargeait de l'exécution du monument :

> Je suis très honoré d'avoir été choisi pour le monument à exécuter pour Baudelaire. Je vous en remercie et je remercie le Comité.
>
> Selon les sommes, nous étudierons ce qu'il faudra faire...
>
> RODIN.

Dans chaque numéro de la *Plume* (15 septembre, 1er octobre), de nouvelles adhésions, non moins importantes, étaient publiées : les survivants de Baudelaire, ses compagnons autant que ses admirateurs, Félicien Rops qui, dans sa hâte d'arriver à temps, adressait télégraphiquement sa réponse, et le vieux Nadar, toujours jeune d'esprit, fidèle et modeste :

> Je suis prêt à vous aider en tout ce que je puis pour honorer la mémoire de celui que j'admirai toujours et dont je me trouve rester le plus ancien et non moins fidèle ami. Je vous suis obligé de l'avoir su, car c'est ici mon seul titre.
>
> NADAR.

A côté des poètes, Léon Dierx, José-Maria de Heredia, Stuart Merrill, deux des meilleurs artisans de la gloire de Baudelaire adressaient au Comité une adhésion sur laquelle on pouvait à l'avance compter : Paul Bourget et J.-K. Huysmans. Il ne faut pas l'oublier, Paul Bourget avait été, dix ans plus tôt, par sa lumineuse étude sur *Charles Baudelaire*, publiée en 1881 dans la *Nouvelle Revue* et appelée à former, en 1883, le premier de ses *Essais de Psychologie contemporaine*, l'initiateur de bien des jeunes gens, auxquels les traités de littérature, mis entre leurs mains, n'avaient point même révélé le titre des *Fleurs du Mal* et le nom du poète. De cela, — m'excusant d'évoquer un souvenir trop personnel, mais typique — je donnerai un exemple frappant. En cette année 1881, précisément, n'ayant pas lu, cela va de soi, l'article de Bourget, mais la curiosité éveillée par les quelques pages

consacrées à Baudelaire par Théophile Gautier dans son rapport *Les progrès de la littérature française depuis 1830,* par un externe qui faisait généralement mes commissions sous l'Odéon, je m'étais procuré un exemplaire (je l'ai encore, couvert de taches de rouille et de notes), des *Fleurs du Mal.* J'avais seize ans : ce fut un ravissement. Mais ce ravissement fut bref; au bout de quelques jours, durant une explication de « grec », mon cher Baudelaire me fut confisqué par un jeune docteur ès lettres, qui suppléait notre professeur de rhétorique, indisposé.

Il était indulgent. Le livre confisqué :

— Attendez, me dit-il : je le lirai d'abord, je verrai ensuite si je dois vous punir.

Il me le rendit et ne me punit pas. Ainsi donc, l'année même où Paul Bourget consacrait son étude à Charles Baudelaire, un docteur ès lettres, — et jeune — chargé de cours dans un lycée de Paris, ne connaissait pas les *Fleurs du Mal.* Il n'est donc pas exagéré de dire que Paul Bourget avait révélé à beaucoup de jeunes gens l'existence et la portée du chef-d'œuvre, faisant par sa finale figure de prophète :

> Tel que, et malgré les subtilités qui rendent l'accès de son œuvre plus que difficile au grand nombre, Baudelaire demeure un des éducateurs féconds de la génération qui vient. Son influence n'est pas aussi facilement reconnaissable que celle d'un Balzac ou d'un Musset, parce qu'elle s'exerce sur un petit groupe. Mais ce groupe est celui des intelligences distinguées : poètes de demain, romanciers déjà en train de rêver la gloire, essayistes à venir. Indirectement et à travers eux, un peu des singularités psychologiques que j'ai essayé de fixer ici pénètre jusqu'à un plus vaste public; et n'est-ce pas de pénétrations pareilles qu'est composé ce je ne sais quoi dont nous disons : l'atmosphère morale d'une époque?

« L'atmosphère morale d'une époque... » C'était bien cela. Deux ans auparavant, dans sa préface datée d'août 1879, à la première édition des *Rimes de joie* de Théodore Hannon, J.-K. Huysmans, « le plus baudelairien des baudelairiens », suivant l'heureuse expression de René

Martineau, n'avait-il point, ne se privant pas de malmener assez vertement les Parnassiens, chanté le los de Baudelaire, « le seul qui ait sonné une note vraiment nouvelle, qui ait, par ces temps de poésies impassibles et pleurardes, créé une œuvre vivante et vraie, qui ait osé à son époque briser les moules prônés d'Hugo..., le seul qui se soit résolument engagé dans les sentiers jusqu'alors inexplorés du réalisme » ?

J'ai nommé le poète de génie — poursuit-il — qui, de même que notre grand Flaubert, ouvre sur une épithète des horizons sans fin, l'abstracteur de l'essence et du subtil de nos corruptions, le chantre de ces heures de trouble où la passion qui s'use cherche, dans des tentatives impies, l'apaisement des folies charnelles, j'ai nommé le poète qui a rendu le vide immense des amours simples, les hantises implacables du spleen, la déroute des sens surmenés, l'adorable douleur des lents baisers qui boivent, le peintre qui nous a initiés aux charmes mélancoliques des saisons pluvieuses et des joies en ruine, j'ai nommé le prodigieux artiste qui a gerbé les *Fleurs du Mal,* Charles Baudelaire.

Il n'est pas une page d'*A Rebours* — livre de chevet d'une génération, la génération qui venait — où les *Fleurs,* telles que les assembla Baudelaire et les chanta Mallarmé, n'exhalent leurs entêtants parfums. Huysmans, spiritualiste du naturalisme, était, bien avant *En Route,* imprégné de Baudelaire, comme aussi de l'*Education sentimentale.* On ne s'étonnera donc pas de l'enthousiasme avec lequel il se ralliait à l'idée de rendre un suprême et définitif hommage au « poète de génie » :

J'admire passionnément Baudelaire; j'accepte donc bien volontiers de faire partie du Comité qui doit lui ériger un monument.

J.-K. HUYSMANS.

Ce Comité était maintenant définitivement constitué et jamais, que je sache, Comité n'avait réuni des noms aussi représentatifs.

Président d'honneur : Leconte de Lisle. — *Membres :* Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stéfan George, Edmond de Goncourt, J.-M. de Heredia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Léon Maillard, Stéphane Mallarmé, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, prince Alexandre Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, G. Rodenbach, Félicien Rops, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merrill, Sully-Prudhomme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Vielé-Griffin, Emile Zola.

Peut-être s'étonnera-t-on de ne pas trouver dans cette liste les noms de Maurice Barrès qui, dès 1884-1885, avait, dans ses *Taches d'encre*, consacré une longue étude à la *Folie de Charles Baudelaire* (il fera partie du Comité suivant), de Remy de Gourmont, de Jean Lorrain, d'Ednest Raynaud et d'Albert Samain. Mais sauf Lorrain, qui déjà tenait sa place dans le roman et dans la presse, ceux-là étaient des modestes, ne cherchant pas à se mettre en avant. Malgré sa haute valeur, Gourmont ne comptait encore qu'un public restreint, et, c'est là un critérium, les noms de Raynaud, qui n'avait pas encore écrit ses beaux articles sur Baudelaire, et d'Albert Samain, dont on connaissait seulement, épars, quelques poèmes, ne figurent qu'une fois, et très incidemment, dans l'*Enquête sur l'évolution littéraire* publiée, l'année précédente, par Jules Huret, dans l'*Echo de Paris*.

Il ne s'était agi, tout d'abord, que de l'érection d'un buste, au cimetière Montparnasse, sur la tombe du poète. Léon Deschamps l'avait indiqué et Georges Rodenbach le spécifia dans l'article *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, par quoi il répondit, dans le *Figaro* du 6 septembre 1892, à celui de Ferdinand Brunetière, *La Statue de Baudelaire*, publié par la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre.

L'idée d'honneurs publics dans le bronze ou le marbre ne concorde pas avec ces attitudes d'âme de Baudelaire; et le

comité d'initiative l'a bien compris en songeant seulement à orner de son buste la place où il repose, en l'anonymat de la mort. Car on l'enterra naguère dans le caveau du général Aupick, son beau-père, et la pierre sous laquelle il dort ne porte même que cette dénomination-là (2). C'est ce pauvre Léon Cladel qui le découvrit, un jour qu'il voulait pèleriner à sa tombe. Il s'agit donc de mettre là seulement son nom et son effigie pour laquelle Rodin s'est offert, et non pas « de statue du côté du Moulin-Rouge », comme M. Brunetière a l'humeur d'en plaisanter.

Cependant, en face des attaques de Ferdinand Brunetière, qui, de son aveu même, n'avait d'autre ambition que d'empêcher quelques-uns de souscrire au monument, les visées du Comité s'élevèrent et, au lieu du cimetière Montparnasse, envisagèrent le jardin du Luxembourg, loin d'être aussi littéraire qu'il l'est devenu : si les arts y étaient représentés depuis 1858 et 1890 par la statue d'Eustache Lesueur et le monument Delacroix, celui de Théodore de Banville devait seulement être inauguré le 27 novembre 1892.

Jusqu'ici, — écrivait Léon Deschamps dans la *Plume* du 1er novembre, — notre but était d'ériger ce monument au cimetière Montparnasse, sur la tombe du poète. Devant les provocations de certains pédants et les vœux des plus grands artistes de ce temps, le Comité, à sa première réunion, sera saisi d'une proposition tendant à placer l'œuvre de Rodin dans le jardin du Luxembourg, au milieu de cette jeunesse pour laquelle Baudelaire fut le pur initiateur. Nous voulons que ce jardin merveilleux devienne le Jardin des Poètes. Après Baudelaire, il restera à placer les monuments ou statues d'Alfred de Vigny, de Jules Barbey d'Aurevilly, de Théophile Gautier, de Villiers de l'Isle-Adam, de Léon Cladel, d'Arthur Rimbaud et de Paul Verlaine, plein de vie, mais cela ne contrarie en rien notre enthousiasme...

(2) C'est là une erreur, à moins, et c'est peu probable, que l'inscription de la sépulture Aupick mentionnant « Charles Baudelaire, son beau-fils, décédé à Paris le 31 août 1867, à l'âge de 46 ans », ne soit postérieure à l'article de Rodenbach.

L'idée était heureuse et l'exemple a été suivi, sans que le choix des bustes où viennent se poser les ramiers du Luxembourg ait toujours été parfaitement heureux : Murger (1896), Sainte-Beuve (1897), Leconte de Lisle (1898), Gabriel Vicaire (1902), Ferdinand Fabre (1903), George Sand (1904), enfin, le 28 mai 1911, la glorieuse inauguration du buste de Verlaine par Rodo de Niederhausern, et, retardée par la guerre de 1914, celle, le 28 juin 1920, de la belle réplique, par Auguste Rodin, du médaillon de Stendhal par David d'Angers.

Murger, Gabriel Vicaire, Ferdinand Fabre! Il y avait mieux, évidemment, et je doute que le voisinage de la « femme Sand » eût particulièrement réjoui Baudelaire. Depuis vingt-cinq ans, il goûtait à Montparnasse celui du général Aupick, son beau-père : c'était plus que suffisant. D'ailleurs, on n'eut pas à lui éviter cette malencontre. Bien que l'assemblée générale du Comité d'honneur eût, le 16 décembre 1892, dans les salons du Café Riche, ratifié les propositions de Léon Deschamps et choisi le jardin du Luxembourg « pour l'emplacement du monument dont la forme est abandonnée à l'initiative de Rodin (en se conformant toutefois au résultat de la souscription) », ce résultat ne permettait guère d'escompter l'inauguration prochaine de ce monument.

Tandis que, alentour, la bataille faisait rage, Ferdinand Brunetière ayant répondu, dans le *Figaro* du 20 septembre 1892, aux articles de Rodenbach, d'Henry Bauer et de Jean Lorrain, l'article de la *Revue des Deux Mondes* avait porté ses fruits et empêché bien des gens, déjà peu désireux de porter la main à leur poche, de prendre part à la souscription. Le 20 octobre, un illustre oublié, A. Claveau — il opérait celui-là au rez-de-chaussée du *Soleil* — avait cru devoir joindre son flûteau aux *qui* et aux *que*, du moins savamment rythmés, de M. Brunetière. Ce Clavau provisoire s'était, à bon compte, offert le facile plaisir de promener sur la claie le corps du poète. Dix lignes de ce morceau délicat suffiront à en donner le ton :

Je mets en fait que dans les *Fleurs du Mal*, on ne me citera

pas une seule pièce — vous entendez bien, une seule — même parmi les plus courtes, dont l'exécution ne soit d'une désespérante faiblesse. Incertitude de la pensée, mollesse de la composition, monotonie du rythme, impropriété du style, pauvreté de la rime; à peine par-ci par-là, un ou deux vers noyés dans la misère avoisinante, le triomphe de l'à peu près; voilà pour la forme, cette forme que l'on prétend splendide et magistrale. A mon avis, nul poète n'a jamais été moins sûr de son vers, moins maître de sa forme que Baudelaire.

Le tirage du journal d'Edouard Hervé étant médiocre et sa clientèle plutôt étrangère à la littérature, il est douteux que ces diatribes aient beaucoup nui au succès déjà fort compromis de la souscription. Au bout de six mois, elle avait difficilement atteint 3.000 francs, n'en avait pas, quatre ans plus tard, en novembre 1896, dépassé 4.500, auxquels on peut joindre le supplément, modeste sans doute, amené par la vente des 250 exemplaires du *Tombeau de Charles Baudelaire* dont plus de 100 souscrits par des libraires ou par la société anonyme de la *Plume*. Ce volume, aujourd'hui recherché, est cependant intéressant : en dehors de l'étude remarquable d'Alexandre Ourousof, il contient quelques beaux poèmes, puis, à une époque où on en était encore réduit à l'édition tronquée, mutilée et fautive de Calmann-Lévy, offrait pour beaucoup l'avantage de reproduire le texte des *Epaves* (données à tort comme œuvre posthume) et de quelques pièces déjà reproduites par Eugène Crépet. Un frontispice, suprême hommage du grand Fély au poète qui, toujours, avait été l'objet de son admiration, devait le précéder. Malheureusement, l'artiste ne retrouvant pas sa planche et l'état de ses yeux ne lui permettant pas de la recommencer, il fallut y renoncer.

Quant à ma promesse du frontispice pour le *Tombeau de Baudelaire* — écrivait Félicien Rops le 14 octobre 1896, — je n'ai pu la tenir, ne retrouvant pas la planche gravée. Si mes yeux me l'avaient permis, je l'eusse recommencée. Je regrette plus que tout autre de n'avoir pu le faire. Je n'abandonne pas

d'ailleurs, l'espoir de tenir ma promesse, soit en retrouvant la planche qui n'est évidemment qu'égarée, soit en la recommençant si je puis : les souscripteurs n'ont pas à désespérer!

Ils s'impatientaient malheureusement et, pour faire droit à leurs réclamations et leur adresser le volume le plus tôt possible, ce qui fut fait à la fin d'octobre, on dut se contenter d'une mauvaise reproduction sur zinc du frontispice des *Epaves*.

Même quand il s'agissait de l' « érection de son sépulcre », la malchance, ou mieux le « Guignon » — puisque Baudelaire lui-même et, après lui, Mallarmé ont employé le mot — semblait s'obstiner à poursuivre le poète.

Leconte de Lisle, dont le nom revêtait une telle autorité comme président d'honneur du Comité, s'était éteint à Louveciennes, le 17 juillet 1894. Une lettre de Léon Deschamps reléguée sur la couverture du numéro du 1er septembre, invita bien les membres du Comité à lui indiquer leur « choix pour ladite présidence parmi les membres du Comité », puis il n'en fut plus question. Tous avaient, sans doute, jugé avec raison que cette présidence revenait de droit à Stéphane Mallarmé.

Puis, tandis que la souscription demeurait stationnaire et qu'on n'en parlait même plus, les morts se succédaient, frappant sans relâche ce Comité Baudelaire dont les débuts avaient été si brillants et avaient donné tant d'espérances. Félicien Rops, « cet étrange esprit radieusement solaire qui éclaira, réchauffa, éblouit et amusa plusieurs générations d'artistes et dont le prisme étoilé de boutades était devenu légendaire parmi nous » (Octave Uzanne), succombait, le 23 août 1898, dans sa propriété de la Demi-Lune, près d'Essonnes, à la maladie de l'âge qui, se jouant de lui comme la chatte de la souris, lui enlevant peu à peu tous ses moyens de défense, avait mis deux années à vaincre son éternelle jeunesse.

Quinze jours après, le 7 septembre 1898, dans son ermitage de Bichenic, à Valvin près de Samois, souffrant depuis quelques jours, — une affection du larynx que

l'on croyait bénigne, — honoré, aimé de tous ceux qui l'avaient approché, Stéphane Mallarmé fermait à jamais cette bouche qui, suivant l'expression d'Henri de Régnier, « disait des choses charmantes et des mots éternels ».

La funèbre liste n'est pas close, cependant. Un dernier coup guettait le Comité et allait réduire à néant tous ses projets : le 28 décembre 1899, Léon Deschamps, cet ancien aide-cuisinier qui, possédant tout juste son certificat d'études primaires, était parvenu, à force de travail et de volonté, à fonder et à faire vivre une revue littéraire du plus haut intérêt, si jamais elle ne posséda la tenue du *Mercure de France*, était, à trente-six ans, enlevé par un érysipèle de la face.

Cette fois, c'était bien la fin. Pour la première fois, le pauvre Baudelaire voyait se fermer devant lui les portes de l' « innocent paradis » du Luxembourg.

L'idée d'un monument n'était pourtant pas abandonnée. En janvier 1902, ce communiqué était adressé à la presse :

Un Comité Baudelaire. — Il vient de se constituer un comité pour l'érection d'un tombeau à Charles Baudelaire au cimetière Montparnasse. Le sculpteur est M. José de Charmoy. Voici la liste des adhérents :

H. Roujon, A. Dayot, G. Larroumet, Paul Escudier, A. Mithouard, Pol Neveux, L. Dierx, Emile Verhaeren, M. Maeterlinck, Camille Lemonnier, C. Mauclair, Vincent d'Indy, Gustave Charpentier, P. Vidal, G. Rochegrosse, H. Le Sidaner, Mounet-Sully, De Max, Emile Pouvillon, Ed. Haraucourt, A. Dorchain, Ad. Brisson, J. Aicard, F. Vielé-Griffin, M. Barrès, Saint-Pol Roux, A. Gide, A. Retté, E. Blémont, Ph. Audebrand, Francis Jammes, Clovis Hugues, J. Levallois, J. Troubat, A. Mérat, E. Boissier, René Ghil, A. Lacuzon, A. Boschot, L. Tiercelin, Marc Legrand, P. de Bouchaud, E. Allard, M.-C. Poinsot, G. Normandy, A. Escouron, E. Sarradin, Mmes Hélène Vacaresco, J. Passama, Max, Lyan, O. Osmont.

Liste bientôt complétée par ce nouveau communiqué :

Le Comité Baudelaire. — Il faut ajouter à la liste des mem-

bres du Comité les noms d'Edmond Lepelletier, Yvanhoé Rambosson et Maurice Rollinat. La première réunion a eu lieu le 26 janvier dans l'atelier du sculpteur, M. José de Charmoy. M. Jean Aicard a été nommé président. Le sculpteur fait abandon de son œuvre au comité, mais pour les diverses dépenses, parmi lesquelles l'achat du terrain, on compte qu'il faudrait de six à sept mille francs. Les souscriptions sont reçues chez le trésorier du comité, M. Jules Troubat, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, 171, rue de Rennes.

A comparer les listes du premier et du second comité, l'impression est pénible. Sans doute, la mort avait fait depuis dix ans une dizaine de vides, qu'il fallait combler sans avoir la prétention de remplacer comme autorité les grands disparus, mais Léon Dierx, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Camille Lemonnier et Francis Vielé-Griffin ayant seuls fait partie des deux Comités, on ne peut s'empêcher de remarquer que les noms marquants du premier avaient disparu, ceux même qui le plus exactement représentaient les lettres françaises. Parmi les nouveaux venus, si pour quelques-uns le choix avait été heureux, la plupart, au contraire, semblaient jouer le rôle de doublures, ou d'amis, de camarades du sculpteur José de Charmoy, désireux de l'aider à « placer » ses œuvres.

Quant au nom du président il laisse rêveur : de Leconte de Lisle et Stéphane Mallarmé tomber à Jean Aicard : la chute était vraiment trop brutale.

Ce n'était d'ailleurs pas la dernière surprise que nous réservait le second Comité Baudelaire. Mon excellent ami Léon Deffoux, cet infatigable fouineur pour qui la chose imprimée et les cimetières de Paris n'ont pas de secret, me communique cet estomirant écho, emprunté à la *République française* du 1er février 1902 :

LES CENDRES DU POÈTE

Un petit point d'histoire au sujet de Baudelaire qui, bientôt, grâce au Comité qui s'occupe en ce moment de réunir les fonds nécessaires, aura, lui aussi, son monument.

On a annoncé, à ce propos, que le corps de Baudelaire allait être exhumé et que le monument serait érigé sur sa nouvelle tombe. M. le docteur Lachaud, député de la Corrèze, prend soin de rectifier ce qu'il y a d'inexact dans cette information.

Il n'y aura point d'exhumation à faire par l'excellente raison que le corps de Baudelaire a été inciné en 1874 au four crématoire de la Guierle, à Brive, et ce par les soins du grand avocat Lachaud, oncle du député actuel.

C'est donc à cette place, où ces mânes poétiques reposent depuis vingt-huit ans, que M. Jean Aicard, président du Comité, devra prendre l'urne cinéraire pour la transporter dans le monument érigé à l'auteur des *Fleurs du Mal* par ses admirateurs et ses derniers amis.

Une incinération en 1874, « et ce », au *four crématoire* de Guierle, à Brive! J'ai beaucoup entendu parler autour de moi, dans ma jeunesse, du grand avocat Lachaud, voire de son fils Georges Lachaud, mort à Treignac, quinquagénaire à peine, en 1896, mais jamais jusqu'ici de ce neveu du grand Lachaud : j'ignore donc si c'était un pince-sans-rire qui avait cherché à se payer la tête de l'ineffable Jean Aicard, ou simplement un jobard. Dans un cas comme dans l'autre, ce médecin politicien eût bien fait de consulter le Larousse ou n'importe quel guide du Père-Lachaise, ce qui lui eût évité semblable balourdise. La loi du 17 novembre 1887 seulement autorisa des modes de sépulture autres que l'inhumation, et le four crématoire du Père-Lachaise, dont la construction remonte à 1886, servit seulement, au début, à détruire des débris d'hôpitaux et des embryons. En janvier 1889, il commença à fonctionner comme four crématoire : la première incinération, celle d'un enfant de onze ans, fils du docteur Jacoby, eut lieu le 30 janvier 1889. Les décrets du Saint-Office condamnant l'incinération datent d'ailleurs du 19 mai et du 15 décembre de cette même année.

On voit donc ce qu'on peut penser d'un four crématoire et d'une incinération à Brive-la-Gaillarde en 1874.

Puis de quel droit, si grand avocat qu'il fût, Lachaud

aurait-il pu faire procéder au cimetière Montparnasse à l'exhumation du corps de Baudelaire? Illicite, elle eût relevé de l'article 360 du Code pénal.

Lorsque parut cet écho, Charles Baudelaire reposait donc encore, au cimetière Montparnasse, auprès du général Aupick et de sa mère (6^e division, 2^e rang, n° 362, 1857); aujourd'hui même, et malgré la concession par la ville de Paris du terrain où, sur une tombe vide, fut érigé le monument de José de Charmoy, il continue à y reposer.

S'étant rendu, en compagnie de Léon Deffoux, au cimetière du Sud, pour ce pèlerinage, M. Lucien d'Autremont en a rendu compte dans le journal *Comœdia* du 9 décembre 1930 et son récit ne laisse place à aucune incertitude :

Aux questions que nous avons posées à ce sujet à la conservation du cimetière, il nous fut répondu que différentes circonstances de famille ont empêché jusqu'ici (depuis 1902!) de transporter le corps sous le monument qui lui est destiné.

L'année dernière, pourtant, croyons-nous, on en reparla sans toutefois aboutir...

Vingt-huit années ne suffisent donc pas pour que l'hommage dédié à Charles Baudelaire ne reste pas illusoire.

Continuera-t-on à envoyer ses admirateurs se recueillir devant un cénotaphe alors qu'il repose dans le cimetière même?

Sans bruit, sans recourir à une publicité dont, au début, Léon Deschamps avait peut-être abusé, le second Comité Baudelaire était en moins d'un an arrivé en effet à ses fins, avait obtenu de l'Etat et des grands établissements de crédit des subventions et des souscriptions que les amis de Baudelaire et les maîtres de la littérature composant le premier Comité n'avaient su provoquer. Le Conseil municipal de Paris avait, nous l'avons dit, fourni le terrain et l'inauguration du monument Baudelaire put avoir lieu le dimanche 26 octobre, inauguration au demeurant modeste, les doublures s'obstinant à jouer les premiers rôles. Non sans quelque ironie, le *Mercure de*

France de novembre rendit compte de cette petite cérémonie :

INAUGURATION D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE
DE CHARLES BAUDELAIRE

Le dimanche 26 octobre, on a inauguré au cimetière Montparnasse un monument dédié à la mémoire de Charles Baudelaire. La cérémonie, en l'absence de M. Jean Aicard, malade et excusé, fut présidée par M. Jules Troubat, l'honorable critique et bibliothécaire.

M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts, prit la parole au nom du ministre de l'Instruction Publique, et M. Jules Troubat au nom du comité; enfin, M. Maurice Quentin intervint au nom de la ville de Paris. Chacun de ces trois orateurs semblait, à lui-même et pour nous, découvrir Charles Baudelaire. Le premier, dont le discours, qu'il eut la bonté de craindre un peu long, fut toutefois goûté, ne laissa pas de nous apprendre ce qui nous réunissait en ce jour, puis il usa de tous les moyens de consoler notre ignorance. Nous eûmes ensuite un « commentaire sur les frissons », et nous goûtâmes encore ce charmant hors-d'œuvre.

Après avoir rappelé le mot de Hugo disant à Baudelaire qu'il avait créé un « frisson nouveau », M. Dayot ajouta :

« Je ne me livrerai pas ici à une analyse des frissons, et je ne chercherai pas à catégoriser d'une façon absolue celui qui traverse et anime toute l'œuvre de Baudelaire, frisson qu'il rapporta peut-être de sa longue et fraternelle intimité avec Edgar Poe, et qui se prolonge aussi, comme un écho fidèle, avec le murmure d'une symphonie faite des sensations les plus rares et les plus aiguës, à travers les poésies des Mallarmé, des Corbière, des Verlaine, des Rimbaud, des Rollinat, des Samain, des Tailhade, des Francis Jammes... et de bien des pages des Goncourt, de Villiers de l'Isle-Adam, de Mendès, de Loti, d'Huysmans, de Jean Lorrain et de Barrès lui-même. »

M. Jules Troubat, qui connut Baudelaire, fut ému en bons termes. Il sut nous émouvoir. Son trouble, à la vérité, lui fit parfois lire son texte de travers et jusqu'à prononcer :

« Il (Baudelaire) se plaisait à être méconnu : on le lui rendait bien. »

Mais qu'importe! Grâce à M. Troubat nous pûmes enfin apprécier l'amitié *réelle*, sinon vive, que Sainte-Beuve portait au grand poète indulgent.

Des souvenirs plus attendris de M. Troubat nous amenèrent ensuite à cette atroce vision des dernières années de Baudelaire :

« Il n'avait déjà pas le travail commode; l'improvisation ne venait pas; il se tourmentait pour cela; on l'accusait d'être paresseux, de ne pas assez produire, alors qu'il n'avait que le « travail » lent. Je tiens de lui qu'il s'était fait enfermer dans les bureaux de la *Revue européenne*, en 1861, pour y écrire son article, si quintessencié, si conçu d'après lui-même, sur Wagner, qui était l'une de ses admirations les plus sincères. Il fallait entendre son cri — et il ne pouvait plus s'exprimer que par un cri, lorsque l'aphasie lui eut coupé la parole — au seul nom de Wagner prononcé devant lui.

« Mme Manet, qui était une grande musicienne, venait lui jouer des pages du maître, dans sa chambrette de la maison de santé Duval, près de la barrière de l'Etoile, et l'apaisait. Ses facultés se réveillaient, et il n'avait plus que son cri, son invariable cri, tantôt plaintif et douloureux, tantôt violent et passionné, pour exprimer ses sympathies ou ses répugnances.»

M. Maurice Quentin, au nom du Conseil municipal, causa de tout un peu, ni bien ni mal, à coup sûr l'œil sur sa moustache.

Enfin — ce par quoi on aurait dû commencer, et peut-être continuer — Mme Berthe Bady récita des vers du poète : le *Chant d'automne* et la *Mort des Amants*.

Le monument est l'œuvre très remarquable d'un jeune sculpteur, M. José de Charmoy. Baudelaire, dans son linceul et la tête découverte, est étendu sur une pierre tombale, à l'arrière de laquelle s'élève une stèle de granit supportant une figure allégorique : le *Penseur*, — à quoi nous reconnûmes le beau masque tragique, dramatisé encore, de M. de Max.

« Œuvre très remarquable »? C'était vraiment là, comme plus tard M. Jacques Crépet, user d'une indulgence exagérée. Charles Morice ne la partageait pas et trois ans après, dans l'article qu'il consacrait ici même

aux Salons, disait durement leur fait aux « artistes qui ont assumé la tâche de célébrer les hommes illustres » et à M. de Charmoy en particulier :

Mais Armand Silvestre a écrit des vers que M. Mercié n'a pas le droit de nous faire oublier. Mais Musset est un poète qu'on devrait pouvoir défendre contre les statuaires sans talent. Mais Renan n'a rien fait qui excuse la caricature absurde que nous offre M. de Charmoy. — Et puisque je viens de nommer ce jeune homme, qui nous arrive de l'île Maurice tout exprès, croirait-on, pour s'efforcer de ridiculiser nos plus célèbres gloires, oserai-je lui demander s'il ne saurait se contenter du Baudelaire sinistre et du Vigny grotesque qu'il nous a déjà imposés? On dit qu'il prépare un Beethoven, et ce qu'on en a vu dans les journaux illustrés fait trembler. Je sais bien qu'il donne ses œuvres pour ce qu'elles valent, mais à ce prix il les « place », et voilà ce qui nous irrite. Ne saurait-il mieux employer ses capitaux et son activité? Trop généreux jeune homme, vos bienfaits nous accablent (3).

Que penser, aujourd'hui, de ce Baudelaire macabre répondant tout au plus à l'idée qu'on pouvait s'en faire quand on croyait encore à son satanisme? Que signifie — c'est là le danger des allégories — cette figure surmontant la stèle et semblant empruntée à la faune des gargouilles de Notre-Dame? Quelques-uns ont voulu y voir « le Penseur », d'autres « le Songe », de plus nombreux et dont l'avis semble prévaloir : le « Génie du Mal ».

Le *Génie du Mal* veillant sur le tombeau de Baudelaire, poète catholique! Cette absurdité nous ramène à quatre-vingts années en arrière, au procès de 1857, au réquisitoire Pinard, à la condamnation inique dont on n'a pas encore effacé la honte.

Glorifier Baudelaire de cette façon, c'est ne retenir de son œuvre que ses « Femmes damnées », si admirables soient-elles, et que ses « Litanies de Satan », comme si, parmi les milliers de dessins de Rops, les « Sataniques »

(3) *Mercure de France*, 1er juin 1905 (LV, 380-381).

et les priapées subsistaient seules, comme si Huysmans avait seulement laissé *Là-Bas*.

Notre admiration, notre ferveur, le génie même de Baudelaire réclament autre chose et cet autre chose existe : le buste si humain, si vivant, où sous le front puissant du Maître, au-dessus du pli amer des lèvres, le sculpteur Fix-Masseau a su rendre dans le regard la tristesse et le rêve, malgré tout persistant, du poète désabusé.

Un troisième comité s'est formé en vue de l'érection de ce buste, non dans la solitude d'un cimetière, mais sur une place publique ou une promenade de ce Paris que Baudelaire aima tant et dont, avec le recul du temps, il est demeuré une des gloires les plus pures. Mais faisant partie de ce Comité, ce n'est pas à moi d'en parler, puis, je craindrais que mon affection pour Fix-Masseau ne rendît suspecte mon admiration pour ce buste, tenu par ceux qui le connaissent pour un chef-d'œuvre. Je laisse à Léon Deffoux, bien qu'il fasse lui aussi partie de ce Comité, le soin d'en écrire l'histoire et de dire à quelles difficultés, à quelles mauvaises volontés se heurtèrent nos efforts pour glorifier, soit par le marbre, soit par le bronze, l'immense, le génial Baudelaire, que, autant que la poésie, la prose, la critique, qu'elle soit artistique ou musicale, peuvent revendiquer comme un de leurs maîtres incontestables et jamais en défaut.

PIERRE DUFAY.

PSAUMES ET VOIX DANS LA NUIT

CONFRONTATIONS

Au Docteur Paul Brodin.

Je les ai vus mourir,
Semence indigne du soleil,
Voués à l'infinie ténèbre,
Ils sont partis.

Qu'ils furent beaux quand le silence
Enfin les eut justifiés!
Qu'ils étaient grands, graves et sages,
Les pieds tendus!

Ce misérable, ce dément,
Cet hypocrite criminel,
Toute haine et toute bassesse,
Ils ont vécu.

Et voici que cette innocence
De fuir au royaume des choses
Qui ne penseront jamais plus
Leur fut divine.

Ni crainte sur eux, ni pitié,
Et ni reproche, ni regret,
N'ont outragé leur délivrance.
Ils sont partis.

O homme, ô toi qui, dans les causes,
Ne sais partout que l'injustice,
Suis-les d'un regard envieux,
Ceux qui vécurent.

Ceux qui n'étaient rien que des ombres
Errantes au gré de leurs songes,
Maintenant ils sont devenus,
Par l'infini,

La pure et grave et sage image,
— Humus ou marbre, ou ossement, —
De toute fin dans l'impossible
Et le désir.

—

SARCASMES

A Marcel Martinet.

N'outrage pas la Laideur,
Elle est plus grande que nature,
Et, triomphante, elle est meilleure
Que ne sont les pires vertus,

C'est l'apanage des humains,
Ce leur est la haute revanche
Sur l'éternel et le parfait
Dont on endeuillait leurs dimanches.

Ils vont et viennent, forts et laids,
Ils bâtissent, toujours stupides,
Sur les approches des communs,
Leurs habitacles d'animaux.

Salissant la terre innocente,
Défigurant leurs vérités,
Ils ont inventé le mensonge,
Parure de leur lâcheté.

Face au mystère et au silence,
Ils crient de leurs voix discordantes,
La haine du rythme et du beau
Qu'ils font porter jusqu'aux étoiles.

Ce ne sont jamais des vaincus.
Et leurs grimaces sont sublimes
Quand ils se rendorment tout nus,
Face à la mer, à la montagne,

Dans leur ivresse d'êtres forts
Qui surent souiller pour jamais,
Par la sottise et la discorde,
Le marbre de l'éternité.

—

LA CAMARDE
Je travaille depuis le jour
Qu'un dieu m'en fit commandement.
J'eus bien du mal à mes débuts.
— Ce rude monde a la peau dure
Et toujours la vie printanière
Se redressait sous mes talons!

Quand mon balai de ménagère
Etait usé, perdait ses dents,
Quand je désespérais du Temps, —
Mon vieux Frère, — à mener la guerre
Jusqu'au bout, jusqu'à la victoire, —
J'étais lasse et courbaturée.

Les hommes avaient inventé
De rectifier peu à peu
La juste sentence du dieu
Et je ne savais plus que faire :
Ils guérissaient les maladies.
Ils parlaient même de s'aimer!

Mais à présent que tout progresse
Selon la divine sagesse,
Les guérisseurs ont savamment
Mis tout leur zèle à me servir
Et j'aurais presque, par moments,
Pitié de la plante et des gens...

Ils se chargent de ma besogne,
Ils tuent si vite que bientôt
Il ne me restera que faire :
Creusets, alambics et cornues
Sont-ils pas plus ingénieux
Que le fil usé de ma faulx?

Oui, ce dieu, suprême bonté,
Avait tout prévu pour le mieux;
Ma tâche est faite; mon balai,
Le manche noueux de ma faulx
Seront mes bâtons de vieillesse.
A moi les gaz, les mitrailleuses!

—

A LA CHERE MEMOIRE DE GEORGES CHENNEVIERE

Après une nouvelle lecture
de son poème *Pamir.*

Tu es bien mort, dès lors qu'il te fallut mourir,
Empoignant et baisant le stupide Destin
Que des millions d'airs et constellations
Célèbrent en accords célestes.

Cette nuit, mon ami, j'entends encor ton rire,
Non de douleur, mais bien d'une cordiale haine,
Jeté à ces faiseurs d'un monde raisonnable,
Tellement ivres de Vittel!

Car tu n'as pas voulu tolérer trop longtemps
Leurs morale divine et chants publicitaires,
Ces discours de combat qui font trembler et brûlent
Nos quatre lampes de radio.

Tu mourus vaillamment, bon buveur de bourgogne,
Aède dégoûté des honnêtes lavasses
Que cuisinent, pompeux, les dictateurs du monde
Sur des tables d'acier glacé.

Me faut-il regretter que, rêvant l'irréel,
Tu prédises l'Amour, la féconde union.
— Contre les autels durs où tu t'étais blessé,
— D'une faucille et d'un marteau?

Que non point! Ta grandeur, celle que je t'envie,
Est d'avoir au plus tôt détourné ton regard
Des grimaces de quoi nous amusent, funèbres,
Ceux qui nous enseignent la vie!

Et ton geste est galant, quand, bousculant la table
Bruyante de sottise et lourde de plats creux,
Tu t'en fus tout soudain, te bouchant les narines
Aux blancs pétales d'une rose.

—

CONFIDENCE

Et si mon cœur chante,
Dois-tu t'attrister?
Ta joie coutumière
Est faite de moi.
Tu ne serais plus
Si je n'étais là,
Tourment gracieux
De tes mauvais songes.
Mon cœur chante l'air
Dont tu te souviens,
C'est un air ancien.
Quand nous serons morts,
Cette mélodie
Sera plus vivante
Que notre passé.

MAURICE-PARIJANINE.

PORT-ROYAL D'AUJOURDHUI[1]

L'ANNIVERSAIRE DE JEAN HAMON

—

Il y a deux cent cinquante ans, exactement le 22 février 1687, le docteur Jean Hamon mourait à Port-Royal-des-Champs, dans la maison des Solitaires des Granges, et était enterré au cimetière de l'Abbaye où, douze ans après, venait le rejoindre le corps de son élève Jean Racine.

Cet anniversaire ayant passé inaperçu du monde littéraire autant que du monde médical, il m'a semblé à propos de mettre à jour quelques notes inédites concernant la vie de Jean Hamon, que je tiens de mon père, le docteur Faure-Favier. J'y ai ajouté quelques traits, non moins inédits, du souvenir du docteur Jean Hamon, qui persiste actuellement dans la vallée de Port-Royal.

A la fin du siècle dernier, le cabinet de consultation d'un médecin de province ne ressemblait guère à ce qu'il est aujourd'hui, où partout, dans les villages même, l'espace est limité.

Le cabinet de consultation de mon père, médecin à Firminy (Loire), était une vaste pièce aux murs entièrement couverts de bibliothèques vitrées dont les chapiteaux portaient les bustes des sept sages de la Grèce. Un seul tableau l'ornait : le portrait du docteur Jean Hamon, reproduction de l'œuvre de Philippe de Champaigne.

Bien placé, dans une lumière heureuse, le visage fin d'Hamon, aux yeux pénétrants, semblait me suivre jusque dans les coins et je tremblais de voir sa belle main se lever pour me gronder d'être venue sans permission.

(1) *Mercure de France*, 1er janvier 1933, 1er janvier 1934 et 15 mars 1935.

Mais les petites filles sont aventureuses, et comment résister à l'attrait de cet endroit défendu où la couleur même des reliures — bleu d'outremer pour les poètes — était un charme? Jusqu'aux soubassements des bibliothèques contenant les instruments de chirurgie dont les aciers, entrevus un jour, m'avaient fait frissonner.

Dans cette région forézienne, où les mines de charbon voisinent avec les métallurgies, les accidents de travail étaient fréquents, et les opérations chirurgicales suivaient les catastrophes. Je me souviens de cette explosion de grisou au puits de Chazelles, coïncidant avec un éclatement de turbine aux usines d'Unieux. Pendant trois jours, je ne vis pas mon père. Lorsqu'il rentra à la maison, si tard et si fatigué, ce fut pour se coucher sans dîner. Il m'appela près de son lit et me demanda si je serais capable de lui faire une demi-heure de lecture.

— Tu trouveras, dans la bibliothèque, près du portrait d'Hamon, son *Traité de la Solitude*. C'est sans doute une lecture trop grave pour ton âge. Mais elle me fera du bien.

Or, ouvrant le vieux livre, je fus surprise par les annotations qui couvraient les marges et par les feuillets manuscrits intercalés entre les pages.

— Ils sont de moi, me dit mon père. Ils datent de mes années d'étudiant à Paris lorsque Clemenceau me surnommait le « rat de bibliothèque ». Si je deviens vieux et si j'ai des loisirs, j'écrirai un ouvrage sur Jean Hamon, qui fut un grand médecin au XVII[e] siècle. Sa science médicale et son âme mystique sont également curieuses à étudier. Et quel pittoresque personnage!

Telle fut ma première prise de contact avec Jean Hamon, dont je retrouve aujourd'hui, à chaque pas, le souvenir dans le vallon de Port-Royal.

On a beaucoup écrit sur lui depuis que Sainte-Beuve lui consacra un des meilleurs chapitres, en tous cas le plus sensible de son *Port-Royal*. Mais il est deux points qui n'ont pas été élucidés, que Sainte-Beuve ne fit qu'effleurer et sur lesquels les notes que je possède me permettent d'apporter quelque clarté.

Car si mon père n'aborda ni la vieillesse ni le loisir, du moins ai-je conservé ses recherches complétées, on va le voir, par la connaissance approfondie que j'ai acquise de cette région de Port-Royal où Hamon vécut durant trente-sept ans, en médecin plus encore qu'en solitaire.

§

Jean Hamon naquit à Cherbourg en 1618.

Il était neveu de Pierre Hommest, docteur, régent de la Faculté de médecine de Paris.

Après de brillantes études, ayant conquis, à son tour, en 1646, le titre de docteur régent, Hamon se mit à exercer sa profession dans le quartier Saint-Merri où jeune, riche, beau, lettré, érudit autant que savant, il connut tous les succès.

Pourquoi brusquement les dédaigna-t-il?

Le point d'interrogation n'eut jamais de réponse précise. La rencontre de l'abbé Duhamel, curé de Saint-Merri, l'incita, on le sait, à abandonner sa jeune gloire et à se retirer du monde qui le flattait et l'encensait.

Mais comment Jean Hamon rencontra-t-il Duhamel? Ils habitaient le même quartier sans doute; toutefois ce voisinage n'eût peut-être pas suffi à déterminer le renoncement mystique du jeune docteur. Et voici où une note inédite intervient :

Le curé Duhamel avait donné à l'Hôtel-Dieu un *Lit-garni* portant une image de saint Médéric.

Ce fait, qui nous paraît petit aujourd'hui, était d'importance dans un temps où l'on pouvait encore voir, par suite de l'insuffisance des lits, « jusqu'à douze pauvres malades étendus sur un ais et si pressés que c'est grand peine de les voir ».

Cent quarante ans après, Tenon confirmait cet état lamentable. C'est sous Louis XVI seulement que l'Hôtel-Dieu institua le lit individuel pour les malades.

En cette année où Hamon et Duhamel se lièrent, une douloureuse catastrophe s'était produite à l'Hôtel-Dieu : une toiture effondrée sur les dortoirs des malades!... La Reine régente Anne d'Autriche fit appel à la charité pu-

blique, et les curés des paroisses furent ses zélateurs. La paroisse de Saint-Merri réunit à elle seule 10.000 livres.

Le don personnel de Duhamel, qui vint par surcroît, fut certainement très remarqué, car de tels dons étaient alors très rares. En tout cas, il était bien fait pour retenir l'attention de Jean Hamon, docteur-régent de la Faculté de Paris, qui ne put manquer de s'y intéresser et qui, sans doute, contribua à le réaliser. Bientôt la charité entraîna l'amitié entre les deux hommes. Hamon écrira :

> Ayant été touché de Dieu, je me jetai entre les mains de M. Duhamel qui, deux ans durant, eut bien de la peine à soumettre mon esprit. Mais enfin m'ayant résolu à tout, il me mit entre les mains de M. Singlin, directeur spirituel de Port-Royal des Champs.

Et c'est l'arrivée dans la Solitude de l'Abbaye, exactement dans la maison des Granges qu'occupait déjà, parmi les Solitaires, le célèbre avocat Antoine Le Maître, également retiré du monde, et qui, lorsqu'il n'était pas en prière, ne pensait qu'à se livrer à d'humbles travaux de maçonnerie. Hamon eût bien voulu en faire autant et devenir maçon à son tour. Mais les circonstances en décidèrent autrement. Le docteur Pallu, médecin de Port-Royal des Champs étant mort, Hamon fut prié par la Mère Angélique de le remplacer, non seulement auprès des religieuses, mais auprès du duc de Luynes, qui habitait le château de Vaumurier, voisin de l'Abbaye, et encore auprès de tous les habitants des alentours. Ce n'était pas une sinécure. Adieu la vie contemplative! Le docteur Hamon devait parcourir jusqu'à cinq lieues à pied, pour secourir les malades des communes qui s'appellent toujours Saint-Lambert, Milon-la-Chapelle, Dampierre, Magny, Voisin-le-Bretonneux. Plus tard, devenu vieux, il visitera ses malades lointains, monté sur un âne, tout en tricotant et en lisant sa Bible, attachée au licol de la bête.

En attendant, à l'Abbaye, il n'était pas de jours qu'on ne l'appelât. Car le climat insalubre de ce fond de vallon multipliait les maladies. L'année 1649, qui précéda l'ar-

rivée d'Hamon, les morts furent si nombreuses que le duc de Luynes, mécène de Port-Royal, prit la décision d'assainir les bâtiments du monastère, en les surélevant. De grands travaux, que nous appellerions aujourd'hui des travaux d'hygiène, furent entrepris. Toute une organisation médicale s'institua. Hamon y présida. C'est à lui qu'on doit cette apothicairerie modèle qui approvisionnait de remèdes toute la contrée. C'est lui qui fit tracer, près du cloître, ce grand jardin bien exposé, en bordure de la rivière, où l'on cultivait les plantes médicinales; c'est lui qui fit édifier, au nord de l'étang, les ruches qui fournissaient le miel et cette cire vierge, l'une des bases du fameux onguent Sainte-Thècle, dont la formule est conservée dans l'*Histoire de la Pharmacie* d'André Pontier.

La Mère de Sainte-Thècle, la tante de Jean Racine, était abbesse de Port-Royal des Champs, au temps où Hamon y était médecin. Et l'on peut supposer que c'est de leur collaboration que naquit l'onguent de Sainte-Thècle.

Quant aux ruches, on les voyait encore là, il y a dix ans, et Mme d'Aurelle de Paladines (2), la Solitaire de Port-Royal, ne voulait pas d'autre miel pour adoucir la fameuse infusion fébrifuge du docteur Hamon dont elle gardait la recette.

Et nous voici à ce point de l'histoire de Port-Royal qui rejoint l'histoire de la médecine.

Le château de Vaumurier, à cent pas du monastère, servait de retraite au duc de Luynes veuf et solitaire, mais dont la solitude ne tarda pas à s'accommoder des compagnies les plus prestigieuses. La deuxième guerre de la Fronde en fut la cause. Les Solitaires de la maison des Granges durent, par sécurité, quitter leur demeure de la montagne et se réfugier au château fortifié du duc de Luynes (3). « Le lieu, dit Fontaine, étant moins exposé, tant à cause de la qualité de celui à qui il appartenait que des fossés dont il était entouré et de la garde qu'on y fai-

(2) *Mercure de France*, « La Solitaire de Port-Royal », 1er janvier 1933.
(3) *Mercure de France*, « Le château des Chastes Epoux », 15 mars 1935.

sait. » C'est ainsi que plus de cent personnes l'habitèrent. Pascal y écrivit ses premières *Lettres Provinciales.* La demeure de pénitence devint un centre d'intellectualité où toutes les questions étaient agitées par les plus hauts esprits du temps. Les questions médicales étaient du nombre. On les discutait avec passion.

En 1650, l'année de l'arrivée d'Hamon, une vive querelle éclata au sujet de certaine poudre apportée par deux empiriques, Jacques et Duclos, tous les deux protégés du duc de Luynes. Jacques était même son cuisinier! Quant à Duclos, il était médecin et appartenait à la religion réformée. Parmi les malades, les uns jugeaient cette poudre excellente pour combattre le paludisme qui régnait en permanence dans le vallon, les autres la déclaraient pernicieuse. Qui croire?

Et d'abord qu'est-ce que c'était que cette poudre, bienfaisante ou maléfique, mais toujours mystérieuse, qui n'a pas excité, un seul instant, la curiosité des historiens de Port-Royal?

Elle faillit, pourtant, faire brouiller tout le monde.

Le docteur Hamon y a fait une allusion empreinte de philosophie : « Le parti que je pris, pendant toutes ces petites brouilleries, fut de me déterminer au silence, qui est un remède innocent et qui ne gâte rien... »

Mais qu'était donc cette poudre?

Dans ses notes, le docteur Faure-Favier suggère que ce pourrait bien être la quinine, — la première apparition de la poudre extraite de l'écorce du quinquina, qui venait d'être importée du Pérou en Europe.

Rien de surprenant, pour qui connaît l'histoire de la médecine et qui connaît, de plus, l'histoire de Port-Royal, à laquelle est si intimement liée l'importante histoire du château de Vaumurier.

Ce château, nous l'avons dit, était un véritable centre de modernisme. De plus, le puissant duc, par ses relations familiales à la cour d'Anne d'Autriche, pouvait se procurer ce qui n'était pas accessible au commun des mortels.

Or, on sait que le quinquina fut introduit, en Europe,

en 1638. Son histoire est trop connue, aujourd'hui, pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici. On sait qu'il trouva d'abord une vive résistance de la part des médecins, alors ennemis de toute innovation, cependant que les Jésuites s'appliquaient à le répandre de tous côtés et faisaient constater son efficacité dans les fièvres intermittentes. Et voici encore une petite cause ajoutée à toutes les grandes causes qui opposèrent Jésuites et Jansénistes !

Hamon fut réfractaire à l'emploi de ces poudres dont on pouvait dire alors qu'elles étaient « peu catholiques ». En effet, la poudre d'écorce du quinquina devait y entrer pour une bien faible part, les premières écorces de quinquina en Europe ayant été brûlées à Cadix, par ordre de Philippe IV. Cependant une cargaison avait été sauvée et achetée par des Anglais qui la revendaient, à Londres, à prix d'or.

Mais le produit exotique, avant de parvenir en France, était déjà falsifié. De rusés alchimistes fabriquaient, un siècle avant les importations massives de La Condamine, une poudre de quinquina où entraient toutes sortes d'écorces, sauf celle du quinquina. Et comme on n'avait, alors, d'autre moyen pour reconnaître le quinquina que son amertume, les empiriques trempaient simplement leur mixture dans le suc d'aloès. Et le tour était joué.

Le docteur Hamon n'était pas dupe de ces ruses. Il les condamnait au nom de la Faculté. Non pas par hostilité à toute innovation. Celui qui fut le commensal de Pascal à Port-Royal était, au contraire, partisan de « l'ascension du progrès ». Et il le fit bien voir lors de ses visites annuelles à la Faculté de médecine où, malgré ses pauvres habits de pénitence, il recevait l'accueil profondément déférent de ses collègues. Il le fit bien voir en 1687 quand, venu accueillir la thèse du médecin Dodat, — le futur médecin de Louis XV, — il éblouit l'auditoire.

Il n'attendit pas, d'ailleurs, le célèbre poème de La Fontaine sur le Quinquina, qui parut en 1682, car, dès 1680, le bureau de l'Hôtel-Dieu avait autorisé l'emploi

du quinquina pour les fièvres intermittentes, mais seulement sur l'avis du médecin.

Toutefois, nous ne le voyons pas figurer dans la formule de la tisane fébrifuge du docteur Hamon, pour la raison qu'Hamon l'avait, depuis longtemps, remplacé par un succédané dont il avait éprouvé l'efficacité et qui n'était autre que l'écorce de peuplier, mêlée à l'écorce de saule, lesquelles, on le sait, contiennent la salicine.

Deux siècles et demi après la mort d'Hamon, sa tisane est toujours bue avec conviction par les habitants de la vallée.

Mme d'Aurelle de Paladines, qui avait un culte particulier pour Hamon, l'absorbait préventivement et lui attribuait sa robuste santé, malgré les brumes. Elle était même convaincue que les hauts peupliers qui font l'admiration des visiteurs du musée de Port-Royal sont les descendants de ceux qui fournissaient à Hamon leur précieuse écorce. De même, pour le très vieux saule, en face de son humble demeure de Solitaire, à côté des ruines de l'Abbaye, et dont elle avait orné le tronc d'une petite croix. Elle avait fait partager sa croyance au gardien du musée, qui l'avait propagée aux alentours.

La formule de la tisane du docteur Hamon, copiée de sa main, est conservée pieusement par Mme Blanchard, la femme du garde-chasse de Vaumurier.

C'est ainsi que j'ai vu, en 1928, une bûcheronne, atteinte de congestion pulmonaire et grelottante de fièvre, absorber la tisane brûlante du docteur Hamon. Lorsque le médecin vint la visiter, le lendemain, dans sa cabane, au milieu des bois, elle était déjà hors de danger. J'eus l'occasion, ce jour-là de m'entretenir avec le docteur Rigal, maire de Chevreuse, de cette fameuse tisane.

— Et bien, vous le constatez, me répondit-il, elle est excellente et les paysans d'ici croient, dur comme fer, à son efficacité. Et puis, ajouta-t-il en riant, on n'a pas toujours à sa disposition un cachet de quinine, surtout lorsqu'on habite au fond des bois, tandis que les arbres y sont à la portée de la main!

Ce scepticisme affable n'eût pas déplu à Hamon lui-même qui écrivait dans un élan mystique :

« Je confesse, devant vous, ô mon Dieu, que ce n'est point une herbe ou quelque chose appliquée sur le mal des malades qui les a guéris... Vous êtes le seul médecin dont les soins empêchent de mourir... »

Cependant, la tisane d'Hamon est toujours en honneur dans la vallée. Bien mieux, alors que beaucoup d'érudits savent à peine qu'Hamon soigna Jean Racine adolescent, tous les habitants du hameau de Port-Royal connaissent qu'Hamon a guéri le petit Racine. Les biographes de Racine ont à peine mentionné cette maladie sans la déterminer. Mais on est convaincu, ici, que le petit Racine avait « attrappé un chaud et froid » et qu'il en fut guéri par la tisane d'écorces de saule et de peuplier — et aussi par l'infusion de lierre terrestre.

En conséquence, il est, dans la vallée, une coutume charmante qui consiste à envoyer, chaque printemps, les petits enfants cueillir, dans les sous-bois, les fleurs bleues si jolies du lierre terrestre, vainqueur des toux enfantines...

§

Jean Hamon est mort il y a 250 ans. Personne à Paris ne s'est souvenu de cette date, ni dans le monde littéraire, ni dans le monde médical où, pourtant, le beau portrait de Philippe de Champaigne, ornement du cabinet du Doyen de la Faculté de médecine, porte cette date de 1687. Personne? Si, là-bas à Port-Royal, un jardinier, Joseph Jacquet, qui travailla pendant trente-cinq ans au service de M. Goupil, propriétaire de la maison des Granges, et coucha pendant trente ans dans la petite chambre mansardée qui fut la chambre d'Hamon.

Cette chambre où Hamon travaillait chaque nuit, à la lueur d'une chandelle, à son *Traité de la Solitude,* est telle aujourd'hui avec sa soupente basse et ses murs blanchis à la chaux. Dans l'encoignure, était le lit ou plutôt l'ais sur lequel Hamon s'étendait pour son court

sommeil. Pourquoi un ais, sinon en souvenir des malades infortunés qu'il avait vus mourir dans le pitoyable Hôtel-Dieu!

D'avoir habité si longtemps cette chambre, d'avoir dormi si longtemps à cette même place où Hamon dormit et mourut, M. Joseph Jacquet s'est intéressé à celui qu'il appelle aujourd'hui le « Saint ». Il a voulu connaître sa vie, son œuvre. Et il est un de ceux qui perpétue ardemment son souvenir dans la vallée.

Il sait que le corps d'Hamon repose, aujourd'hui, au petit cimetière de Saint-Lambret-les-Bois, parmi les trois mille corps jetés dans la fosse commune dite : Carré de Port-Royal.

Devenu possesseur de quelques terres qui avoisinent l'abbaye, M. Joseph Jacquet a construit, de ses mains, une maison rustique en bordure du chemin que suivait quotidiennement le médecin Jean Hamon. Et il lui a donné pour enseigne : Au Solitaire de Port-Royal!

Nous avons, dans la vallée, un autre souvenir tangible de Jean Hamon. C'est sa Bible, sa fameuse Bible, qu'il lisait pendant ses tournées campagnardes. Cette Bible se trouve à Saint-Lambert-les-Bois, dans l'ancien presbytère de Le Nain de Tillemont.

Cette Bible usagée, que l'on ne peut feuilleter sans émotion, avait été léguée, par la vicomtesse d'Aurelle de Paladines, à ses plus chers amis, Mme et M. Louis Guibert, directeur des Petites Ecoles de Port-Royal. Elle figure, en belle place, dans l'austère demeure, comme une inestimable relique.

LOUISE FAURE-FAVIER.

L'ARÉTIN MISANTHROPE

—

Voltaire disait des ouvrages de Dante qu'ils sont sans doute célèbres parce que tout le monde en parle sans les avoir lus. Cette boutade est, semble-t-il, valable pour les principaux ouvrages de Pierre L'Arétin. Cet écrivain de talent a été discrédité sans raison; on s'obstine à voir en lui un ironiste ou un auteur obscène, alors qu'en réalité l'ensemble de son œuvre permet de lui accorder un tout autre caractère, de comprendre que, sous la truculence, se cache le plus amer des misanthropes.

Le début de son existence fut assez pénible. Il apprit à ses dépens que toute vérité n'est pas bonne à dire. A cause de son franc parler et de son esprit frondeur, il fut, adolescent, chassé d'Arezzo, sa ville natale. Errant pendant quelques mois, il échoua à Pérouse dont il fut expulsé pour des motifs analogues. Il arriva à Rome, et, grâce à son talent, il ne tarda pas à sortir des emplois modestes. Il devint l'ami, le conseiller du pape Clément VII, se brouilla avec lui parce que le Souverain Pontife ne voulut pas faire arrêter et punir ceux qui, jaloux de son influence, tentèrent d'assassiner ce Pierre Arétin dont les sarcasmes les accablaient. Messire Pierre quitta Rome et se réfugia à Venise, en 1527. L'expérience cruelle qu'il avait de la vie lui dicta une devise : *Veritas odium parit,* La vérité engendre la haine. Ces mots, dignes d'un misanthrope, ornent en général le frontispice de ses œuvres. Ils étaient sans doute dans l'esprit de L'Arétin un avertissement pour le lecteur. L'Arétin était bien naïf de croire cela. Il a eu une naïveté plus grande encore au moment où il rédigea ses *Ragiona-*

menti, appelés, suivant les époques ou les pays, *Caprices* ou *Dialogues.* Il s'est en effet imaginé que les faire précéder d'une préface suffirait à en indiquer le véritable sens. Une préface est, en général, un guide que l'auteur propose à ses lecteurs. Elle a donc une utilité primordiale. Eh! bien, dans la plupart des éditions ou des traductions des *Ragionamenti,* la préface est supprimée. A cause de cela, toute la signification des *Ragionamenti* est faussée.

A vrai dire, cette préface n'en est pas une; elle est une dédicace offrant l'ouvrage. A qui? A quelque grand seigneur sans doute, puisque telle était la coutume? Oui, à un grand maître. En voici les premières lignes : « Salut, ô ma guenon! Je te salue, dis-je, parce que... tu es un grand maître sous l'apparence d'un singe... aussi je te dédie les efforts de dix-huit matinées... » La dédicace continue sur ce ton. L'Arétin y annonce que son ouvrage se propose d'étaler toutes les turpitudes humaines, « espérant que ses dires seront pareils au fer cruellement pieux avec lequel le bon médecin retranche le membre contaminé pour que les autres demeurent sains ». Malgré cet avertissement, on a considéré les *Ragionamenti* comme une œuvre obscène. Les peintures en sont crues, il est vrai, mais « qui ne se montre pas indulgent pour le vice est détesté des hommes ». Le mépris de L'Arétin à l'égard de l'humanité s'étale dans toutes ses œuvres; constamment la misanthropie y est sous-jacente; cependant ce n'est ni dans les lettres, ni dans les comédies que cette étude essaiera de la mettre en évidence; elle ne fera appel qu'aux seuls *Ragionamenti* qui, *à priori,* par leur verve, leurs descriptions libertines, sembleraient interdire une pareille démonstration.

Les *Ragionamenti* sont divisés en six journées. Les trois premières sont consacrées à discuter de l'orientation la plus opportune à donner à la vie d'une jeune fille. Que faire d'une vierge? Elle peut être religieuse, épouse, ou courtisane; quelle est la condition la meilleure? C'est là tout le débat.

La première journée exposera la *Vie des Nonnes.* A l'époque de L'Arétin, le dérèglement des mœurs du clergé était tel que, moins de dix ans après la parution des *Ragionamenti,* le Concile de Trente se réunissait pour mettre un terme au libertinage ecclésiastique. L'Arétin, dès les premières lignes de la *Vie des Nonnes,* prévient le lecteur qu'il s'agit d'un réquisitoire. « Il y a des ennuis pour tous, il y en a là où l'on croit qu'il n'y a que des joies, il y en a tant que cela paraît étrange; ce bas monde est un mauvais monde. » La misanthropie révélée par cette phrase sera illustrée par des exemples. Le couvent, qui vient d'accueillir une novice, sera le théâtre des plus effarantes bacchanales. Les moines, les abbés ayant présidé à la prise de voile, seront invités à un festin après lequel ils s'accoupleront avec les religieuses. Luxures et sodomies les relieront, « brochettes d'âmes damnées que Satan mène rôtir au carnaval de l'enfer ». L'orgie gagnera toutes les cellules du monastère, tout sera bon pour les nonnes en folie, un muletier repoussant, un jardinier répugnant! « Je ne soulèverai pas davantage le cœur avec ces histoires. » L'Arétin cependant n'a pas « médit des nonnes. Il connaît leurs bavardages et leurs tripotages ». Il y a cependant « des religieuses qui observent la règle. Les prières qu'elles disent pour les mauvaises sœurs sont cause que le démon n'engloutit pas celles-ci toutes chaussées et toutes vêtues... Malheur à nous! Il faut le dire trois fois ».

Une pareille description de la vie des mauvaises nonnes ne peut inciter une mère à faire entrer sa fille au couvent. La condition de femme mariée est-elle plus honnête? Pas davantage. La seconde journée des *Ragionamenti* sera consacrée au récit des drames ou des vaudevilles causés par un adultère. Au cours des anecdotes alertement contées, une observation, une réflexion incisives seront aussi cruelles que le coup de bistouri débridant un abcès. Les femmes mariées trompent leurs maris « parce que n'importe quoi vaut mieux qu'un mari. Constatez, par exemple, quand on dîne hors de chez soi ».

Les adultères commis par les épouses auront-ils l'excuse d'être consommés avec des amants supérieurs aux maris? Non, les femmes, « à vrai dire, en sont toujours à prendre ce qu'il y a de pire ». « Lasses, mais non rassasiées », les avantages physiques et prometteurs d'un homme sont pour leurs sens un appel irrésistible; leur lubricité satisfaite, elles reviennent au foyer, inventent des excuses à leur inconduite; les excuses sont acceptées par les maris; les hommes sont tellement stupides! Certaines simulent des possessions démoniaques, un benêt de prêtre les exorcise, « les bonnes saintes sont ramenées à la ville et on en fait un sermon. Jamais on n'ouït plus vilaine chose ». Les épouses adultères, les nonnes vicieuses ne méritent aucune indulgence. « Il n'y a pas de religieuses, de femmes mariées qui soient bonnes. Il en est de ces espèces de femmes comme du dicton des monnaies : Prudence et confiance. » L'Arétin serait-il misogyne? Il prête à le croire quand il trace des portraits : « La dédaigneuse, belle sans aucune grâce..., trouve à redire à tout ce... qu'elle voit. » « Aucune femme ne sait parler, ne sait marcher », la plupart « sont si mal bâties que leur robe leur pleure sur le dos ». L'Arétin accumule dans son exposé les défauts, les mensonges habituels aux femmes. L'humanité est-elle aussi laide? Pire encore! « Ce que je raconte, dit L'Arétin, n'est que vétilles; les choses stupéfiantes, c'est chez les grands seigneurs, les grandes dames qu'elles se passent. » Il n'a écrit « qu'une faible partie de ce qu'il a vu ou appris en peu de temps dans une ville, que serait-ce s'il rapportait les déportements de toutes les religieuses de la chrétienté et ceux des femmes mariées de toutes les villes du monde? » « La chasteté féminine est semblable à une carafe de cristal. On a beau prendre toutes les précautions, un jour où l'on n'est pas sur ses gardes, la carafe échappe des mains et se brise en mille morceaux. »

Nonnes et épouses ayant été clouées au pilori, L'Arétin n'a plus qu'à nous exposer la *Vie des courtisanes*. Le sujet semble permettre des descriptions de plus en plus érotiques. Non pas, répond L'Arétin, les courtisanes sont

moins vicieuses que les nonnes en mal d'amour. Elles vendent leurs charmes frelatés, bernent les gens! Qu'importe! « Sur la terre rien ne s'acquiert que par tromperie. » La misanthropie de L'Arétin va se donner libre cours. Elle a malmené les religieuses et les épouses, le tour des courtisanes est venu. « La gourmandise, la colère, l'orgueil, l'envie, la paresse et l'avarice naquirent le jour où la prostitution est née... L'orgueil des catins est plus grand que celui d'un paysan endimanché; l'envie est un mal qui les ronge comme le mal français ronge quiconque l'a dans les os..., leur paresse est écœurante... », etc.

Avant d'achever la *Vie des courtisanes,* L'Arétin nous laissera entrevoir le but de son triple réquisitoire. Il a condamné les religieuses et les femmes mariées non pour leur débauche, mais pour leur hypocrisie. « La religieuse trahit ses vœux, la femme mariée assassine le sacrement du mariage, la catin au moins ne déshonore ni monastère, ni mari; elle fait comme le soldat qui est payé pour tout ravager; elle fait le mal sans aucune retenue, il faut bien que sa boutique soit approvisionnée de la marchandise qu'elle doit tenir », et, « si nous avons bien compris le sens de ces propos », nous devons admettre que la courtisane a le mérite de suivre exactement la conduite exigée par sa profession; à cause de cela « les vices des courtisanes deviennent autant de vertus ». La leçon à tirer de tout cela, car L'Arétin veut en tirer une, plus amère que l'on pourrait supposer, c'est qu'une mère avisée ne doit faire de sa fille ni une religieuse, ni une épouse, elle doit la guider pour en faire une parfaite courtisane; la catin, n'ayant prononcé aucun serment, est la seule femme qui ne sera pas parjure.

Dans *L'Education de la Pippa,* quatrième journée des *Ragionamenti,* L'Arétin énumérera tout ce qu'une courtisane doit savoir. « Le métier de catin n'est pas un métier de sotte. » Il exige des notions de bienséance et de psychologie. Parmi les pages consacrées à l'exposé de ces notions, il en est que l'on peut lire utilement. Elles contiennent des détails savoureux sur la vie, sur l'époque

et les mœurs. Il en est d'autres où foisonnent les anecdotes, mettant en scène tous les hommes susceptibles de se coucher dans le lit de la courtisane. Beau prétexte pour tracer une série de portraits. Voici le pédant « amenuisant ses expressions comme on émince un radis noir..., reluquant sur un œuf un poil qui ne s'y trouve point ». Voici l'hypocrite, le prétentieux « qui ne parle pas afin de ne pas déformer le pli de sa bouche », voilà le vantard « narrant les prouesses qu'il a accomplies », et voilà les seigneurs « dont il faut mettre la sottise au-dessus de toute hiérarchie »; pour eux comme pour presque tous les hommes, « flatteries et flagorneries sont une manne ». « Les hommes veulent être trompés... même s'ils s'aperçoivent que l'on se gausse d'eux dès qu'ils ont tourné le dos. » La galerie des caractères se poursuit, s'élargit. Des individus, elle passe aux races. « L'Espagnol parfumé et délicat... a l'épée au côté, il est bouffi d'arrogance... il faut lui donner des bouffées en échange des soupirs qu'il pousse. » Les Français « sont de bons vivants, sachant mieux dépenser l'argent que le gagner. Ils s'oublient eux-mêmes plus facilement qu'ils ne se souviennent d'une injure qu'on leur a faite ». Les Allemands ont « une nature dure, âpre et grossière. Quand ils se sont mis une chose en tête, Dieu seul la leur pourrait ôter », etc., etc...

La courtisane, grâce à L'Arétin, connaîtra les hommes et cela pourtant ne lui suffira pas pour réussir si elle n'est pas bien élevée. Des conseils de bon goût, de bienséance, d'hygiène lui seront donnés et ils le seront sur un ton tel que les mères les plus bégueules de tous les temps pourront mettre ces pages de L'Arétin sous les yeux de leurs filles. L'ironie cinglante de L'Arétin apparaît là tout entière puisqu'en substance il déclare : catins pourries de vices ou pucelles honnêtes, vous employez les mêmes artifices quand il s'agit de plaire, vous usez des mêmes soins. Vous êtes femmes les unes comme les autres, moralement et anatomiquement. Ces deux adverbes traduisent décemment ce que L'Arétin a écrit.

Le quatrième chapitre des *Ragionamenti* avait pour

but d'armer l'apprentie courtisane, de lui donner toutes les possibilités de réussite. Cela ne servira de rien, car, affirme L'Arétin, la beauté, l'intelligence, l'adresse, sont inutiles si l'on n'a pas de la chance. Sur le chemin de la vie il n'y a que « la chance qui trace une route sans caillou ». Cette dure vérité ne sera pas la seule que L'Arétin introduira à la fin de son *Education de la Pippa,* il parlera de la vérité en général, de cette Vérité « ne rapportant que des désagréments à ceux qui la disent, alors qu'à conter des mensonges on ne recueille que du profit ».

Le pessimisme, la misanthropie qui ont assombri la verve scabreuse des quatre premières journées des *Ragionamenti,* se donneront libre cours dans le cinquième chapitre où il sera traité de la *Rouerie des hommes.* L'Arétin, dès les premières pages, racontera « une des scélératesses les plus abominables qu'il connaisse ». Il résumera l'histoire d'un baron, échappé du sac de Rome, jeté sur un navire, naufrageant, recueilli par une reine veuve, aimé tout de suite par elle, qu'il a apitoyée par le récit de ses malheurs, recevant d'elle tous les cadeaux, tous les bienfaits, jusqu'au jour où, comblé de richesses par cette amante, il l'abandonnera cyniquement, malgré toutes les supplications, à un désespoir qui la conduit au suicide. Le baron agit comme un souteneur abject. Quand on parcourt ce récit, on est frappé dès les premières lignes par des analogies. Il y a des phrases qui sont, mot à mot, empruntées à l'*Enéide* de Virgile. Alors il faut lire entre les lignes. Le baron, c'est Enée, la reine c'est Didon, le sac de Rome c'est la ruine de Troie. Rien ne manquera à la parodie; elle sera faite sur le ton d'une bouffonnerie déchaînée, qui par passages se haussera jusqu'à une éloquence sobre et magnifique, décrivant une ville livrée au carnage; le ton redeviendra burlesque et nous laissera deviner un Arétin éclatant de rire, un Arétin qui se doute que la plupart des lecteurs ne comprendront pas pourquoi « il a pillé le quart de Virgile et s'en est allé faire le beau avec ». Tant pis pour ceux qui ne saisiront pas qu'Enée, ce héros d'épopée, s'est conduit

avec Didon comme le plus vil des « marlous ». L'ironie est arrivée à son comble, elle a pris à partie le personnage légendaire et divinisé, dont la Rome antique croyait descendre, et l'a moralement abattu!

Les héros commettent des vilenies! Que sera-ce des hommes du commun? L'Arétin nous les montrera se complaisant à tous les abus de confiance, à toutes les escroqueries, à toutes les turpitudes. Des anecdotes seront consacrées aux amants cherchant de mauvaises querelles pour se débarrasser, sans bourse délier, des maîtresses dont ils sont las; d'autres récits stigmatiseront leurs vices, d'autres nous les montreront sadiques, fétichistes, etc... « Maintenant, vous semble-t-il que les hommes soient des hommes, hein? » A toutes leurs perversités, ils joignent des traîtrises dont les femmes sont incapables. « On peut compter sur le bout de son nez les femmes qui, pour de l'argent, ont livré des villes ou des citadelles, tandis que l'on peut compter sur ses doigts ou chiffrer à la plume les hommes qui l'ont fait ou le feront. » Les hommes sont traîtres en tout et pour tout. Ils sont des bourreaux. Combien de femmes ont été maltraitées par eux, combien ont souffert atrocement? Qu'importe! Et L'Arétin jette cette phrase terrible et concise : « On ne meurt pas de douleur. » Cependant, plutôt qu'endurer la perte d'un amour, il vaut mieux mourir au berceau; « au nouveau-né la mort est plus douce que l'existence! Mourir avant de savoir ce qu'est la vie, c'est goûter à la béatitude des saints »! Y a-t-il pessimisme plus sombre! Oh! oui! et il se dégagera de la dernière phrase de la *Rouerie des Hommes,* phrase qui sera prononcée par une pauvre fille ayant subi toutes les violences, assisté au meurtre des siens, et qui, malgré cela, n'aura pas cessé d'aimer l'homme lui ayant infligé ces tortures : « Vous qui restez après moi, excusez-moi auprès de ceux qui vivent actuellement, et de ceux qui viendront plus tard. J'ai été coupable plus que personne pour avoir aimé plus que personne. »

Combien il est loin, le Pierre Arétin pornographe! Il est le misanthrope se hâtant de rire pour ne pas pleurer,

il est celui qui brasse l'obscénité et l'ordure pour dire au monde : voilà au milieu de quoi vous vivez. Il continuera sa démonstration dans un dernier chapitre, le moins bon d'ailleurs, dans lequel il sera traité de *La Ruffianerie.*

Est-il bien utile de parler des entremetteurs? Certes oui. « Les entremetteurs gouvernent le monde... Ils se promènent gonflés de distinctions, de faveurs et de rentes. Ce ne sont pas les talents qui font parvenir aux grandeurs dans cette sale Rome et partout; ce sont les ruffians qui se font tenir l'étrier, qui se font emplir la bourse, qui se font saluer à grands coups de chapeaux. » Si L'Arétin revenait sur la terre, il constaterait que rien n'est changé. Lui, comme tant d'autres, ont vainement essayé de corriger l'humanité de ses défauts!

Les *Ragionamenti* ont blâmé tout le monde, pris à partie toutes les classes de la société. L'Arétin va-t-il sortir indemne de cette revue misanthropique? A Dieu ne plaise! Il est beaucoup trop intelligent pour cela. Il citera des poèmes « stupidement beaux, les poètes étant des bavards qui peuvent se vanter de dire de grandes sottises et de délirer continuellement », et ces poèmes qu'il raille, c'est lui-même qui en est l'auteur.

Encore quelques balivernes et L'Arétin mettra le point final à ses *Ragionamenti.* Il aura tout dit, tout montré, dans ce livre « qui rabaisse l'orgueil de l'homme ». Avant de poser sa plume, il se reproche d'avoir oublié un point, un seul : celui de n'avoir point indiqué aux femmes « comment s'y prendre pour ne pas abandonner tout à fait ceux qui se sont ruinés pour elles. D'ordinaire les femmes les envoient se faire pendre, ne se souviennent plus de les avoir connus, ne veulent plus les voir en aucune façon... C'est là une chose d'importance et valant qu'on en dise deux mots. Néanmoins il laissera de côté cette affaire... ». La vie a repris les interlocuteurs de ce dernier dialogue. Ils regardent et admirent le jardin où les propos se sont échangés. « Ici c'est un prunier qui se dessèche, là une treille en fleurs. » Tous les auditeurs baguenaudent au moment où on allait parler de la pitié,

de la charité! Il n'y a plus qu'à fermer le livre où l'humanité entière a défilé et le fermer définitivement parce que le monde est sourd à qui prêche la reconnaissance et la bonté. Quelle conclusion!

Voilà ce que sont les *Ragionamenti* pour ceux qui, en lisant, ne s'en tiennent pas à la lettre, pour ceux qui s'attachent à découvrir le sens philosophique d'une œuvre, même s'il est caché sous une carte transparente, une carte transparente un peu spéciale sur laquelle on voit, par éclairage direct, une obscénité, mais sous laquelle, dès qu'on la hausse devant une lampe, n'apparaît plus que le fouet dont a été fustigée l'humanité. Il y a une autre façon de lire les *Ragionamenti,* l'habituelle, celle des potaches vicieux. Elle a été en général adoptée afin de justifier une fois de plus la phrase écrite par un Pierre Arétin misanthrope : « Ce bas monde est un mauvais monde (1). »

P. G. DUBLIN.

(1) Les citations, sauf une ou deux, sont extraites des *Ragionamenti.*

A LA RENCONTRE
DE WILLIAM SHAKESPEARE

—

Les deux chapitres qu'on va lire, Le mystérieux in-folio de 1623 *et* Les Sources de la Tempête *continuent la série des études que nous avons précédemment données dans le* Mercure de France *des 15 avril 1935 et 15 juillet 1936, sur* L'identification de Malvolio, Le Témoignage de la reine Elisabeth, La jeunesse du « Stratfordien » *et* « William Shakespeare » à Nérac, *où nous avons examiné, on s'en souvient, quelques-uns des aspects du problème shakespearien. Ces deux chapitres n'ont pas, cela va de soi, l'ambition d'achever le cycle immense des recherches que nécessite l'attribution arbitraire au « Stratfordien » de l'œuvre surhumaine du dramaturge anglais. Nous avons, du moins, l'espoir qu'ils jetteront quelque lumière sur des points essentiels.*

Aussi bien, la représentation récente, sur la scène de l'Odéon, de la belle et élégante adaptation du Songe d'une nuit d'été, *que nous devons au poète René-Louis Piachaud, le traducteur de* Coriolan, *appelle de nouveau l'attention publique sur cette grande controverse, encore qu'elle demeure, en dépit de tous, et même du silence, la préoccupation dominante des esprits cultivés.* Le Songe d'une nuit d'été *mériterait d'y prendre une place culminante. Aucune des œuvres shakespeariennes, en effet, n'est plus révélatrice. Il nous suffira de rappeler ici que notre éminent confrère et ami Abel Lefranc a établi, dans ses savantes recherches, que la première représentation de cette pièce, écrite à l'occasion du mariage de William Stanley, VI*e *comte de Derby, avec Elisa-*

beth Vere, a eu lieu au palais de Greenwich, vers le 26 janvier 1595, devant la reine Elisabeth et sa cour.

M. M.

LE MYSTERIEUX IN-FOLIO DE 1623

I. — LE TÉMOIGNAGE DE BEN JONSON.

Un fait apparait comme évident dès qu'on examine les circonstances mystérieuses où a été élaboré l'in-folio de 1623, qui réunit les œuvres de « William Shakespeare » : c'est qu'un de ceux, du moins, qui y ont été mêlés, le dramaturge Ben Jonson, connaît parfaitement le secret dans lequel s'enveloppe la personnalité de son illustre émule. Au lieu de l'élucider, il s'efforcera, il est vrai, de l'embrouiller. Mais c'est lui qui, le premier, désignera le Stratfordien comme l'auteur de l'œuvre à la publication de laquelle il préside. Il aura soin toutefois d'avertir préventivement le public qu'il s'agit là d'une feinte et qu'en dehors de l'œuvre elle-même « tout est ténèbre profonde ».

Donc, c'est l'in-folio de 1623 qui crée la légende stratfordienne. Jusque-là personne, — absolument personne! — dans le monde littéraire britannique, n'a fait l'absurde folie de confondre le rapace usurier, que Robert Greene semble avoir dénoncé dès 1591 comme un « parvenu » et comme « un corbeau paré des plumes d'autrui », avec le génial écrivain d'*Hamlet* et de trente-quatre autres prestigieux chefs-d'œuvre que la noblesse de leur inspiration aurait dû soustraire, dès le début, à la paternité dérisoire qu'on leur attribuait. On sait que, sur ce point, il existe un témoignage décisif de la reine Elisabeth. Poursuivant les auteurs de la représentation subversive de *Richard II* et faisant mettre à mort Guy Merrick, coupable d'avoir donné 40 shellings aux acteurs, elle néglige d'ordonner qu'on recherche le principal délinquant, celui-là même qui a écrit la pièce de sa main. Elle n'avait, pourtant, pas hésité à faire mettre en prison l'historien sir Hayward qui avait cru pouvoir, dans un ouvrage purement scientifique, rappeler le souvenir de la déposition et de la mort de Richard II. Insistons sur ce point. Avant 1623, date de l'appari-

tion du fastueux in-folio shakespearien, il n'existe, dans la littérature et la chronique anglaises, aucune allusion d'aucune sorte qui permette de considérer le Stratfordien comme l'auteur de l'œuvre sublime signée du pseudonyme « William Shakespeare ».

Quels mobiles ont déterminé Ben Jonson à prendre l'initiative de ce rapprochement inattendu? Disons, d'abord, que deux faits sont certains : Ben Jonson est en relations avec la famille de William Stanley, VI[e] comte Derby, qui, des centaines de faits établis le démontrent irrécusablement, est l'écrivain qui s'est dissimulé sous le nom de « William Shakespeare ». C'est à la mère de William Stanley qu'il doit d'avoir été accueilli à la cour d'Angleterre. Il a été le commensal et le familier des résidences de la famille Derby. Il a connu tous les drames qui se sont déroulés dans cette illustre maison. Il n'a certainement pas ignoré le fait que consignent les envoyés du pape qui cherchent un successeur éventuel à la reine Elisabeth et qui ont un moment songé à William Stanley : celui-ci ne saurait être le candidat cherché, car il ne se préoccupe que d'écrire des pièces de théâtre pour de communs acteurs (*common players*). Au surplus, dans son *Retour de Colin,* Edmond Spenser signale William Stanley comme un admirable poète. Nous l'avons dit. On chercherait vainement, parmi tous les contemporains du Stratfordien, quelque attestation de cette nature en faveur de celui-ci.

D'autre part, Ben Jonson ne connaît pas moins le Stratfordien qui a joué un rôle, — on ignore lequel — dans deux de ses pièces, la tragédie *Séjan* et la comédie *Chaque homme dans son humeur.* De vifs débats paraissent même s'être élevés entre eux. On en trouvera le détail dans le livre de M. Maurice Castelain (1).

Ben Jonson est un caractère peu commode. Sa vanité est excessive. C'est un colosse dont la brutalité est bien connue. Il se vante d'avoir tué un soldat dans les Flandres et d'avoir mortellement blessé un de ses camarades dans un duel dont le motif n'avait aucune importance. William Drummond, chez qui il vécut un mois, assure qu'il méprisait et dédaignait

(1) Maurice Castelain, *Ben Jonson, l'homme et l'œuvre.* Paris, 1907. In-8, 950 pages.

les autres et qu'il ne trouvait de bon que ce que lui ou ses amis faisaient.

Le rôle que Ben Jonson a joué dans la publication de l'in-folio de 1623 n'a malheureusement jamais été étudié avec soin par les érudits qui se sont occupés de « William Shakespeare ». Mais il est certain que ce rôle a été considérable. C'est Ben Jonson, en effet, qui commente le portrait, ou plutôt le *masque,* que les éditeurs ont placé en frontispice du magnifique volume. Ce masque, qui représente une figure stupide, dénuée de toute expression, repose sur un torse dont le vêtement est manifestement vide. Comment cette caricature grotesque a-t-elle pu être admise si longtemps comme le portrait authentique de l'auteur d'*Hamlet*? Hélas! la critique trop souvent est inspirée par la même foi aveugle que la foule. Ce n'est pas en vain que pendant des milliers de siècles l'âme humaine a été, comme le montrent les cavernes préhistoriques, possédée par la magie... Aujourd'hui encore nous nous laissons duper par les superstitions les plus grossières.

Ben Jonson, lui, du moins, savait sans contestation possible que le portrait qu'il plaçait en tête de l'in-folio n'était qu'une imposture. Il le savait si bien qu'il le déclare formellement dans les quelques vers qu'il a placés à côté de cette image. Ah! s'écrie-t-il, si le graveur à qui on la doit avait pu dessiner « l'esprit de son modèle, alors, la gravure aurait surpassé tout ce qui fut jamais écrit sur du cuivre. Mais comme c'est chose impossible, regarde, Lecteur, non pas son image, mais son Livre (2) ».

Ainsi donc, dès le frontispice de l'in-folio, l'auteur de *Volpone,* l'émule de « Wlliam Shakespeare », nous place en face d'une sorte de rébus. Il suggère, du moins, à la sagacité du lecteur, l'idée de découvrir la personnalité du grand dramaturge derrière le masque qui la cache. Ben Jonson crée la

(2) Traduction de Mme Suzanne Briet. Nous permettra-t-on, à propos de ce portrait, de signaler l'erreur d'un de nos critiques éminents qui a mis, sur la couverture de son livre, d'ailleurs magistral, *Shakespeare,* le portrait bien connu de l'acteur Burbage qui se trouve au National Gallery. Nous lui avons fait observer qu'il s'était trompé et il s'est empressé de rectifier son erreur, en mettant sur la seconde édition de son livre un autre portrait qui est daté de 1610, et qui, par une persistante malechance, est également apocryphe. Mais pourquoi chercher des portraits du Stratfordien ailleurs que dans l'in-folio de 1623? C'est un masque, il est vrai. Pourtant, il n'en existe aucun autre.

mystification. Mais il la dénonce. Il tombe sous le sens que, s'il n'y avait pas de mystification, il aurait ou bien donné une image fidèle du Stratfordien ou bien se serait totalement abstenu de poser ce problème devant l'esprit du lecteur.

Pourtant, ce n'est pas tout. Ben Jonson insistera plus loin une fois encore sur le caractère mystérieux du problème shakespearien. On sait qu'il a placé, en tête de l'in-folio, un poème qu'il a emphatiquement dédié « à la mémoire de mon maître bien-aimé William Shakespeare et de ce qu'il nous a laissé. » Chose étrange, ce poème ne nous révélera absolument rien sur le Stratfordien, qui a été son interprète et son ami. Une seule allusion y est faite : « Doux cygne de l'Avon », dira-t-il au cours de ce panégyrique, à la fois exalté et réticent. Empruntons-en le passage essentiel à la traduction qu'en a donnée le poète Francis Vielé-Griffin dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1922 :

> Doux cygne de l'Avon, quel spectacle serait-ce
> De voir soudain ton vol, sur l'eau qu'à peine il blesse,
> Enfler ses ailes, se poser sur la Tamise,
> Emerveiller encore notre Jacques et Lise !
> Mais je vous aperçois au firmament de feu,
> Glorifié, rayant la nuit, ô demi-dieu,
> Du geste lumineux de l'astre que vous êtes !

Une double réflexion s'impose ici. D'une part, Ben Jonson fait une allusion directe au Stratfordien, qu'il appelle « doux cygne de l'Avon », — on n'ignore plus, depuis le beau travail de M. Arthur Gray, directeur du Jesus-College de Cambridge, (*A chapter in the early life of Shakespeare,* Cambridge, 1926), que l'œuvre shakespearienne ne contient pas la moindre allusion à Stratford-sur-Avon et que le grand dramaturge semble n'y avoir jamais mis les pieds, — et, d'autre part, il fait de « William Shakespeare » un « demi-dieu » et un « astre ». Il est vrai qu'un peu plus haut, il lui reproche de savoir peu de latin et pas du tout de grec, ce que contredit invinciblement l'œuvre shakespearienne, qui implique une connaissance et une intelligence parfaites de l'antiquité classique.

Mais il convient d'insister sur le fait que, si le poème de Ben Jonson fait une vague allusion au Stratfordien, s'il ajoute

qu'il a chaussé le « cothurne », si même il dit qu'il est mort, ce qui est incontestable, il ne contient pas un mot, pas un trait qui permette d'associer, d'une manière quelconque, son ancien interprète et ami à l'œuvre shakespearienne. Bien plus, insistant sur la précaution qu'il a prise d'indiquer, dans les vers du portrait, que le lecteur se trouvera en présence d'un mystère, il terminera son panégyrique par ces mots, que nous empruntons encore à la traduction de Francis Vielé-Griffin :

...Tout, hors ton livre, est ténèbre nocturne.

Mais il reste une dernière observation à faire et c'est celle qui, du point de vue de la moralité littéraire, a le plus d'importance. Ben Jonson, s'il donne son patronage ostensiblement à la publication de l'in-folio, s'abstiendra rigoureusement de lui accorder le moindre soin. Seul lettré, seul capable d'offrir aux deux éditeurs, Héminge et Condell, les conseils de son érudition, il les laissera se débrouiller comme ils pourront, c'est-à-dire au plus mal. Pourquoi? A quel sentiment a-t-il obéi? Il venait de publier lui-même, dans un gros in-folio, les œuvres qu'il avait écrites à cette date. La négligence dont il a fait preuve à l'égard de l'œuvre shakespearienne est un scandale qu'il convient de qualifier avec la plus extrême sévérité.

II. — LE TÉMOIGNAGE D'HÉMINGE ET DE CONDELL.

John Héminge et Henry Condell sont deux acteurs. Ils ont été les camarades et les commensaux du Stratfordien. Ils sont l'un et l'autre, comme le Stratfordien lui-même, profondément incultes. Condell joint à son métier d'acteur celui d'épicier. L'in-folio qui va sortir de leurs mains ne comptera pas moins de 20.000 fautes, sans compter une foule d'omissions et de truqueries dont quelques-unes ont pu être plus ou moins réparées grâce aux quartos qui ont paru antérieurement, mais qui, pour la plupart sans doute, resteront à jamais cachées, les manuscrits originaux de « William Shakespeare », qui eussent permis de les déceler, ayant disparu.

Nommés tous deux dans l'extraordinaire testament du Stratfordien, qui ne possède pas un seul livre, qui ne laisse

aucun manuscrit, dont pas un seul mot ne témoigne de son grand caractère, et dont les trois grossières signatures révèlent un pur analphabète — il n'écrit même pas correctement le nom de « William Shakespeare » imprimé pourtant sur dix-huit quartos — ils reçoivent, l'un et l'autre, une somme de vingt-six shillings huit pences « pour qu'ils s'achètent des bagues ». Il va de soi qu'ils n'ont, en compensation de ce modeste legs, aucune mission d'aucune sorte à remplir et que, surtout, ils ne sont nullement chargés, par le *de cujus* de publier l'œuvre magistrale qui lui sera, sept ans plus tard, attribuée par eux.

François-Victor Hugo ne dissimule pas la violente indignation que lui fait éprouver le rôle singulier d'Héminge et de Condell : « Feuilletez rapidement, écrit-il, cet in-folio de 1623, et vous y découvrirez à chaque page des méprises grossières qui déshonorent le texte et qui attestent, sinon la condamnable insouciance, du moins la complète incapacité des éditeurs (3). » Ignares et incompétents, ces deux iconoclastes n'hésitent pas à défigurer l'œuvre immortelle à laquelle ils prétendent rendre hommage. C'est ainsi notamment que dans *Hamlet*, ils éliminent les cent vingt-six vers où le prince de Danemark, qui assiste au défilé de l'armée de Fortinbras, déplore en termes si prodigieusement éloquents, sa fatale inactivité.

Ils n'hésiteront pas, toutefois, à aggraver leur cas. On sait qu'ils ont pris l'initiative de dédier l'œuvre shakespearienne à deux personnages dont il a été impossible jusqu'à présent de trouver le moindre rapport avec le Stratfordien, le comte de Pembroke et le comte de Montgomery; il restera à voir d'ailleurs si ces deux grands seigneurs ne sont pas en relations étroites avec William Stanley et si l'initiative des deux éditeurs ne s'explique pas par là. Quoi qu'il en soit, ceux-ci ont mis en tête de l'in-folio une dédicace dont le ton déplorable a plongé la critique dans une stupéfaction profonde : « Quand nous examinons les hautes fonctions occupées par Vos Honneurs, osent-ils écrire, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que leur dignité est trop grande pour qu'ils con-

(3) *Œuvres de William Shakespeare*. Traduction F.-V. Hugo, *Les Apocryphes*, tome I, page 20.

descendent à la lecture de ces bagatelles. » Ils ajoutent, il est vrai, par une contradiction nouvelle, que ces mêmes seigneuries ont « si fort goûté les diverses pièces quand elles ont été jouées » que ce volume demandait à leur appartenir.

Plus loin, dans une « adresse à la grande variété des lecteurs », Héminge et Condell trouvent le moyen de tomber encore d'un degré plus bas. Bien que l'in-folio constitue un livre de luxe, — il est tiré à 250 exemplaires sur papier de la cour d'Angleterre et coûte une guinée, — ils ne témoignent que du désir d'écouler cette édition : « Achetez d'abord », écrivent-ils sans pudeur. Et ils font de leur marchandise un éloge qui pourrait avoir été uniquement inspiré par l'épicier que fut Henry Condell. Au surplus, ils n'hésitent pas à faire à la fois l'éloge de l'œuvre qu'ils éditent et celui de leur collaboration. Mais comment les croire, lorsqu'ils affirment avoir eu les manuscrits entre les mains? Ils ne pouvaient les tenir du Stratfordien, qui n'avait, selon son testament, ni livres ni papiers d'aucune sorte. Et puis, quelle contradiction n'y a-t-il pas entre la nature inculte de celui-ci et le portrait qu'ils font de l'auteur authentique de l'œuvre shakespearienne? Celui-ci, disent-ils, étant un heureux imitateur de la nature, en était aussi un fort gracieux interprète. Son esprit et sa *main* — c'est nous qui soulignons — allaient de pair; et ce qu'il pensait il l'exprimait avec une aisance telle que c'est à peine *si nous avons reçu une rature de lui dans ses papiers*.

Ces derniers mots suffiraient, s'ils étaient exacts, à prouver qu'Héminge et Condell ne tenaient pas du Stratfordien les manuscrits des dix-sept pièces encore inédites au moment où parut l'in-folio. Il est totalement exclu que l'analphabète, dont nous ne connaissons jusqu'à présent que quelques traits sur sa rapacité et son inconvenance et quelques signatures lourdes et incohérentes, ait pu, à un moment quelconque, fournir des manuscrits « sans rature ». Aussi bien, Héminge et Condell donnent eux-mêmes la preuve de leur imposture. S'ils avaient eu des manuscrits corrects et « sans rature », ils auraient évité de semer dans l'in-folio qu'ils publiaient, tant de fautes grossières.

On repoussera donc le témoignage d'Héminge et de Condell

comme nous avons repoussé celui de Ben Jonson. On le repoussera avec d'autant plus d'énergie qu'ils ne l'appuient sur rien. Aucun d'eux, en effet, ne donne sur le temps et sur les circonstances dans lesquels le Stratfordien aurait écrit l'œuvre magistrale qu'on lui attribue les précisions qui pourraient constituer un témoignage valable. Tout est suspect dans leurs déclarations successives et Ben Jonson se plaît à insister à deux reprises, sur le rébus qui est proposé par le mystérieux in-folio de 1623. Au surplus, personne, avant eux, n'a songé à présenter le Stratfordien comme ayant écrit *Hamlet, Macbeth* et le *Roi Lear*. Le vrai « William Shakespeare » s'est obstinément caché derrière le pseudonyme qu'il avait adopté dès le début de sa carrière. L'honneur d'avoir revélé son identité appartient sans conteste au grand érudit français, M. Abel Lefranc, qui, quoiqu'en disent ses détracteurs, a su mettre un être vivant dans le cadre resté vide jusqu'à nos jours, de l'œuvre shakespearienne.

LES SOURCES DE LA « TEMPETE »

La Tempête est au premier rang des œuvres de « William Shakespeare ». Cette haute dignité, elle ne la doit ni à sa valeur littéraire ni à son intensité dramatique. Elle ne la doit même pas à l'art divin des sons qui y est intimement associé et qui y joue un rôle suprahumain. Du consentement unanime de ceux qui font profession de lire et d'aimer le grand poète anglais, c'est son caractère auguste de testament moral qui lui vaut la place qu'elle occupe dans la prédilection universelle (4).

Assurément, il serait bien difficile au lecteur non initié, et qui ne cherche à s'initier que d'une oreille distraite, quels éléments l'attirent dans cette étrange féerie de la magnanimité. Mais, précisément, peut-être, est-ce la noblesse singulière du ton et cet accent hautain, mélancolique, même désabusé, mais parfois plein de retours vindicatifs vers les auteurs

(4) Il est bien remarquable que Héminge et Condell, qui ont réuni l'œuvre shakespearienne dans le célèbre folio de 1623, placent cette pièce, la dernière selon l'ordre chronologique, en tête de ce volume. Ils semblent, par ce choix singulier, écarter eux-mêmes cette légende qu'ils sont les premiers à créer, *La Tempête* étant manifestement, par son esprit et par son texte, tout à fait étrangère au « Stratfordien ».

du désastre de Prospéro, qui donne à *La Tempête* ce on ne sait quoi de mystérieux que notre entendement n'entend pas, mais qui nous remplit pourtant d'une émotion attentive, respectueuse et inexplicablement attendrie?

Désabusé!... Personne ne l'a jamais été aussi complètement que Prospéro. On lui a tout pris. Or, il y consent volontiers, ce qu'on lui a pris n'avait aucune valeur. Sans doute il a perdu ses Etats. Sans doute, il n'est plus roi. Mais que pèse la royauté grossièrement temporelle qu'il exerçait auprès de celle qui lui est dévolue aujourd'hui, et qui lui assure, par l'intercession d'Ariel, et grâce à la musique, une domination sur l'esprit et sur les éléments que nul désormais ne lui arrachera plus? En outre, il a sa fille bien-aimée. Il pourrait goûter le bienfait d'une quiétude immortelle. Non! Il porte le deuil d'une douleur qui ne guérira pas. Il porte le deuil de cette fière illusion que, jadis, même au milieu des circonstances les plus tragiques, il affirmait à Horatio avec tant de confiant optimisme : « Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que toute notre philosophie n'en peut concevoir. »

Et voici qu'aujourd'hui, une vérité inattendue se révèle à lui : tout ce qui est n'est rien. « Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves! » Nous avons cru en nous. Nous avons cru en la réalité du monde qui nous environne et dont le merveilleux spectacle nous a un moment enchantés. Mais ce n'était qu'un rêve... Bientôt, le réveil nous tirera de notre brève illusion. Et ce sera fini!

Toutefois, vivons noblement! Comme nos ambitions même légitimes, et nos appétits même spirituels sont vils, quand nous les mesurons du seuil de l'île de Prospéro!... De quel poids ont pesé sur nous ces vaines querelles et ces compétitions fiévreuses à qui nous avons tant sacrifié! Le temps qu'elles nous ont pris ne se regagnera jamais. Et tenez! voilà l'être humain tel qu'il est, enveloppé dans sa crapule héréditaire : c'est Caliban! Il est l'homme tout entier, c'est-à-dire l'être lâche, cupide, cruel, gourmand, fou pourtant d'entendre de divines musiques, où il se roule dans une ivresse presque aussi répugnante que celle de l'alcool! Cet homme est l'homme-type. Il est prêt à dépecer la musicienne, pour voir ce qu'elle renferme dans sa gorge! Il doit tout à

Prospéro, sa sécurité, son pain, la liberté de vautrer sa paresse dans l'argile dont il est à peine affranchi. Il lui doit même les accents de cette musique invisible qui lui verse des enchantements auxquels il ne semblait pas que l'infirmité de sa nature pût lui permettre de prétendre : « I cried to dream again! » Mais il y a, au fond de cette brute, un instinct qui le domine : c'est de détruire la sécurité dont il jouit. Il ne goûtera la paix que lorsqu'il sera parvenu à assassiner son bienfaiteur. L'amère condamnation que prononce « William Shakespeare » contre l'être humain est désespérée et sans appel.

§

Les sources de *La Tempête?* Il y en a une que la folie collective des hommes nous a cachée longtemps : c'est le cœur d'où a jailli la magnanime tragédie-opéra. Beaucoup d'entre nous ne s'en consolent pas. Ah! qu'ils auraient aimé, dans leur jeunesse, fraterniser avec l'admirable génie, qu'ils pressentaient obscurément, mais qu'une légende injurieuse et grossière entourait d'obscurité. Cette source-là, il n'est pas un mot, ici, qui ne tende à nous en rapprocher. Nous allons voir que la recherche des origines bibliographiques de la dernière pièce shakespearienne nous fera faire un pas décisif vers la connaissance du mystérieux poète qui s'est dissimulé sous le pseudonyme de « William Shakespeare ».

C'est à un professeur de l'Université belge, M. Henri Grégoire, que nous devons l'ingénieuse trouvaille du roman gréco-bulgare d'où sont sortis, au début du XVII^e^ siècle, à peu près simultanément les trois œuvres qui s'en sont inspirées, *La Tempête,* de « William Shakespeare », la *Belle Sidéa,* d'un auteur allemand nommé Jacob Ayrer et le quatrième récit qu'un écrivain espagnol fort érudit, Antonio de Eslava, a publié en 1609 sous le titre collectif de *Noches de Invierno.*

Mais ces trois œuvres se sont-elles directement inspirées de cette source gréco-bulgare? Il faut supposer qu'avant elles, un roman italien du quinzième siècle avait déjà retrouvé le vieux récit byzantin. C'est par ce roman italien que les trois écrivains anglais, allemand et espagnol en auraient eu connaissance. Un texte de Warton, reproduit par Malone en 1790, et que cite M. H. Grégoire, nous donne sur ce point une

curieuse précision : « Un roman italien, celui d'*Aurelio et Isabella,* publié dès 1586, aurait été le modèle de Shakespeare. J'étais informé par feu M. Collins que la *Tempête* de Shakespeare, dont on ignore toujours l'origine, fut tirée de ce roman populaire. Mais bien que cette information, à l'examen, se soit révélée inexacte, on peut en déduire une conclusion utile, à savoir que l'intrigue de Shakespeare existe quelque part dans une nouvelle italienne. M. Collins avait étudié cette question avec autant de conscience que de jugement. Mais comme sa conscience, depuis sa dernière maladie, l'avait abandonné, il m'aura probablement donné le nom d'un autre roman que celui qui constituait la véritable source. »

Auparavant déjà, Warburton supposait que *La Tempête* avait été empruntée « à quelque écrivain italien ».

Quoi qu'il en soit, et malgré les plus minutieuses recherches, le roman italien du XVI[e] siècle n'a pas encore été retrouvé. Et il faut le déplorer. Il n'y a pas de doute qu'il établisse entre les trois adaptations qui nous restent du roman gréco-bulgare des liens qui jetteraient de nouvelles lumières sur cette filiation, aujourd'hui indiscutablement établie.

Le dramaturge allemand Joseph Ayrer, l'auteur de la *Comédie de la Belle Sidea,* était notaire à Nuremberg. Cette pièce, qui a paru en 1618, treize ans après la mort de son auteur, dans un in-folio intitulé *Opus theatricum,* n'a aucune valeur littéraire. N'entrons pas dans le détail de son affabulation. Il suffira de savoir ce que, d'après le résumé qu'il en donne, M. H. Grégoire nous en fait connaître :

« Chez Ayrer comme chez Shakespeare, un prince, père d'une fille unique, est expulsé de ses Etats par un puissant voisin. Il se réfugie avec son Antigone dans la solitude : une forêt selon Ayrer, une île, suivant Shakespeare. Comme le Prospero de la *Tempête,* le prince banni d'Ayrer, Ludolff, est un magicien assisté d'un démon familier. Runcifall — c'est le nom de ce démon — rend à son maître Ludolff le même service que le charmant Ariel à Prospéro. Il fera prisonnier le fils d'un prince ennemi et, grâce à ce captif, il sera rétabli dans ses biens et dans son royaume. Comme chez Shakespeare, la princesse s'éprend impétueusement du jeune prisonnier. Rien n'est banal comme le coup de foudre, objectera-

t-on. Mais que dire de similitudes comme le traitement d'Engelbrecht — le jeune prince capturé par l'art de Runcifall — chargé de pièces de bois et d'une hache et peinant dans la forêt sous la surveillance de Sidea — la fille de Ludolff — et l'entrée de Ferdinand au troisième acte de la *Tempête,* Ferdinand qui aime déjà Miranda et dont l'amour adoucit sa corvée de bûcheron? »

Ces saisissantes similitudes entre *La Tempête* et *La Comédie de la Belle Sidea,* se retrouvent plus précises encore entre ces deux œuvres et celle de l'écrivain espagnol Antonio de Eslava :

Le meilleur historien de la littérature espagnole, L. von Pfandl, a proclamé sans ambages une ressemblance évidente, et dans un judicieux article du *Jahrbuch der deutschen Shakespeare Gesellschaft* (1907) p. 155 à 168, le Dr Gustav Becker, usant d'une excellente méthode, a comparé Eslava, Ayrer et Shakespeare et montré que la *Belle Sidea,* le conte des *Noches* et la *Tempête* dépendent tous trois d'un conte oriental commun qui est, selon toute vraisemblance, le conte italien lu jadis par Collins, et que personne n'a su retrouver depuis.

Ainsi donc, un fait est établi d'une manière irrécusable par les circonstances caractéristiques de la *Tempête,* la seule œuvre shakespearienne, semble-t-il, dont l'origine soit demeurée obscure : elle est née à la même époque que la pièce allemande d'Ayrer et le récit espagnol d'Eslava, d'une source commune. Voici le problème de l'origine résolu. Il reste à M. H. Grégoire à établir que ces trois œuvres sont inspirées d'un roman gréco-bulgare du moyen âge. Il convient ici de lui laisser la parole.

C'est grâce aux noms des personnages d'Eslava que nous avons trouvé la vérité. Il est de bonne méthode en effet d'écarter, comme n'appartenant pas au prototype les noms qu'on lit dans Shakespeare et chez Ayrer... Ayrer, en ce qui concerne ses *Dramatis personae,* invente au petit bonheur, improvise en se contredisant, et en se souvenant entre autres des *Nibelungen,* dont son Leudegast vient en droite ligne.

Quant à Shakespeare, il semble avoir emprunté à une *Historye of Italye,* publiée en 1561, le nom de Prospero : « Prospero, dit l'auteur de cette histoire, un nommé Thomas, Prospero Adorno

was established as the duke of Millain's lieutenaunt there; but he continued scarcely one yeare, tyl by meane of new practises that he held with Ferdinando, kyng of Naples, he was had in suspicion to the Milanes; who, willynge to depose him, raysed a newe commocion of the people, so that where he was before the dukes lieutenaunte, now he was made governoure (or duke) absolutely of the commonwealth (5). » La suite du récit montre de telles similitudes avec Shakespeare que le doute n'est pas permis : car ce Prospero est déposé et plus tard les habitants, regrettant le régime milanais, y reviennent par une révolution. J'ai oublié de dire que c'est à Gênes que ces choses se passent. Donc, deux noms historiques de Shakespeare, ceux de Prospero et de Ferdinand, le premier, duc de Milan et le second, prince de Naples, sont tirés de l'ouvrage de Thomas. Il en est de même d'un troisième, Antonio. Car chez Thomas, c'est Anthony Adorno qui succède à Prospero. Si donc Shakespeare fait expulser le bon prince par son propre frère, il doit l'idée de cette parenté, non à la source commune (Ayrer et Eslava n'ont rien de semblable), mais à sa source secondaire, l'*Historye of Italye*. Comme l'a finement observé le docteur Becker, il résulte de cette parenté une invocation évidente. Chez Ayrer et chez Eslava, le jeune prince, fait prisonnier par le roi magicien, est le fils de l'injuste conquérant. Shakespeare a dû changer cela, pour épargner un mariage trop consanguin à Ferdinand et à Miranda. Et son Ferdinand est issu non d'Antonio, frère de Prospero, mais du roi de Naples Alonso, allié de l'usurpateur.

Quant à Eslava, il a certainement des développements érudits de son cru, notamment toute une machinerie et tout un personnel plus mythologique que magique. Ce fils de la Renaissance a remplacé l' « esprit », qui s'appelle Ariel dans Shakespeare, Runcifal dans Ayrer, par le dieu Neptune. Il peut avoir pris dans l'histoire romaine, dans l'histoire banale, les noms du méchant Julien et du bon Valentinien.

Mais Prospero chez lui s'appelle Nicéphore : ceci est révélateur. Il ne s'agit plus en effet d'un nom de fantaisie, plaqué en quelque sorte sur une histoire fabuleuse et anonyme. Car le caractère, les faits et gestes, la vie et la mort de Nicéphore sont exactement ceux que la chronique byzantine prête au premier empereur de ce nom, dont l'identité par ailleurs, résulte du fait que son adversaire est roi de Bulgarie, tandis que lui-même est roi des Grecs.

L'empereur Nicéphore Ier, qui régna de 802 à 811, est surtout fameux à deux titres. L'historien Théophane lui reproche avec

(5) La découverte est de Halliwell. Cf. *A new variorum edition...* by H. H. Furness, Philadelphia, 1892, vol. IX, *The Tempest*, p. 343.

acrimonie, simplement parce qu'il n'était pas de son parti, sa cupidité, sa paillardise, ses vexations fiscales (6), ensuite la guerre malheureuse qu'il fit aux Bulgares, laquelle, d'après Théophane, n'est qu'un aspect de l'injustice de Nicéphore. Toute la tradition historique byzantine est d'accord avec Théophane (7), sinon avec la vérité. L'hostilité des écrivains grecs à l'égard de Nicéphore va si loin, qu'ils n'hésitent pas à prendre contre leur empereur très chrétien le parti de leur ennemi bulgare et païen. Ce sont eux qui ont donné au roi bulgare, le féroce Krum, le masque bénin d'un pacifiste. Relisons Théophane.

Lorsque Nicéphore, après plusieurs expéditions, est entré dans la capitale bulgare, brûlant palais et maisons, massacrant les nouveau-nés, mettant son sceau sur les trésors du vaincu, celui-ci lui envoie un dernier message de soumission et de paix (8). L'empereur se montre intraitable. Mais dans l'histoire, tout comme dans le roman d'Eslava, le triomphe de Nicéphore est bref. Il meurt misérablement. Tout le monde connaît sa fin tragique, telle que l'a contée Théophane. Dans la montagne où il s'est réfugié, le roi de Bulgarie réussit à encercler l'armée ennemie et à tuer Nicéphore dont le crâne argenté sert aux libations du vainqueur. On dira que cette bataille n'est ni chez Eslava, ni chez Ayrer, ni chez Shakespeare. Ce n'est pas exact. Chez Ayrer, il est vrai, la revanche de Ludolff consiste essentiellement dans la capture d'Engelbrecht : mais il y a combat, sinon bataille rangée. Chez Eslava et chez Shakespeare, l'orgueilleux ennemi est mis en pleine déroute, sur mer naturellement, et l'on peut dire qu'Eslava, qui a conservé le nom authentique de l'un des personnages ainsi que le nom du royaume de son adversaire, la Bulgarie, garde encore le souvenir des péripéties qui suivirent le trépas de Nicéphore. Son fils Staurace, blessé dans la bataille et qui meurt bientôt après, injuste et malheureux comme son père, est évidemment Julien (9), dont le

(6) Sur la réputation de Nicéphore chez les Byzantins, cf. l'intelligent article de G. Cassimatis, *La dixième « vexation » de l'empereur Nicéphore Byzantion*, t. VII, 1932, p. 149-160.

(7) Cf. Ephrem, éd. Bonn, vers 1979-81 et 1993 sqq.

(8) Théophane, éd. de Boor, p. 490.

(9) Invective du roi des Bulgares à Julien (trad. Becker) : « Und so ging das Zauberer und König an das Wasser herauf und zeigte sich bis zum Gürtel — eine alte und ehrwürdige Person, mit grauen und langen Haaren, auf dem Haupte wie in Barte. Er wandte sich an die übrig gebliebenen Schiffe mit dem Kaiser und den Fürsten an Bord und redete sie mit von wütendem Zorn entflammten Augen so an : « Was soll das, du ungerechter und hochmütiger Kaiser ! Genügt es nicht, dass dein tyrannischer Vater mit höllischer Grausamkeit mich meiner eigenen Reiche beraubte, meine gehorsamen Vasallen misshandelte, meine prächtigen Paläste niederdriss, meine königlichen Wappen zu boden warf, meine rechtmässigen Schätze stahl user. »

mariage rappelle celui de Staurace célébré en grande pompe, tandis que Valentinien le Pacifique, ami des Bulgares, évoque les successeurs de Staurace, l'éphémère Michel Ier, son beau-frère, Léon l'Arménien qui conclut en 815 la célèbre paix de trente ans avec la Bulgarie, Michel II allié des Bulgares. La confusion de Michel Ier et de Michel II est fréquente dans l'historiographie arabe, pour ne parler que de celle-là.

La source primitive, la source romancée bien entendu, comportait-elle déjà la tempête? Faisait-elle déjà d'une île ou du fond de la mer le lieu de bannissement du prince proscrit? Le *consensus* de Shakespeare et d'Eslava semble le prouver. Ayrer a dû supprimer, probablement pour des raisons scéniques, la représentation trop difficile du naufrage de la flotte. C'est pourquoi son Ludolff se borne à se réfugier dans une forêt. La dite forêt était dans l'original, mais de là, par un effet de sa magie, comme chez Eslava, l'exilé gagnait soit une île, soit (invention, sans doute d'Eslava) un séjour sous-marin.

Ici, sans doute, plus d'un hochera la tête. Ce changement de scène, ces épisodes maritimes n'ont plus rien de commun avec l'histoire de Krum et de Nicéphore. Krum n'avait pas de flotte. On ne voit pas qu'il ait livré un seul combat naval aux Byzantins bien qu'il ait dû, pour prendre Mesembria et d'autres villes de la côte, braver leur marine. Mais cet élément n'en fait pas moins partie intégrante de notre roman et nous ne pouvons le négliger. Il nous prouve seulement que Théophane n'est pas, comme nous avions pu le croire tout d'abord, la source unique du nouvelliste. C'est derechef Eslava qui va nous permettre de déceler la seconde source du roman, ou, plus exactement, l'origine de l'altération que l'histoire de Krum-Nicéphore a subie. De nouveau c'est un nom propre qui nous fournira la clef du problème littéraire et historique. Ce nom propre, c'est Delcia, un lieu très important auquel Eslava semble tenir beaucoup et dont il a fait le théâtre des grands événements politiques qui marquent la fin de son récit. Lorsque l'empereur Julien, échappé du naufrage, rentre dans son pays avec sa jeune femme, il aborde à Delcia « où il portait le sceptre royal » : et c'est là qu'il périt, victime de la malédiction du roi bulgare. Après sa mort, c'est naturellement aussi à Delcia (dans le port et la ville de Delcia, dit Eslava) que le roi bulgare paraît avec tous ses trésors en compagnie de son gendre Valentinien. C'est là qu'il reçoit les clefs de son royaume, que Valentinien est proclamé empereur, que son beau-père renonce à ses propres Etats, et qu'il se fait bâtir sur pilotis dans le port même un palais : car il avait fait vœu de ne plus habiter sur la terre ferme.

Delcia n'est pas introuvable. On nous dit assez clairement qu'il faut la chercher sur la rive de la mer Adriatique. Cela équivaut à une localisation précise. Il s'agit de la fameuse principauté de Dioclée, autrement dit Duklia (Zéta), capitale de la vieille principauté serbe ou monténégrine du même nom. La ville elle-même de Dioclée, détruite dès le VII^e^ siècle, n'était plus qu'un souvenir fabuleux; mais le nom est resté fameux jusqu'à nos jours et Raguse s'est toujours donnée pour héritière de Dioclée. Et l'on a dû confondre Duklia avec Dulcigno, port sur l'Adriatique à l'embouchure de la Boiar.

Que s'est-il passé et comment l'Adriatique et Dioclée la monténégrine apparaissent-elles dans l'histoire de Krum et de Nicéphore, qui se sont rencontrés entre Danube et Balkan et sur le littoral de l'Euxin?

Je crois, — en un certain sens, — à une *Sagenverschiebung*, à un voyage de la « légende » de Krum, à son déplacement d'est en ouest. Cette *Sagenverschiebung*, si vraiment elle a eu lieu, comporte une date. La matière épique bulgare s'est déplacée ainsi avec la royauté elle-même, avec la nation bulgare, aux X^e^-XI^e^ siècles. Ce n'est pas à un public comme celui d'aujourd'hui que je vais révéler l'histoire de Samuel, cet Arménien d'origine devenu le champion par excellence de votre indépendance, et qui a été le Krum de cette seconde période glorieuse de vos Annales (10). M. Zlatarski a fait justement observer que malgré ses exploits, malgré son malheur, qui se confond avec la catastrophe de votre peuple, il n'est pas devenu un personnage de légende. N'est-ce pas parce qu'il a été confondu avec ses prédécesseurs de la race de Krum, avec Krum lui-même, qu'il rappelle à tant d'égards? Si tous les éléments de l'histoire d'Eslava qui sont étrangers à l'histoire vraie de Krum, le nom de Delcia — Duclia notamment, — le refuge du roi bulgare dans une île (que nous avons démontré appartenir au prototype) et surtout l'épisode de tous le plus caractéristique, la capture d'un prince ennemi qui aurait épousé la fille du Bulgare, si tout cela se rencontre à la fois dans l'histoire de Samuel, le Krum de la Bulgarie occidentale, alors sans doute on nous concédera le transfert épique que nous avons postulé.

Je ne dis pas que dans l'histoire de Krum il n'y ait pas des éléments qui aient favorisé cet amalgame. Quantité de transfuges byzantins, nous le savons par Théophane, le *Scriptor incertus de Leone armenio*, et les inscriptions proto-bulgares elles-mêmes, sont

(10) M. H. Grégoire s'adresse ici au roi Boris et aux auditeurs qui écoutent sa conférence sur les sources de *La Tempête*.

venus renforcer l'armée de Krum. L'un d'eux, un certain Constantin, avait même épousé sa sœur.

Le professeur H. Grégoire pense que le prototype d'Ariel est cet arabo-byzantin qui quitta le service de Nicéphore pour enseigner aux Bulgares la machinerie et la magie. Et il ajoute :

Le roman de la capture du prince ennemi dont s'éprit la princesse bulgare et qu'elle épousa a une autre origine, et nous le trouvons dans l'histoire de Samuel. Or, ce prince, héros historique, épique et hagiographique à la fois, est précisément,et la coïncidence est décisive, le prince Duclia !

Tout le monde a reconnu Ivan-Vladimir, célébré par Skylitzès, le prêtre de Dioclée et l'hagiographie.

Rien de plus frappant que la ressemblance qui va jusqu'aux noms de Vladimir et de Valentinien. En 998, Samuel a établi sa capitale dans l'île fameuse du lac de Prespa. Il envahit le territoire serbe de Duclia, Trebinie et Zachlumie. Il veut s'emparer de Dulcigno elle-même. Le prince de cette ville, Ivan-Vladimir, homme juste, pacifique et vertueux, dit Skylitzès, se réfugie dans la montagne, d'où Samuel le somme de descendre. Il obéit et Samuel le relègue à Prespa dans son propre château. Ecoutez maintenant le récit du prêtre de Dioclée : « Vladimir dans les fers vaquait au jeûne et à la prière. Un ange vint le fortifier et lui prédire sa délivrance et qu'il obtiendrait la couronne de la sainteté. Un jour la princesse Kosara, fille de Samuel, touchée du Saint-Esprit et inspirée par lui, obtint de son père la permission d'aller avec ses suivantes, laver les pieds et la tête des prisonniers. Apercevant Vladimir et voyant qu'il était beau, humble et doux, tout plein de raison et de sagesse divine, elle s'entretint avec lui. Elle s'éprit du captif et le demanda pour époux à son père. Samuel y consentit et en présence de tous ses boïars il lui accorda la main de sa fille, fit célébrer les noces, restitua à Vladimir sa principauté et toute la terre de Dyrrhachium. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ce charmant récit, qui a le tort de ressembler beaucoup à un autre roman, celui des amours et de l'union d'une autre fille de Samuel, Miroslava, avec l'Arménien Azot, autre prisonnier de son père (11) ? Nous l'ignorons. Mais l'histoire était fameuse dans toute la Bulgarie occidentale, dans toutes les terres serbe et croate, et le latin du prêtre de Dioclée la popularisa en Occident. Ainsi donc on racontait qu'un roi bulgare traqué par

(11) Zlatarski, p. 713, qui indique les sources.

Byzance, résidant dans une île, avait fait prisonnier un prince ennemi, allié de Constantinople, et que la propre fille du Bulgare avait obtenu la main de ce captif qui était revenu régner avec elle, dans son royaume de Duklia. L'histoire de Vladimir n'est-elle pas mot à mot celle de Valentinien chez Eslava, Valentinien fait prisonnier par le roi bulgare dans sa résidence marine, épousant sa fille et retournant avec elle à Delcia?

Ainsi dans le récit bulgaro-byzantin de *Quatrième nuit d'hiver* d'Antonio de Eslava, nous distinguons pour ainsi dire deux couches : la première nous donne avec les noms mêmes de Nicéphore, roi des Grecs, et de la Bulgarie envahie par Nicéphore qui périt misérablement, ainsi que son fils, l'histoire romancée du conflit de Nicéphore et de Krum. La seconde couche appartient à l'histoire d'un autre roi bulgare, Samuel, et de son captif, puis gendre, Jean-Vladimir, de Duklia.

L'auteur de cet amalgame avait-il conscience de ces anachronismes? A-t-il sciemment combiné d'après des sources écrites comme Théophane (traduit en latin par Anastase le Bibliothécaire) et le prêtre de Dioclée, ce roman bulgare? Ou bien en a-t-il recueilli les éléments déjà cristallisés par la légende, à Raguse ou dans quelque autre cité de l'Adriatique? Les amateurs de folklore et d'épopée populaire préféreraient sans doute la seconde hypothèse. Il serait passionnant de découvrir en quelque sorte une geste bulgare de Krum qui aurait émigré de Pliska à Prespa.

Mais, en absence de tout autre témoignage sur une telle geste, il est plus prudent de croire à une origine « littéraire ». Le nom donné par Eslava au roi de Bulgarie, ce nom que nous n'avons pas cité encore — à dessein — est révélateur de l'origine savante.

En effet, conscient de ces anachronismes, l'auteur anonyme du roman, tout en conservant à l'empereur grec le nom de Nicéphore, porté après tout au x^e^ siècle par un second prince ennemi des Bulgares, Nicéphore Phocas, aurait évité à la fois les noms de Krum et de Samuel pour le souverain bulgare. Ingénieusement, il l'a appelé Dardano(s). J'avais songé à une déformation plus ou moins voulue de Kardamos, le prédécesseur de Krum, cité par Théophane. Mais Dardanos est plein de sens. Non seulement on avait conservé au moyen âge le souvenir de l'ancienne province de Dardanie, mais ce nom était formellement appliqué à la Bulgarie ainsi que le prouve un texte fameux, du IX^e^ siècle. Au concile de 869, les légats romains déclarent : « Le siège apostolique possède *ab antiquo* le droit canonique de juridiction sur les deux Epires, la nouvelle et l'ancienne, toute la Thessalie et la Dardanie, dans laquelle se trouve aujourd'hui encore la civitas Dardania, pays qui s'appelle aujour-

d'hui Bulgarie, d'après les Bulgares (12). » « Dardanos » est donc un nom qui convenait à merveille à un roi bulgare en quelque sorte symbolique et éponyme. Certes, l'érudit Eslava était bien capable de le retrouver. Mais c'est plutôt dans les enjolivements mythologiques du vieux thème qu'il faut chercher la main du romancier espagnol. Dardanos, comme Nicéphore, comme Delcia, comme tout ce qui est bulgare et balkanique, n'est pas de son cru et remonte, croyons-nous, à la source commune. Dardanos : ce nom présentait encore cet avantage d'être le nom même du père de la magie. Un Dardanos — souvent identifié avec le roi de Troie — passait en effet pour l'auteur de livres et l'évocateur de secrets magiques.

La tendance du roman ne fait pas obstacle à notre hypothèse d'une origine livresque de l'ensemble. Cette tendance est nettement pro-bulgare. Mais dans les deux écrits byzantin et latino-serbe qui ont, au romancier, fourni non seulement son cadre historique et géographique mais encore la plupart des personnages et des caractères, cette tendance se marque déjà. Nous l'avons dit, Théophane, en haine de Nicéphore, donne à son adversaire bulgare le beau rôle, puisque, d'après lui, il n'a cessé de demander la paix et que les atrocités de Nicéphore sont cause des représailles bulgares.

Et Théophane n'était pas seul du côté grec à penser ainsi. Le *Scriptor incertus de Leone Armenio* ne ménage pas le féroce dévastateur de la Thrace. Mais si Krum a brûlé les églises, c'est parce que l'impie Léon a tenté de l'assassiner dans une entrevue au mépris de la foi jurée. Les curieuses anecdotes sur Krum conservées par Suidas nous montrent un sage législateur, auteur d'une sorte de prohibition fort morale, puisque Krum, dit-on, fit arracher les vignes pour préserver son peuple de l'ivresse.

Quant au prêtre de Dioclée, ce n'est pas, si l'on veut, un ami de la Bulgarie. Samuel dans ces pages apparaît comme un ennemi furieux qui porte l'incendie dans toute la Dalmatie. Mais le farouche maître de Prespa s'attendrit à l'intervention de sa charmante fille. Il se réconcilie avec Vladimir et avec les Serbes. Jean-Vladimir, lui-même, le prince de Dioclée, entre par son mariage dans la famille royale bulgare. S'il est assassiné par Jean-Vladimir, il a eu le même sort que le roi bulgare Gabriel Radomir lui-même. Et il est probable que les épouvantables cruautés de Basile, le Bulgaroctone, firent sur tous les Slaves une impression d'horreur qui rend très naturelle la tendance anti-grecque du roman historique que nous

(12) Cf. Zlatarski, p. 136; Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, p. 250, 254, 266.

avons reconstitué, un roman qui politiquement insiste sur deux points : la Bulgarie injustement envahie a été vengée; mais d'autre part, satisfaite de cette vengeance, elle a disparu, elle a accepté, en la personne de son dernier prince, de se fondre dans l'empire et cette fusion a été facilitée par un mariage.

Cette idée que la Bulgarie consent à disparaître à condition qu'une princesse bulgare épouse l'empereur byzantin est l'un des *leitmotive* d'Eslava. Dardanus a fait cette proposition avant toute hostilité. Et il abdique dès qu'elle est acceptée. Peut-on trouver ici un souvenir de faits réels? Je fais allusion à l'envoi des deux princesses bulgares à Constantinople où elles devaient épouser deux Porphyrogénètes. Précisément ce projet de mariage fut fait et accepté en principe sous Nicéphore Phocas, en 968 vraisemblablement (13). C'était d'ailleurs Nicéphore lui-même qui avait formé ce projet. Les jeunes princesses furent réellement envoyées à Constantinople, mais nous ne savons ce qu'il en advint. Et après la catastrophe de 1014-1018, on sait que toutes les princesses bulgares y compris la reine Marie entrèrent pour n'en plus sortir au Palais Sacré.

Le savant professeur H. Grégoire conclut que le point de départ du développement littéraire qui a fini par trouver dans la *Tempête* une expression géniale, c'est, en dernière analyse, un épisode conté avec un singulier parti pris bulgarophile, par un moine de Byzance, combiné avec un autre chapitre de la même histoire et complété par la gracieuse hagiographie d'un prêtre yougoslave, le vrai créateur de Miranda. Il ajoute :

N'est-ce pas une des plus extraordinaires métamorphoses de l'histoire littéraire que cette transformation du barbare Krum, qui buvait dans le crâne d'un empereur byzantin, à la santé (zdravitza) de ses boïars en cette figure du sage Prospero, une des plus nobles de la pièce la plus mûre et la plus pure de Shakespeare? Certes, mais il est plus piquant encore de constater que le génie du grand Will doit ici quelque chose à l' « odium » d'un moine byzantin qui pour noircir l'impie Nicéphore a ennobli son cruel adversaire. Et d'autre part, Prospero n'est pas sans défauts. Il a ses faiblesses, ses colères et ses rancunes, et c'est ce contraste qui lui donne la vie.

Ainsi Shakespeare, malgré la suprême distinction, la bonté un

(13) Zlatarski, 2, p. 395; note 1 de la page 594; Runciman, p. 203 à 204.

peu dédaigneuse, le détachement philosophique dont il a orné son magicien, n'a pas oublié le trait essentiel du Khan bulgare qu'inconsciemment et indirectement il a pris pour modèle : l'art et le goût de la vengeance (14).

Il importe de dire que depuis le jour où M. Henri Grégoire a fait cette lumineuse conférence sur les sources gréco-bulgares de la *Tempête*, de la *Belle Sidea* et du quatrième récit des *Nuits d'hiver*, le savant professeur belge a reçu de la National-Bibliothek de Vienne un exemplaire d'un ouvrage de l'abbé ragusain Mauro Orbini, qui a été publié à Pesaro en 1601, et qui est intitulé *Regno degli Slavi*.

Nous trouverions, dit-il, une importante confirmation de notre thèse si nous découvrions dans un autre dérivé de la source commune, par exemple chez Ayrer ou chez Shakespeare, un nom bulgare. Je pense pouvoir apporter cette confirmation complémentaire. En effet, parmi les noms germaniques de la *Bella Sidea*, je découvre un conseiller du prince de « Wiltau », nommé Elemans. Ce nom ressemble étonnamment à celui du voïvode bulgare de Samuel, Elemagos, qui fut l'un des derniers à se soumettre à l'empereur Basile II.

Or, le livre de Mauro Orbini contient, lui aussi, la mention d'Elemago.

C'est là, nous écrit M. Henri Grégoire, une frappante et décisive coïncidence.

Voici donc résolu enfin le problème des sources de la *Tempête*. Nous avons cru devoir l'exposer aussi complètement que possible. Est-il besoin de dire que la thèse du professeur H. Grégoire écarte, une fois de plus, l'imposture qui a attribué au « Stratfordien » la paternité de l'œuvre shakespearienne?

MATHIAS MORHARDT.

(14) Charles Cowden Clarke, *Shakespeare's characters*, p. 279 : « But with all our admiration of and sympathy with the illustrious magician, we perforce must acknowledge Prospero to be of a revengefull nature. He has not the true social wisdom. And he only learns Christian wisdom from his servant Ariel. »

LA FEMME EN SANDALES[1]

—

XII

Que cet incendie eût été l'acte de quelque haine, de la jalousie peut-être, cette idée devait se présenter aux amants. L'événement s'était déclenché de façon vraiment trop précise, à l'instant où ils venaient de pénétrer sur le cap!... Mais en vain Ferrier fit-il défiler dans sa mémoire les silhouettes qui hantaient Saint-Trophime, toutes si occupées par leur loisir; en vain Thérèse, après avoir songé à Parès, qu'un alibi incontestable mit hors de question, éprouva-t-elle bien d'autres noms, narrant au graveur maintes histoires locales qu'il ignorait. Ces tâtonnements se lassèrent, et les propos — ironiquement vrais cette fois-ci — que l'on répète dans le Midi, en pareille circonstance, sur « l'imprudence des fumeurs », finirent par tenir lieu de conclusion.

D'ailleurs, les esprits sains ne préfèrent-ils pas évincer l'idée de la méchanceté et du crime? Chacun croit connaître le cœur d'autrui : alors qu'il ne connaît pas ses propres gouffres. Et voilà qu'un soudain abîme vous menace. Et qu'il exige de vous une réponse, par une étrange indiscrétion. Dès qu'un coin du paysage humain avoue toute sa réalité, quelle terreur pour le témoin de cette franchise! Donc, cet incendie où les amants avaient failli périr, s'éteignit jusqu'en eux-mêmes. Thérèse, toutefois, en garda un temps encore, la nuit, des réveils de terreur panique.

Mais le péril avait célébré entre les amants des noces

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 929 à 933.

nouvelles. Cette évasion ensemble, ce portement farouche et délicieux, dans un ciel de fumée, avaient attaché Thérèse à Ferrier par des liens étranges. Pourtant, il faut tout avouer. Aux premières réflexions qu'elle fit après l'incendie, lorsqu'elle eut senti sa sécurité menacée, une ombre traversa la pensée de la femme, presque à son insu : « Qu'est-ce que cet homme est venu faire dans ma vie! » Ce ne fut là qu'une bribe noire et rapide, comme le passage d'un martinet dans un angle de vitre : on n'est pas sûr de l'avoir aperçu.

De même, ces poignantes minutes aux côtés d'une Thérèse toute soumise à lui, vivant de lui, avaient logé cette femme plus secrètement encore en Ferrier, donné à l'amant un besoin d'elle plus exclusif.

Un autre effet de ce jour-là travaillait le graveur. Ces gens du *Corsaire,* ces deux ou trois cents faces qui se moquaient de tout, comment n'eût-il pas reconnu en eux, ainsi qu'en un miroir à peine déformant, le personnage même qu'il jouait durant ces vacances? Pour la première fois aux bords de la mer païenne, sa conscience se dressait contre cet oubli du monde qu'il s'était imposé, élevait un reproche contre le loisir et la beauté.

Au reste, ce Midi ne commençait-il pas lui-même à changer? Pas seulement cette maison du promontoire, dont, sur une lande charbonneuse, il ne restait plus que les murs : les amants, un jour, les distinguèrent de loin. Ils ne voulurent pas s'en approcher... Mais le bel été ardent semblait lui-même s'être consumé.

★

Le graveur, à Saint-Trophime, avait oublié la possibilité d'autres faits météorologiques que la glorieuse apparition du soleil.

Un matin, en s'éveillant chez Escoube, il vit de grosses gouttes rayer l'air. Quoi? Etait-ce pour de bon? Il sortit, se plaisant à les recevoir, tièdes, sur la face. Elles le trempèrent vraiment. Le sol ruisselait : plus brun, sous des cyprès plus noirs et des palmiers nostalgiques.

Vers midi, le soleil se montra. Ferrier, de la terrasse,

admira, posés sur un azur lavé, les nuages d'un blanc de porcelaine. Tout ce qu'il pouvait y avoir d'intense, de comblé dans cette blancheur, existait dans le bleu en subtilité, en aigu, en mysticisme. Le Golfe-aux-peintres luisait d'une teinte laiteuse, posée à fleur d'eau. Ces coloris l'enchantèrent... Mais alors commença de vibrer, très bas, chez le graveur, la désinence du nouveau mois commencé depuis une dizaine de jours : ce grave *embre* qui annonce l'*obre* presque funéraire du mois suivant. Pour la première fois, Ferrier calcula que son séjour à Saint-Trophime n'était pas éternel. Plus qu'une quinzaine, tout juste. Allait-il donc compter les jours, et songer à la fin du loisir plus qu'au loisir même? Il écrivit à Paris pour obtenir quelques semaines de plus. La réponse ne se fit pas attendre : un retard risquait de lui coûter son gagne-pain.

Cette brève pluie avait marqué la fin des chaleurs. L'air, par instants, perçait d'une fraîcheur nouvelle les vêtements. Les matinées prenaient un éclat précaire. Après un coup de mistral, il y eut deux ou trois journées grises et ternes. Puis, de nouveau, la lumière tomba d'un ciel fait d'un seul tenant d'azur. Elle démontrait une autre sorte de beauté, irrémédiable et fragile.

Par une de ces limpides journées, Ferrier songeait. Quitter bientôt Thérèse, ne plus la revoir avant l'hiver de Paris? L'idée lui vint d'unir tout à fait leurs sorts. Mais les affaires de lois, les affaires d'argent! Les chiffres de ses gains apparaissaient bien mesquins. Et que deviendrait l'enfant? Cependant, quelle joie d'imaginer leur vie commune! Le graveur l'illuminait, naïvement, de rayons empruntés au ciel provençal.

Thérèse lui témoignait une douceur, un abandon qu'elle n'avait jamais montrés. Il avait le sentiment qu'elle tentait d'embellir le souvenir de leurs derniers jours.

N'était-ce pas, pour lui, la rencontre à la fois de la femme et de la lumière? La coïncidence du fait et de la beauté? Il ne songeait plus aux traces laissées au cœur de Mme Desvillers par la société où elle vivait.

Ils se retrouvèrent le lendemain sur la plage, à présent presque solitaire. Dans une de ces largades de l'est qui, à la Gravière, enflent inopinément le flot, les arrivées des vagues semblaient scander le temps qu'il leur restait à vivre ensemble. Après un silence presque solennel, Ferrier commença de chuchoter, puis, ardemment, évoqua cet avenir dont il rêvait. Elle le scruta, un temps, du regard. Puis il la vit contempler il ne savait quoi, très loin. Comme si elle eût écouté dans la voix de l'homme une musique plutôt que des mots, les paupières se clorent à demi.

— Parlez encore, Jean. Comme c'est bon, un homme qui vous dit cela!

— Ne voyez pas là un rêve, Thérèse! C'est difficile, mais possible.

— Réfléchissez, mon ami. A Saint-Trophime, je n'ai besoin que d'un fourreau de toile et d'une paire de sandales. Mais, à Paris, je suis une mécanique horriblement chère à maintenir en ordre de marche. Une soixante chevaux! Or, si je n'avais pas toute l'huile, toute l'essence qu'il me faut, eh bien, je ne serais plus celle que vous désirez! Vous ne m'aimeriez plus... Puis il y a mon fils. C'est pour moi un être immense, très exigeant. Risquer d'être séparée de lui et, en tous cas, faire son malheur?

— Tenez-vous pour lui à une société fausse et faisandée?

— Il est appelé à y vivre. Et peut-être que, ce milieu-là, j'en suis moi-même plus que vous croyez, Ferrier. Peut-être que, bientôt, je regretterais. Pourquoi simplement ne pas se voir là-bas comme ici?

Ils discutèrent longtemps encore. Ferrier fermait avec ses lèvres les lèvres parlantes, et les paupières avec ses lèvres aussi.

★

Ferrier rôde jusqu'à la Planque. Au bord de la place qui domine la crique, règne un parapet de pierres. C'est là que s'assied le graveur : il a sorti son carnet de croquis et travaille. Son Homme-aux-mains-étendues s'in-

cline en méditant sur les filets, allongés au sol comme de traîtres chemins, certains en tas, hérissés de lièges comme les sillons le sont de mottes...

Ferrier a fini. Il se lève. Un excès de force gonfle encore sa poitrine. Sa face, que vient de lézarder une foudre, est encore entr'ouverte.

Il descend dans le petit port.

Les barques de pêche, en cette saison, sont remontées assez haut sur la plage, par précaution. Maintenues par les cordes des palans, elles s'équilibrent de droite et de gauche sur les courtes jambes des cales. Chacune a son attitude, penchée ou gaillarde.

Face au risque de mer, elles attendent, blanches, ou vertes, ou rougeâtres. Leurs courbes aussi sont diverses, plus ou moins replètes. Leurs noms proclament différentes sortes de pensées : *Saint-Joseph* et *Sainte-Marie, Hirondelle* et *Castor, Utile* et *Foudroyant, Rose* et *Lotus, Joffre* et *Jaurès*. Un filet d'eau grasse vert-de-grise le sable. Une vigne dort sur une façade. Des pêcheurs fument leurs pipes.

Ferrier remonte, se remet au travail. Une autre esquisse. Cette fois l'Homme-aux-mains-étendues lance des barques sur la mer.

Cependant, quelque chose d'assez atroce trouble le graveur. Au-dessous de lui, sur le quai, un vieil homme a vidé en tas une vingtaine de ces petits squales qu'on appelle, sur la côte, des chats-de-mer. L'homme coupe les têtes triangulaires, marquées de petits yeux; puis il fend les corps et les vide; puis, de la pointe du couteau, il écorche : la peau coriace a l'apparence du papier de verre.

Ferrier se sent présent dans ces manipulations terribles. Il lui semble les subir. Elles offrent pourtant un beau détail : le fil du couteau, d'abord repassé sur la pierre, qui cherche et choisit, comme un archet.

Le graveur, las enfin, se lève et s'en va, parmi les ruelles, entre les murs enrichis de lézardes, de mousses et de salissures.

Il était sorti de la ville, sans presque s'en apercevoir.

Une file de charrettes se trouvaient arrêtées à la porte d'un long bâtiment : « Coopérative Vinicole. »

Les charrettes étaient chargées de cornues: ces grands récipients coniques, faits de douves de bois cerclées de fer, dont le bord abaisse deux poignées. Les unes pleines de raisin noir, les autres de blanc : comme si elles appartenaient à deux races, à deux nations rivales. Déjà, les grappes y étaient tassées, écrasées à demi.

Les hommes, avec la gaieté particulière aux vendanges, enlevant d'un coup de reins les soixante ou soixante-dix kilos des cornues, déversaient des avalanches dans l'égrappoir : un entonnoir béant.

La masse des grappes, aveuglant ce trou, bombait audessus. Peu à peu le niveau baissait : quand presque tout avait été happé par la mécanique, on commençait à voir les raisins frémir, comme des poissons à l'agonie. Enfin, les cylindres noirs apparaissaient au fond de l'égrappoir, tournant toujours; tandis qu'aux barres protectrices qui, crainte d'accident, se croisaient au-dessus, restaient pendues des grappes aux grains vides. Oui, des noires et des blanches! Pareilles aux cadavres de deux armées, pris dans des barbelés.

Cette première machine n'épuisait pas tout à fait le raisin. On le comprimait ensuite dans des presses cylindriques à claire-voie, dont un jus sanglant s'échappait encore. Ferrier, trop jeune pour avoir vu la guerre, évoquait pourtant, devant les fortes vis qui descendaient, l'avidité des volontés obscures.

Il s'en fut à pas lents. Les poissons écorchés, les vendanges...

Lui aussi, les dures réalités allaient bientôt le happer avec des milliers et des millions d'autres hommes. Le labeur d'abord, puis une guerre future, inexorable, à l'égal des cylindres et des pressoirs.

★

Entre le port de Saint-Trophime et la Planque, se creusent deux anses marines que domine le plus ancien et le plus compact des gâteaux de maisons que montre

la cité. Nulle part les rues ne sont si tortueuses, si enchevêtrées. Plusieurs, du côté de la mer, finissent en impasses, sans doute pour évincer les colères du mistral. Des peintres ont installé dans ce quartier-là, qui des ateliers, qui une terrasse fleurie sur une vieille tour.

Le grand industriel F., — qui possède une quinzaine de maisons ou de châteaux dans les lieux les plus beaux de la France, — a eu l'idée d'acheter là, en bordure de mer, deux masures en ruines, contiguës. Il a réparé l'une, et, quant à l'autre, enlevant le toit et les étages inférieurs, il en a fait la cour de la première. Au bout de cette cour, un portail dont les puissants vantaux de bois peuvent barrer le passage au mistral, ouvre sur le golfe; au milieu, un bassin de faïence bleue loge des poissons japonais; au fond, sous des arcades, un divan de carreaux, que revêtent des coussins de maroquin et des tapis, évoque l'autre rive de la Méditerranée. L'élégance de F. est de prêter cette demeure, où il ne vient que rarement, aux écrivains et aux artistes de sa connaissance. Cet été, Gonse en occupait un étage, Mme Szadéva un autre.

Parmi le bariolage des tapis et des coussins, une quinzaine de silhouettes conversaient, tandis que la brise, arrivant du porche, s'enflait comme une voile, par intervalles, puis retombait soudain.

— ... D'ailleurs, faisait Thieuvre, savez-vous quelle fut sa grande idée, à ce Ladevèze — « La-bémol », disaient les copains? — Il a inventé la Machine-à-Peindre. J'ai vu cela. Une espèce de périscope. On met la prunelle à l'oculaire et on voit sur la toile blanche apparaître le paysage. Il n'y a plus qu'à tracer les lignes et échantillonner les teintes. Une photographie en couleurs faite à la main. Bah! N'est-ce pas l'idéal de la moitié des peintres depuis l'origine, depuis Van Eyck?

Là-dessus, Thieuvre partit d'un éclat de rire. Thieuvre, quand il rit, aime à taper du plat de la main sur sa maigre cuisse, tandis que son nez, exécutant des variations comme un acrobate, bondit sur ses lèvres minces, tendues et détendues.

— Eh bien, lança Guerche, vous me rappelez, par

antithèse, une bien bonne histoire. Qui est à l'image de ce que font les peintres logés dans l'autre moitié de la peinture! Une histoire d'Octave.

— Octave Mandelieu? demanda Thieuvre. Cet homme sait toujours attraper juste ce qu'il désire : arabesque, ou perspective, ou volume, tandis qu'il s'amuse — et il y met du vice, l'animal! — à esquinter le reste. Il tape juste, mais étroit... Le difficile, c'est la largeur.

— Bon, bon! Un palet dans la gueule de la grenouille, le public.

— C'est surtout comme trapéziste de la couleur, reprit Guerche, qu'il est épatant. Pourtant, c'est de dessin qu'il s'agit dans mon anecdote. Tout le monde ici a connu les Keim, n'est-ce pas? Comment, pas vous, Ferrier? Des snobs, horriblement riches. Nuance esthète. Des esthètes très sincères. Sincèrement détraqués. La plus terrible, c'était la femme. Ils ont été végétariens, nudistes, bouddhistes, tolstoïens : que sais-je encore! Ils achètent, ou plutôt, avant d'être ruinés, achetaient beaucoup de toiles: quelques bonnes choses dans un tas d'horreurs. Je leur signale Mandelieu, qui n'était pas encore « sorti » et battait la dèche. Je leur en parle avec mystère. Je le leur « passe » à mi-voix, comme *Flying Devil* ou *Caprice II* : un tuyau de course! Puis, pendant six mois, plus de Keim, plus d'Octave. Je supposais mon bougre quelque part à la campagne, les fesses dans l'herbe. Et voilà que je le rencontre à une exposition chez Sultz. Un Octave propre, les cheveux coupés, et les deux Keim pendus à ses côtés comme des sangsues, avec des yeux... des soucoupes!

— Etes-vous sûr que les sangsues ont les yeux si grands que ça?

— Oui, mon vieux Trémolières : les sangsues à peintres! C'est à peine si Octave me reconnaît. Il me tend une main vague, d'une lieue.

Salignac, avec une gaieté stridente :

— Parbleu!

— Attendez. Je ne raconte pas une histoire de main, mais une histoire de pied. Il y avait là, au mur, une

toile de Mandelieu qui figurait un couple enlacé. Or, à côté du couple Keim, un bon camarade bougonne : « Tiens, le pied droit du bonhomme est plus long que l'autre! » C'était vrai. Les Keim entendent cela. Diable, ce n'était pas pour Octave l'instant de faire de faux-pas, ni de faux-pieds! Notre Octave, de haut : « Ce pied droit, je ne l'ai pas fait encore assez long! Le pied dont l'homme vise son Eve doit être moitié plus long que l'autre. » J'ai revu, en effet, le tableau chez la mère Keim, avec un pied auquel il avait encore rajouté trois pointures. Les Keim bâtissaient là-dessus toute une théorie... Et voilà! Avec la machine à peindre d'un côté et le pied d'Octave de l'autre, est-ce que vous ne tenez pas toute l'esthétique, côté copie et côté invention! L'un vaut-il mieux que l'autre?

— Hé là! Au-dessus de la pauvre copie et de l'invention arbitraire, précisa Thieuvre, il y a la place d'Athéna. La place souveraine.

— L'art grec... prononça une voix.

— L'Italie...

— Et la France... Et pourquoi pas le Japon?

Une discussion confuse s'engagea, d'où la conversation repartit, avec une embardée :

— Mais si! On trouverait plusieurs capitales au Monde méditerranéen : Rome et Athènes.

— Et Constantinople.

— N'oublions pas qu'il y a plusieurs Midi, déclara Charaire, qui a beaucoup voyagé. Celui que peignit Cézanne, et que vous peignez, vous, Guerche et Thieuvre, sur les bords de ce Golfe-aux-Peintres, peut certes faire penser à l'Attique et à la Toscane. Mais il en est d'autres en Sud-Amérique. Je ne suis pas encore allé jusqu'en Chine et en Australie; toutefois, j'ai lu des récits de voyageurs qui savent regarder. Là-bas encore, on retrouverait l'essentiel des pays méditerranéens : un climat et des formes naturelles prêts à offrir un support à des idées semblables. Somme toute, entre la zone des tropiques et celle des pays tempérés, dans les deux hémisphères, règnent autour du monde deux irrégulières cein-

tures de contrées où le climat enseigne à la fois la joie et la raison.

— Est-ce qu'il n'y a pas, rêva Thieuvre, dans n'importe quel lieu de la planète, sauf les plus déshérités, les plus excessifs, quelques jours ou du moins quelques heures chaque année, où l'union de la terre et de l'homme semble un fait acquis, une radieuse décision des choses?

Ici Charaire, de ce geste qu'il a pour réclamer l'attention, leva le doigt et les sourcils tout ensemble. Mais son regard qui, en ces moments-là, cherche d'ordinaire à capter tel ou tel interlocuteur, glissait vers le portique empli de ciel :

— Le jour d'Athéna, l'heure d'Athéna, et même, si vous voulez, l'instant d'Athéna. Vous nous le rappelez, Thieuvre, ce sont là des biens de l'humanité, d'un bout du monde à l'autre... Avouons que les lieux où loge Athéna elle-même ne montrent pas sans cesse un tel trésor; on finirait par ne plus l'apercevoir. Quant aux autres pays de la terre, ils le possèdent de façon moins explicite, mais en offrent tout de même des bribes. Or un tel fait n'est pas seulement climatique. Il n'appartient pas seulement à la terre et au ciel. Une irrépressible parcelle de Pallas existe en secret chez tous les hommes, chez les plus forcenés, chez les plus étroits.

— On ne le dirait guère à notre époque, grogna Guerche. Toutes les tyrannies, aujourd'hui, prétendent contrôler la pensée. Mais je me moque bien de leurs sophismes! Ce qui se croit plus haut que l'esprit est contre l'esprit.

Charaire :

— En d'autres siècles troublés, l'artiste a su se créer un refuge. Ce refuge, sa vraie patrie, c'est la Tour d'Ivoire... C'est là que les rapports de ton et de valeur sont de véritables absolus; c'est là qu'une rencontre de nuances, ou de notes de musique, ou de mots, devient un événement transcendental à tous les autres; c'est là que les règles intimes de l'œuvre, c'est-à-dire celles du monde spirituel, se réfèrent à des lois supérieures à celles que bâclent les factions. Est-ce de l'égoïsme? Non pas! Il

s'agit de la dignité de l'homme. Il s'agit d'en conserver du moins les vestiges. Mais nous voici arrivés à l'une des époques farouches entre toutes, où ce dernier asile est refusé à l'esprit.

On se taisait. Ferrier contemplait ainsi que dans un rêve — comme s'il s'agissait des couleurs symboliques des partis — la blonde marque inscrite par la chevelure de Thérèse au-dessus de la brune Solange, et la teinte roussâtre, déjà passementée de blanc, arborée par Mme Salignac. Soudain :

— Il est peut-être plus mâle, déclara-t-il, de courir le risque, d'aller droit au point de l'horizon qui vous appelle, même si ce point est un abîme... Et si l'artiste veut vraiment se tenir coude à coude, d'homme à homme, avec autrui? Et s'il refuse, dans telle ou telle hypothèse, un salut isolé qui serait une désertion?

Le ton de Ferrier avait suscité toutes les passions. On attendait, de Charaire, une réponse. Il demeurait silencieux, la face baissée. Alors la conversation devint un bruit anarchique. L'américanisme et l'hitlérisme, l'U. R. S. S. et les démocraties, l'Espagne, la Scandinavie, l'Asie: toutes ces images tourbillonnaient à la fois comme des feuilles d'automne.

Le romancier se leva et posa la main sur l'épaule de Ferrier.

— Attention, Ferrier, attention! Vous qui aimez de prendre position, et pourtant n'avez pas l'âme étroite du partisan, voyez ce qu'un mot de passion, pas même, ce qu'un simple accent de véhémence fait d'une assemblée d'artistes. Une cohue, comme sur le Forum, au lieu d'un groupe musical... Mais dites-moi, Ferrier, et vous tous, qu'êtes-vous venus faire ici, au bord de cette mer fleurie? N'avez-vous pas tranché la question par avance? Et derrière vous, à votre exemple, qu'est venue faire la foule?... Regardez! Où vous croyez-vous ici?

Chacun, suivant un geste soudain éloquent, aperçut la mer radieuse et le profil des monts, et ce ciel où se réfugient les regards. Charaire reprit :

— Où sommes-nous ici, tous, provisoirement logés?

Dans une Tour d'Azur : ce nouvel aspect de la Tour d'Ivoire. Le grand rêve, concilier l'homme et le monde — réalisé jadis au bord de cette mer — convoque une fois encore nos cœurs inquiets. Et le besoin aussi de nous sentir à l'écart, imaginairement abrités contre les abominations qui se trament là-bas.

— Les abus de l'autorité et de la science — des biens pourtant si précieux! — nous ont donné à tous, gens du siècle, un besoin d'évasion. Quitter la société? Retrouver la nature? C'est le même désir qui nous adresse, en hiver, à la neige et aux cimes. Autres asiles pareils à notre Tour d'Azur.

— Vous avez raison, Thieuvre, conclut Charaire. De même que, tout à l'heure, nous retrouvions en tous lieux de la terre et en chaque intelligence un vestige du climat athénien, n'y a-t-il pas, dans chaque être, un besoin de hauteur glaciale et de solitude? En chacun de nous, une parcelle réclame la pureté vis-à-vis du fait, la liberté de l'esprit, le bond au-dessus de ce qui prétend nous accabler. Car nous n'avons pas encore vécu le pire de notre âge terrible... Plus que jamais les œuvres seraient sans vertu — celles de la plume comme celles du maillet, de l'équerre et du pinceau, — si elles ne savaient apporter à l'homme ce que ses yeux demandent à un rayon de lumière.

Charaire, trop ému pour en dire davantage, fit quelques pas hors du groupe, la tête de nouveau inclinée. Puis il s'adossa au mur, et redressa le visage vers le soleil. Un silence se fit, et, pour tous les regards, un moment, la colonne d'espace qui, partie du dallage de la cour s'élevait jusqu'au ciel en se teignant de bleu, fut à la fois une patrie, un refuge et un argument suprême.

Ferrier aussi la contemplait, et se rappela cette marque sur le mur qui l'avait accueilli, le premier jour. Ce signe, depuis lors confirmé, grandi, était devenu cela... Le graveur sentait en lui-même à la fois un total acquiescement aux paroles de Charaire et le besoin d'il ne savait quel but pour les compléter. Cet édifice magique, qu'en eût fait l'Homme-aux-mains-tendues?

Une voix s'éleva. C'était celle de Salignac, l'âpre homme d'argent : on ne l'entendait guère dans une discussion d'idées. Le peintre avait changé de visage. Il se trouvait dans un de ces moments où il sait jeter dans ses tableaux trop calculés une magique étincelle de vie.

— La Tour d'Azur? Oui. Ce n'est pas seulement beau. C'est vrai!

★

Thérèse écoutait, en silence, les plans d'avenir que détaillait Ferrier : donnant ses yeux à cet homme brusque, impérieux, câlin, aux traits brûlés de passion. Tant de désirs encore mal assouvis la liaient à ce torse large, à ces lèvres qui frémissaient! Ce rêve d'un départ ensemble, elle ne le repoussait plus. Plus d'une fois elle s'était surprise à y chercher quelque vraisemblance. Peut-être qu'aidée de ses propres biens... Elle se rendit chez le notaire de Saint-Trophime, et se fit expliquer son contrat de mariage. Elle apprit avec stupeur que la Gravière n'était pas redevenue sienne. Régime dotal avec séparation des biens : Desvillers ne lui avait reconnu qu'une dot infime. Il avait entendu la garder en sujétion. Certes un tel fait ajoutait encore à son mépris et à sa rancune. Mais comment n'en pas tenir compte?

Elle n'osa dire la vérité à Ferrier. Elle ne dissimulait pas seulement pour épargner le cœur de l'homme, mais par une habitude qui lui venait de son enfance opprimée, comme d'un mariage qui devait la conduire à la fraude. Elle feignait donc, malgré l'élan presque douloureux de son amour. Elle s'excusait vis-à-vis d'elle-même d'une telle duplicité : « rien n'était encore décidé »! Au surplus, cette secrète mésentente avec l'esprit de Ferrier lui donnait un désir de caresses plus charnel, plus animal. Ainsi arrive-t-il à un homme qui aime une femme belle et stupide, dont tous les secrets sont de chair. L'incommodité de leurs rendez-vous (ils ne se rencontraient que fort difficilement dans un hôtel de Sainte-Maxence), la brièveté du temps qui leur restait, talonnaient d'un talon nu leur désir. Par bonheur, ils se faisaient écran l'un à

l'autre. Un corps brun, hâlé, musculeux, et la limpide nudité sinueuse, se dérobaient réciproquement les perspectives du départ.

— Ne m'accompagneras-tu pas du moins jusqu'à Marseille? supplia-t-il un jour, insidieusement. Nous y passerions deux ou trois journées ensemble; nous pourrions nous y décider à loisir.

Ce projet la conquit tout de suite. On verrait là-bas... Et quelle joie que d'avoir son amant, ne fût-ce que pour peu de temps, vraiment à elle : de mieux le prendre, de se donner plus totalement!

Deux jours avant le départ, elle écrivit à une amie qui habitait Avignon de l'appeler auprès d'elle, d'urgence, par télégramme, en prétextant une maladie. Tandis que, vis-à-vis des Parès, d'ostensible façon, elle garnissait la semaine de maints projets.

Ses calculs allèrent plus loin. A Marseille, une bouffée de passion risquait de tout emporter... Elle demanda secours par avance à Mme Vuillaume, la seule amie en qui elle eût confiance.

Tout cela excitait Thérèse. Elle voyait, étrangement, en ces complications même traîtresses, comme un travail de broderie qu'elle eût préparé pour Ferrier... Durant leurs derniers temps de Saint-Trophime, elle montra un teint plus clair encore et plus reposé que d'habitude, un œil plus vorace, on ne savait quoi de dangereux et de fragile qui lui attachait mieux encore son amant.

★

La veille du jour où Ferrier devait quitter Saint-Trophime, comme plusieurs départs d'amis étaient proches, il y eut un dîner d'adieu à « Honolulu ».

Vers l'anse de Riau, à cinquante pas de la mer, derrière les dunes basses et les rideaux de roseaux, se dressent de gigantesques pins parasols. A leur ombre, dans la lisière sablonneuse contiguë aux grandes vignes, un ingénieux impresario a construit une baraque de bois à vérandah, planté dans le sol des tables rustiques et des bancs, et fait établir une ronde piste de ciment. Le jour,

dans une ombre entremêlée de soleil, le soir, sous la dure lumière de l'acétylène, on vient danser au son d'un piano mécanique. Les vrais amateurs préfèrent, à la T. S. F., des morceaux que l'on peut choisir et dont le ton garde de l'unité. Au surplus, la musique de l'instrument est moins fatale qu'au bal de la citadelle, plus nuancée.

Ils étaient là une vingtaine d'amis, à la nuit tombée. Sous la vérandah, s'allongeait une table étroite, éclairée de trois lampes à pétrole. Posées entre les assiettes, elles se trouvaient fort gênantes pour les yeux des convives, mais admirables pour illuminer les faces, découper les profils, projeter de mouvantes ombres.

Entre le melon et le poisson grillé, la conversation commença de crépiter gaiement, ainsi qu'un feu de pommes de pin. Le « rosé » passait dans les verres à la façon d'un coup de brise. Comme le service était fort lent, dès avant que les poulets ne fussent ôtés des broches et que n'apparût l'âcre « rouge », avec ses autorités et ses splendeurs, on en profita pour danser. On recommença, bien sûr! avant la poivrade de tomates et de concombres, puis avant les raisins.

Ferrier et Thérèse étaient assis côte à côte. Un armistice était conclu entre leur pensée et leur vie. Ils n'étaient plus que d'allègres êtres quelconques, avec juste assez d'esprit pour servir de condiment aux paroles, ou pour goûter les vapeurs du vin, les parfums du gril.

Les danses les isolèrent un temps, à l'écart de tous. Ils ne parlaient pas. Une parfaite entente, souvenir de leurs étreintes, joignait leurs corps. C'étaient des possessions, des rythmes, des envols. Ils revinrent, chancelants, vers la table sainte aux trois lumières.

Quand les mains eurent pillé la dernière grappe, trois ou quatre voix crièrent :

— Allez, Thieuvre, des ensembles!

Et Thieuvre, grave et illuminé, sardonique et sagace, s'en fut au bord de la piste.

Il ordonna :

— Entrez par couples!

Les uns après les autres, les couples firent un tour de piste, selon un rythme que superposaient à la musique les longs bras du peintre, soulignant ici l'allegro, ailleurs modérant un rinforzando prématuré. Puis l'on dansa, et non sans solennité. Puis le brassage commença, tous les cavaliers échangeant leurs danseuses selon les claquement de mains de Thieuvre. Puis ce furent toutes sortes de figures : un carrousel d'X tournants, exécuté avec une gravité suprême; et des S subtils; et des farandoles qui s'enroulaient, se fermaient et se rouvraient à toute vitesse, comme les ressorts d'une horloge qui eût mesuré on ne sait quel temps dédié à la fantaisie.

Les danseurs avaient peu à peu déserté la piste, avec des rires, des bravos, lorsque Thieuvre y pénétra seul, comme sur une scène. On fit silence.

Et chacun sut que c'était le moment du finale.

Carré sur ses jambes agiles et fléchies, subtiles à profiter de chaque indication de la musique, Thieuvre s'avançait tantôt avec une astucieuse délicatesse de bout de pied, tantôt avec des bonds qui étaient autant de merveilles, un léger sourire de faune aux lèvres. La main portée en visière à ses sourcils, il semblait épier des nymphes. D'un imperceptible bout du doigt, il fit un signe, et une forme féminine jaillit des groupes et s'en vint danser devant lui, répondant à ses désirs par des attitudes de fuite, ou des refus, ou des caresses à travers l'air. Un second, un troisième signe : et d'autres silhouettes divinement légères apparurent. Chacune, spontanément, mimait un caractère. Profils à hanches souples, à cuisses rapides, à bras fins balancés par un sourire. Chaque note musicale, devenue visible, se traduisait en un geste, aidait à tracer un événement de profils.

Soudain, il y eut un frémissement impérieux dans la ligne du satyre, une sorte de *rran!* Et un second mâle bondit, rude et preste, auprès de Thieuvre.

Peu à peu, selon les gestes alternés du peintre, tout le plateau fut envahi par une frénésie panique, orgiaque et décente. Résurrection des lignes jadis peintes au flanc des vases, ou dressées en statues ou en poèmes, à l'autre

bout de cette mer dont le souffle, par instants, balançait les ramilles ou agitait les roseaux.

— Ce soir, on ne dansera plus! commanda Thieuvre, quand les derniers accords eurent résonné.

Et chacun sentit que cet ordre devait être obéi.

★

Ferrier avait précieusement noté dans sa mémoire, ces membres qui s'élancent, ces torses qui pointent ou plient, ces départs sur l'orteil, ces corps aux envergures de comète, ces arabesques de la sagesse, ces étoffes subtiles comme des intentions, ces pétales, ces géométries... Il recevait un tel don avec aisance et gravité. Ne se trouvait-il pas à l'un de ces instants-cimes du haut desquels le regard voit se rejoindre et s'ordonner les idées; d'où la liberté apparaît telle qu'un lien; d'où tous les efforts de notre mécanique humaine se résolvent en on ne sait quoi de gratuit et d'éternel? Son amour pour le fier profil au front porteur de lumière lui apparaissait tel qu'une décence de plus. Ici le monde rejoignait l'art. La vie spontanée atteignait aux lois, aux contraintes, aux hardiesses de l'œuvre. Une joie féconde prenait figure de but... Telle avait été l'affirmation suprême de cette nuit.

Les groupes s'égrenèrent par la piste de sable qui, entre les roseaux, mène à la plage.

Derrière eux, le monde limité, humain, où ils venaient d'entr'ouvrir un précaire infini. Et devant eux, magiquement démontrée, une obscure et immémoriale profondeur.

Thérèse et Ferrier, qui venaient de s'exercer avec précision sur le ciment plat et dur, marchaient maintenant dans le sable. L'air marin leur venait sombrement à la face, baignait à même leurs poitrines. Sous la lune, aussi pleine et haute qu'un mois auparavant à la citadelle, la douceur d'une pénombre bleue régnait jusqu'aux extrémités de la plage.

Ils avancèrent. Le vent devenait plus frais; le sable humide commençait à résister à la semelle; et la ténèbre marine, où scintillait un reflet d'argent, brisa doucement

à leurs pieds. Ils étaient tout de même dans le réel. Le liquide et le solide continuaient de se distinguer l'un de l'autre.

Leurs compagnons s'étendirent en un groupe incertain, mêlé au rivage, et çà et là blanchi de neige lunaire. Toutes les voix avaient baissé de ton : plus que des murmures, dans la cathédrale illuminée d'étoiles.

Un couple, puis un autre quitta ce bossèlement humain. On les voyait s'en aller, et en quelques moments se dissoudre dans l'immensité sereine.

Gardaient-ils encore leurs noms, cette Thérèse, ce Ferrier, qui ne furent point les derniers à s'écarter ? Ils avaient encore l'un pour l'autre, de tout près, leurs mêmes visages. Elle, fluide et claire comme cette plage, lui, obscur à la façon des arbres massifs dressés sur le cap. Ils se sentaient déduits l'un de l'autre, croître l'un de l'autre, indiscernables.

Quoi? Se quitter le lendemain? Accident aussi absurde que, dans cette calme nuit, eût pu l'être un tremblement de terre!

Ils s'étendirent sur le sable déjà frais, où, en plongeant, la main retrouvait la chaleur du jour. Il suffisait à leurs faces de se rapprocher un peu pour s'appartenir : pour que leurs traits et leurs lèvres se connussent malgré l'intervalle.

— On dirait presque, fit Thérèse, que ce n'est pas la peine de parler, que les pensées rayonnent.

— Thérèse, est-il vraiment possible que nous nous quittions demain?

— Regardez-moi, mon ami, si vous avez besoin d'une réponse.

Son visage illuminait de telle façon que la malice, la résistance, en semblaient à jamais absentes. Thérèse, en cet instant, avait réellement oublié ses plans subtils.

Dans le magique pouvoir lunaire, qui peut passer pour un mensonge lorsque l'esprit l'évoque parmi d'autres réalités, mais qui, aussi longtemps qu'il dure, est toute la réalité à lui seul, les deux visages se joignirent. Plus de calculs pour Thérèse. En cet instant, l'amour fut seul

maître, en un ordre que semblaient épanouir autour d'eux toutes les formes, depuis la mer laiteuse jusqu'aux ténèbres des frondaisons.

XIII

Les deux heures de train qui, de Saint-Raphaël, emportèrent les amants à Marseille, furent miraculeuses.

Ferrier, de fort bonne heure, avait quitté le Golfe, « pour Nice », disait-il. Elle, vers midi, se trouvait brusquement appelée, par une amie malade, « en Avignon »... Le succès de leur malice les égaya prodigieusement. Ils se trouvaient maintenant loin de tous : c'était le premier pas qu'ils faisaient vraiment seuls, sur le monde.

Le train était fort encombré. Longtemps, faute de place, ils se tinrent face à face dans le couloir. Les contacts de leurs corps leur versaient, comme aux premiers temps, une ivresse extraordinaire. Un frôlement de mains ou de buste devenait une aventure. Leurs regards, sans se lasser, voyageaient sur leurs visages. Çà et là, aux recoins les plus aimés, aux lieux de pèlerinage les plus achalandés de caresses, s'ouvraient des abîmes inconnus, se révélaient des cimes, des déserts graves. Leurs prunelles se rencontraient à travers des espaces immenses.

Cependant le train grondait, et passaient les détails sylvestres, rocheux et marins d'une côte qu'ils apercevaient à peine. Les rouges et vineux terrains du Var, les blancheurs escarpées qui dominent Toulon, le bec d'aigle de la Ciotat, le diadème des falaises à Cassis, tout cela n'obtint de Ferrier que quelques coups d'œil. Ce n'était là que des reflets de Thérèse, que des accessoires de ses parures.

Ils purent enfin s'asseoir. Les voyageurs du compartiment s'écartèrent, avec discrétion, de cette ivresse. Inutile courtoisie! Les amants ne les voyaient pas. Dans ce méchant coin de wagon, ils découvraient un autre monde : fait d'impérissables hauteurs, de vagues étranges et de nuées d'échos.

Ils s'éveillèrent de tout cela sur un quai de gare, à

Marseille. Illuminés encore, et bras à bras, parmi les coudoiements de la foule.

★

Ils choisirent un hôtel, sur un quai du Vieux-Port.

Un détail charmant, le premier soir, ce fut le mariage des objets qu'ils avaient emportés avec eux : les boîtes et les brosses se tutoyant soudain sur une tablette de cristal. Au-dessus de l'armoire à glace, le petit sac à main d'auto qui était le seul bagage de Thérèse — « pas moyen de rien prendre de plus à la Gravière : c'eût été suspect » — et la grosse valise de Ferrier s'étaient pris d'amitié réciproque.

Cette promiscuité qui use et empoisse les vieux ménages, le fait que « l'autre » est toujours là, forcément, à n'importe quel instant du jour et de la nuit, comme cela les ravissait! Au restaurant embaumé d'épices et d'odeurs marines, et, lors de la promenade du soir sur une Canebière aux grands cafés, à la foule bavarde, grouillante, et si spirituellement vulgaire, comme les évadés étaient reconnaissants aux regards de tant d'inconnus qui faisaient d'eux « un couple »!

Et il y eut, le soir, ce lit aux deux oreillers, à l'entrée de toute une avenue d'heures.

Leur vie, durant ces trois jours, fut d'une parfaite plénitude.

Leur fenêtre à elle seule, ne leur offrait-elle pas un perpétuel voyage? L'air vif, qu'imprégnaient des odeurs d'essence, de coquillage et de mer, leur apportait des cris gais, des martelages de sabots ferrés, des pétarades de moteurs, les sifflets aigus des bateaux. Parfois, le grave appel d'un navire lointain. Le quai : une agglomération de passants, de flâneurs indéfiniment attardés et de véhicules, auprès des bateaux de promenade et des barques, des départs de proues. Au-dessus de tout cela, de l'autre côté du port, une longue suite de façades avait l'air d'une roche claire, étirée en cap, et surchargée de tours et de clochers. Lorsqu'ils sortaient de l'hôtel, quelle

joie de circuler entre les étalages de fruits de mer, de rêver devant quelque proue, de croquer ces poissons frits ou ces pommes frites que les échoppes vendent dans des cornets de papier jaune! Plaisir toujours neuf de se mêler à cette cohue charmante, parmi « l'accent », le nonchaloir, l'activité preste.

Avec l'égoïsme des amants, ils tiraient à eux tout cela, qui leur semblait expressément inventé pour eux. De même, quand ils se promenaient sur la Corniche, les roches blanches n'avaient-elles pas été découpées, affrontées contre le bleu de la mer, à leur exclusive intention? Là, leur meilleur jeu était d'imaginer de futurs séjours.

— Regarde-moi ce petit pavillon. Trois pins et même quatre, si l'on compte celui qui, de chez le voisin, vient se pencher par-dessus le bout de muraille. C'est là que nous viendrons passer un mois à Pâques.

Elle souriait, jugeant, sans le dire, ce logis bien mesquin auprès des souvenirs de la Gravière.

Ils se montrèrent un château ambitieux, à tours et verrières, parmi les pins et les agaves :

— Celui-là, s'écria-t-il en riant, nous l'achèterons quand le burin de Ferrier, et la vision du monde d'après Ferrier, seront dûment classés par la critique. Mais nous ferons remplacer les vitrages par autant d'aquariums, pour faire nager sur nous des ombres de poissons.

— Eh là! Et moi? Il faudra bien que je te dise mon goût. Qui sait si je ne préférerais pas cette villa à l'italienne, avec ses terrasses et ses statues, sur ce bout de cap?

— Méfions-nous. Cette roche en surplomb n'est pas solide. Tu peux être sûre qu'elle fichera le camp dans la mer d'ici cinq ou six siècles. Où passerions-nous le reste de l'éternité?

Et ils enlaçaient leurs disputes feintes, sur l'étroit passage laissé aux piétons, en bordure du parapet : tandis que des tramways chargés de grappes humaines cisaillaient bruyamment les courbes d'acier.

Derrière la jetée, les bassins emplis de paquebots leur fournirent un stock de voyages instantanés. Et ils vi-

rent, dans le canal souterrain de la Nerte, en canot à moteur, le demi-cercle de jour derrière eux décroître, se réduire à une façon de lune, puis d'étoile, — tandis que devant eux, à l'autre extrémité, le point de sortie se dilatait, laissant peu à peu apparaître en lui le monde et la vie.

Le plus émouvant spectacle fut pour eux celui du dernier soir.

Ils s'en revenaient du Château d'If, par une mer calme, débarrassée de nuages, et qui, de son rythme, n'avait gardé qu'un insensible balancement. Vue du large, la ville, l'une des plus belles du monde, étale toute sa diversité. A l'ouest, des lignes montagneuses se prolongent, crénelées de pitons. A l'est, après le majestueux Cap Gros et sa couronne de roches, le triangle hautain de Marseilleveyre s'achève en dentelle par l'Ile Maire. Entre tant de prestiges, la cité laisse monter les bulles de la Cathédrale, se dresser la statue dorée de la Bonne-Mère, et accumule ses toits et ses façades auprès des dessins géométriques du port.

Dans un ciel glorieux, sans une tache, le soleil peu à peu descendait dans la baie. Le soleil? Dans leur ivresse, il leur semblait que de seconde en seconde des morceaux de flamme s'en détachaient, lancés par des éruptions silencieuses : que l'astre, à force de bonheur, éclatait, laissant à sa place un centre obscur. Et, cependant, au même instant, leurs yeux voyaient le disque descendre net et lisse, dans l'air tranquille...

Thérèse, ces trois jours-là, se montra d'une douceur exquise, inventive. Câline, comme elle savait tendre à l'homme des lèvres qui avaient tout oublié, des yeux où le reflet mâle existait seul!

Ils ne se quittaient pas. Une fois, pourtant, elle s'en alla chercher, déclara-t-elle, des nouvelles du Zi. Quelqu'un les lui télégraphiait, poste restante.

— Tout va bien, dit-elle en revenant. Ne parlons pas de cela.

Durant leur dernière nuit de Marseille, ils veillèrent fort tard. Tandis que l'homme s'abandonnait à des pro-

jets, tantôt bâtissant leur vie, tantôt décrivant drôlement leur « future cage », elle murmurait, comme naguère, à Saint-Trophime :

— Oui. Oui... Parle encore.

Ils n'avaient rien discuté. Il n'avait pas été admis une seule fois qu'elle pût ne pas partir avec lui. Thérèse avait consenti à tout, reçu les heures du train, comme les chiffres de leur futur budget, avec une obéissance charmée.

Comme Ferrier sommeillait déjà, il fut réveillé par une lumière brusque. Thérèse inclinée sur lui, le regardait avec une tendresse qui lui fit mal.

Il fit mine de la tancer.

— Veux-tu éteindre! Il faut dormir! C'est que nous prenons le train au milieu de la matinée!

— Oh, Ferrier! Ce soir, ne me gronde pas, même pour jouer.

Elle tourna bien vite le commutateur : il ne s'aperçut pas qu'elle était à l'instant de fondre en larmes.

★

Le matin, d'assez bonne heure, Ferrier fut alarmé par un frôlement subtil. Thérèse, déjà tout habillée, circulait dans la pénombre. Elle tressaillit quand il bougea.

— Cette fois, Jean, c'est à mon tour de vouloir que tu dormes! Repose-toi un moment encore. Il paraît que les magasins ouvrent ici très tôt. J'ai au moins une heure d'emplettes à faire. Tu comprends : je ne peux pas arriver à Paris, fagotée comme ça.

Tout cela chuchoté si près! Elle lui ferma les paupières d'un baiser. Puis il sentit une légère caresse sur les cheveux. Il dut se rendormir assez vite : il n'entendit point s'éloigner les pas, ni la porte se fermer.

Les bruits du quai, une demi-heure plus tard, le tirèrent tout à fait du sommeil.

Chantonnant, pianotant sur les objets, il fit une gaie toilette. Puis il observa par la fenêtre la cuve radieuse du Vieux-Port... La clarté de Thérèse, plus vivante que cette lumière même, il l'aurait à jamais auprès de lui.

A ce point de ces rêveries, il entendit frapper à la porte.

C'était le garçon.

— On vous demande en bas, au salon, fit avec indifférence cet homme blême.

— C'est Madame?

— Non. Une dame qui n'a pas dit son nom.

Etonné, un peu inquiet tout d'abord, Ferrier, avec un rire, crut deviner. Thérèse s'était parée avec quelque nouvelle robe dont elle entendait lui faire la surprise.

Quand il entra au salon, un voyageur écrivait dans un angle de la pièce. Et, sur l'un des affreux sièges en bois courbé, revêtus de velours rose, attendait une femme à cheveux blancs. Il ne la reconnut pas sur-le-champ : Mme Vuillaume.

— Bonjour, Ferrier! Vous ne pensiez pas me voir ici...

Un tourbillon assaillait Ferrier. Sans se presser, — elle avait calculé ce répit, — la visiteuse tira de son sac une enveloppe :

— J'ai une lettre de Thérèse pour vous.

— Elle est partie! s'écria-t-il avec horreur.

Le mot fatal était venu des lèvres de Ferrier. Mme Vuillaume en parut soulagée :

— Soyez courageux, Ferrier.

La grande écriture svelte apparaissait comme un fragment de présence qui, dans ce départ, était chose terrible.

Mon ami, mon seul ami,

Je vais vous faire une peine affreuse : j'en suis par avance toute tremblante. Car je vous aime, Jean, autant qu'il est possible d'aimer. Il faut qu'enfin je vous l'avoue : c'est seulement en pensée que je vous suivrai. J'ai des devoirs envers mon fils. Peut-être aussi suis-je lâche devant les difficultés de la vie. Je les ai jadis trop connues.

Ne cherchez pas à me revoir à Paris. Je tiens trop à notre bel amour pour accepter d'en faire là-bas quelque chose de douloureux, de crispé, de banal.

Adieu. Il faut me pardonner. Il faut aimer un peu mon souvenir.

Il frémissait, les lèvres blanches.

— Elle m'avait appelée hier, par télégramme, — fit Mme Vuillaume, pour rompre le silence.

Elle ne pouvait lui dire qu'avant de quitter Saint-Trophime, son amante avait tout calculé. Thérèse avait dès lors obtenu de Mme Vuillaume cette démarche, pour amortir le choc, pour confirmer l'irrémédiable, pour empêcher Ferrier de commettre quelque extravagance qui l'eût compromise.

Le graveur regardait l'amie que Thérèse avait chargée d'un tel message. Malgré d'admirables cheveux blancs, malgré des yeux vifs encore, l'image de la caducité. Le front était sillonné de rides; de chaque côté de la bouche un pli plongeait vers le cou; la peau était épaisse et rugueuse. Il put croire que l'image même de la Terre, de la vieille Terre, avec toutes ses fatalités, venait lui donner des ordres.

— Mon pauvre Ferrier! Après tout, il ne faut pas tant de force que cela pour accepter l'inévitable.

Un pan de rideau tressaillit à la fenêtre. Un cri de vendeur s'éleva de la rue.

Comme Ferrier, sans le savoir, oscillait à la façon de ceux qui vont tomber, une main sèche et fendillée, au dos de laquelle serpentait une grosse veine bleue, se posa sur son épaule.

XIV

Ferrier, toute la matinée, resta dans cette chambre d'hôtel où Thérèse avait été à lui. Tantôt il marchait sans voir, et ce fut miracle qu'il ne se blessât pas contre les meubles. Tantôt, assis, la tête basse, il respirait avec difficulté.

Ces heures, interminables aussi longtemps qu'il les vécut, lui parurent vides dès qu'elles eurent passé.

Il lui eût été trop cruel de prendre le train où ils devaient voyager ensemble. Il ne partirait que la nuit. Sou-

dain, il eut horreur des murs qui le cernaient. Sortir! C'était sur la jetée, parmi les paquebots, qu'ils avaient tous deux le moins souvent erré : c'était là qu'il risquait le moins de rencontrer l'ombre de Thérèse.

Dès qu'il eut quitté l'hôtel, des bribes d'images commencèrent de flotter à la surface de sa douleur, comme des gouttes sur un liquide plus dense auquel elles ne se mélangent pas. Le pavé, les autos, les passants avec leurs visages, les yachts avec leurs mâts, palpitaient en fragments incomplets et absurdes.

Monter dans le tramway fut un bon exercice de réalité. L'esprit de Ferrier put enfin sortir de chemins qu'il avait cent fois parcourus ce matin : ceux de la colère, de la douceur, de l'hallucination. Il aurait le temps de juger plus tard! Il se donna l'ordre de regarder sa grosse voisine, une matrone solennelle, du type romain, au nez accentué, aux lèvres graves. Un marin, à côté d'elle, sifflotait : le graveur revit le bal de la Citadelle, il entendit le trépignement redoutable du destin.

*

Son premier acte, en descendant du véhicule à la Joliette, fut d'acheter un journal qu'il glissa dans sa poche.

Après avoir franchi des avenues de docks, toutes trépidantes de camions et de lourds fardiers, il se vit sur les quais; devant les navires amarrés bassin par bassin. Ceux du Nord-Africain; ceux de l'Afrique Occidentale; ceux de l'Extrême-Orient.

Les coques flanquaient les coques; les proues émergeaient des proues; les chaînes sortaient des écubiers comme le souffle sort des narines. Les hublots s'alignaient; les roufs haussaient sur les ponts des imaginations rectilignes; les canots pendaient aux bossoirs; les mâts de charge ahanaient infatigablement. Et c'étaient des lisses, des palans, des cordes tendues, de hautes cheminées noires et rouges. Et des traits noirs, des traits de couleur, des bosses blanches, des creux d'ombre, des escarpements de tôles rouillées... Tout cela, entassé, attaché, multiplié ou réduit.

Les quais, dont la charge se renouvelait devant ses pas, n'étaient pas moins riches. Montagnes de tonneaux de vin, de pavés, de paniers; montagnes de cageots de bois, liés par neuf, douze, vingt-cinq; cylindres de pétrole, barils d'huile, tuyaux de plomb, lames de zinc et briques ou tuiles. Tour à tour, des piles de brouettes de fer, ou des tas d'arachides, ou des cordages par rouleaux énormes. Puis des paysages entiers de charbon, de soufre. Dans tout cela, un grouillement d'hommes : des blancs, des noirs, des jaunes, portant des bourgerons, des chemises dépoitraillées, des tricots, des uniformes à galons, des vestons, des « bleus » maculés.

Il fit ainsi plus d'une lieue, puis il revint sur ses pas. Il commençait à se sentir fatigué.

Traversant l'épaisse muraille par l'un des sombres et puants escaliers qui s'y vrillent, il s'en alla de l'autre côté : sur cette promenade bordée de blocs que la jetée présente à la mer.

★

Le ciel clair, imperceptiblement vaporeux, adoucissait le contour des îles couchées sur la hanche au ras de l'horizon. La mer glissait par moments une onde lourde et douce, soyeuse comme une jambe de femme, entre les angles des pierres voisines.

Ferrier s'étendit sur l'un des cubes de maçonnerie, l'âme de nouveau vacante et déserte.

L'occiput confié à un bloc voisin, il ferma longtemps les yeux : se recueillant, se reformant lui-même au fond d'un gouffre. La douleur, dans sa poitrine, semblait usée. Certes, elle renaîtrait bientôt. Mais ce répit apportait des baumes... Et, insensiblement, le sommeil gagna l'homme.

Quand il rouvrit les paupières, la vive clarté le blessa. Il referma l'un de ses yeux et, de l'autre, à demi-clos, contempla vaguement. Au-dessus de la mer vaporeuse, il distinguait une falaise rosâtre, un peu luisante, qui était son propre nez; et une orbe gigantesque, le bord de son chapeau. Il regarda un peu au-dessous, vers sa poitrine. Les plis du veston descendaient comme une cataracte,

terminés par des jambes qui participaient confusément au cortège des blocs.

Avec l'incertaine profondeur de la rêverie, il lui semblait, en cet instant où il allait quitter cette rive comme le jour où il y était arrivé, qu'il n'était pas « un homme » en particulier, mais un exemplaire abstrait de l'humanité, interchangeable avec n'importe quel autre. Bref, l'homme lui-même. Un sentiment de puissance créatrice lui venait de ses bras écartés et posés sur la maçonnerie, comme s'il l'eût embrassée et tenue prête pour quelque modelage futur.

Enfin il ouvrit les deux yeux, l'esprit tout à fait net et lucide. Et il se rassit en position plus droite, plus ferme. Des vagues, juste à ses pieds, arrivaient avec un faible bruit de ressac. Toutes les quatre ou cinq secondes, le temps déferlait, venant de l'éternité.

De son bloc, comme de quelque fragment de planète ou d'étoile, il contemplait avidement le monde. La courbure du globe était visible. La baie semblait offrir une de ces mappemondes terrestres dont les projections, coniques ou sinusoïdales, soufflent ou tordent les contours. Le gros bleu de la mer était bien de cette teinte conventionnelle qui, sur les cartes, indique les océans. Ces îles? L'une, avec ses remparts et sa tour — le Château d'If — ne représentait-elle pas la vieille et petite Europe? Derrière, étagés sur trois ou quatre plans, ces profils, étirés d'isthmes et armés de caps, évoquaient les Amériques, l'Afrique, l'Asie.

Planète précaire! En une époque si terrible, la lumière et l'amour — il goûta une amertume à les évoquer — ne pouvaient plus lui suffire. Il songea aux redoutables forces sous l'empire desquelles il allait se retrouver dès le lendemain.

Comme jadis à la plage, il sentit dans sa poche une épaisseur de papier plié; le journal, qu'il avait acheté tout à l'heure.

Avec un rire douloureux, il déploya le texte étalé sur sept colonnes et marqué d'images. Encore les crimes, les misères, les plaisirs niais, les mensonges, les séditions,

les guerres : de capitale en capitale, et d'un bout du monde à l'autre!... Il lisait en se mordant les lèvres, le front crispé. Une envie lui venait de froisser tout cela en une boule qu'il enverrait dans le flot. Non! Il replia la feuille avec soin, comme si cette politesse pouvait servir à quelque chose, et la remit dans son veston.

Le soleil perçait les nuées d'un large rais vertical. Et Ferrier, devant cette clarté fièrement dressée, se rappela les paroles de Charaire : le refuge des esprits, la Tour d'Azur... Soudain il ressentit une sorte de choc : il avait, ainsi qu'en une hallucination, cru voir son personnage, l'Homme-aux-mains-tendues, se dresser, se saisir de ce rayon-là.

Et il sut enfin par quelle image il terminerait la série qu'il avait méditée.

Tandis que les îles, comme le profil d'une Terre jalousement divisée en cinq continents, se ratatinaient, s'éloignaient, les flots crêpelés semblaient naître de l'horizon, ainsi qu'un peuple innombrable. Empoignant le rayon diaphane — changé en une Tour lumineuse où transparaissaient des architectures — une silhouette au rire de héros, aux reins cambrés, l'élevait au-dessus de cette foule : tout à la fois comme une promesse et comme un exemple.

Ferrier tira de sa poche, dont le journal tomba sans qu'il y prît garde, son carnet d'esquisses et son crayon.

LUC DURTAIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Gabriel Brunet : *Ombres vivantes (Machiavel, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre, Napoléon, Taine, Samain, Verhaeren, Remy de Gourmont)*, Editions « A l'Etoile ». — Louis-Alexandre Bergougnioux : *L'Esprit de polémique et les querelles savantes vers le milieu du XVII^e siècle, Marc-Antoine Dominici* (1605-1650). *Un controversiste quercynois ami de Pascal*, Boivin et Cie. — Adrien Huguet : *Le poète Vincent Voiture et l'héritage maternel*, Amiens, Impr. Yvert. — Eugénie Droz : *Le Manuscrit des Plaintes d'Acante de Tristan Lhermite*, Chez l'auteur, 25, rue de Tournon, Paris.

Soit dans ses chroniques du *Mercure*, soit dans ses études publiées en volume, M. Gabriel Brunet a plusieurs fois indiqué que la critique n'est pas seulement l'art de distribuer l'éloge ou le blâme avec plus ou moins de clairvoyance. Qui la veut pratiquer dans sa plénitude et avec quelque élévation d'esprit, la doit, selon lui, envisager en psychologue soucieux de démêler, à travers l'œuvre soumise à son expertise, les états, les positions, les mouvements de l'âme créatrice de cette œuvre. La critique est, en définitive, à son avis, « une sorte d'entrelacement symphonique d'examens lucides ».

Exercée en vertu de ce concept, la critique nécessite une haute culture, une curiosité en éveil, une vive sensibilité, de la pénétration, des dons subtils d'artiste. M. Gabriel Brunet a témoigné amplement qu'il disposait de ces facultés et de ces dons dans ses écrits déjà nombreux et importants. Il en témoigne d'une façon plus nette et plus positive peut-être dans l'ouvrage nouveau qu'il vient de publier sous le titre significatif : **Ombres vivantes.** Il réunit, dans cet ouvrage, des proses fort diverses, parues au hasard des anniversaires, et qui concernent Machiavel, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre, Napoléon, Taine, Samain, Verhaeren, Remy de Gour-

mont. De cette belle gerbe d'âmes disparates le parfum intellectuel n'était pas aisé à subodorer. M. Gabriel Brunet s'est montré surtout à l'aise dans ses examens de Machiavel, de La Fontaine et de Remy de Gourmont. Il trace par contre une image plutôt historique que morale de l'Empereur. Son travail abonde cependant en vues intelligentes, perspicaces, frappantes même.

De cet ensemble d'études, détachons son évocation de La Fontaine qui relève plus directement de notre rubrique. Le « bonhomme » a été jusqu'à l'heure présente examiné, par les historiens et les érudits, sous bien des aspects, rarement sous son aspect psychologique, singulièrement ondoyant et, par suite, difficile à fixer; or, c'est celui-ci qui a sollicité l'appétit d'analyse de M. Gabriel Brunet.

M. Gabriel Brunet voit assurément, comme tout le monde, dans le fabuliste, un nonchalant, un distrait, un rêveur, un naturiste, un promeneur solitaire, un époux négligent, un coureur de donzelles, un garçon peu assuré de sa religion, un parasite, un banqueteur de cabaret, mais il voit aussi en lui un autre personnage que l'on ne semble pas avoir discerné encore : un *maître de la vie*. Un maître de la vie? Qu'est cela, dira-t-on? M. Gabriel Brunet va nous l'apprendre, et c'est là sa grande trouvaille sur La Fontaine, un document inédit d'ordre psychologique.

Le XVII[e] siècle, sous le règne de Louis XIV, a été une belle période pour les pédagogues. Si l'on parcourt le *Registre de la communauté des libraires* où sont mentionnés les privilèges de tous les ouvrages parus ou à paraître vers ce temps, on y voit pulluler les traités de toutes sortes. Les gens de plume ont la démangeaison d'enseigner, d'instruire, de façonner les esprits. La Fontaine, comme ses confrères, est atteint de ce prurit. Sans en avoir l'air, il a merveilleusement observé les hommes de son temps; il sait ce qu'ils valent et tout ce que voilent leurs visages riants, et comment il se faut conduire avec eux pour vivre en repos, recevoir d'eux le minimum de gêne, trouver, parmi eux, le maximum de bien-être. Profitant de son expérience, il s'est donné une règle de vie ou plutôt une règle de bonheur qui écarte de lui les incommodités, les contraintes, les embarras. C'est cette

discipline de bonheur que, dans ses fables et dans quelques autres de ses œuvres, il enseigne à ses semblables. Il s'est donc institué, sans fracas, sans hypocrisie, avec un air de naïveté, maître d'une existence heureuse pour quiconque le veut comprendre et écouter.

Mais on ne déniche pas sans difficulté cette philosophie dans ses écrits. Le grand mérite de M. Gabriel Brunet consiste à nous en dévoiler les préceptes. La Fontaine, nous dit-il, n'accepte que par nécessité et sans conviction de prendre figure de moraliste. Il est sujet à la contradiction et fort souvent ses récits, qui sont des observations de la vie, des constats, s'accommodent fâcheusement de leur fin morale. Il voit la vie telle qu'elle est et il l'accepte telle qu'elle est, car il n'est nullement sûr qu'on l'améliorerait en la réformant. Il l'aime et il conseille de l'aimer sans rêver d'un idéal impossible. Fous, selon lui, sont ceux qui, à l'exemple du héron, laissent fuir l'occasion de jouir d'un bien dans l'espérance d'un plus grand bien. Folles les grenouilles qui rêvent de changer de gouvernement. Le pire advient au benêt mécontent du passable. « Le sage dit, selon les gens — Vive le roi, vive la ligue! », écrit La Fontaine, et tel est son concept du problème politique.

Le fabuliste invite à poursuivre sans cesse la joie, mais à la poursuivre avec vigilance, en se défiant des dangers qui la peuvent troubler, sans s'abandonner trop à l'illusion et au rêve, sans oublier les pièges de la réalité. Elle est toujours prête à se faire sentir, cette réalité. La vie est partout fourmillante d'instincts déchaînés. Les hommes sont loups pour les hommes; mais le faible possède la ruse pour vaincre le fort; il peut aussi, s'il sait user du « bienfait qui n'est jamais perdu », s'en faire un allié.

La Fontaine voit son « sage », son type parfait d'homme habile à organiser son bonheur, un peu hors de la foule, retiré de la cour et des emplois, dénué d'ambitions, libre, modeste dans ses désirs, insensible à l'idée du péché, adonné aux voluptés du corps aussi bien que de l'esprit, accessible aux manifestations de l'intelligence et aux douceurs de l'amitié, résigné devant la mort, fatalité contre laquelle nul recours n'est possible.

M. Gabriel Brunet, nous le répétons, a montré beaucoup de perspicacité en glanant et en assemblant les principes épars de cette philosophie de La Fontaine qu'il nomme un art de vivre; mais cette philosophie, cet art de vivre ont-ils été imaginés et construits par le fabuliste? Hélas! on ne le peut affirmer. La Fontaine semble bien s'être borné à en propager les articles matérialistes. La doctrine originale en a été formulée par Théophile de Viau comme l'a récemment précisé M. Antoine Adam, dans sa thèse si curieuse : *Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620* (1). D'où il s'ensuit que La Fontaine compte au nombre des libertins que l'on croyait, bien à tort, réduits à néant depuis la condamnation de leur « instituteur » par le Parlement de Paris. On se doutait un peu que le poète « sentait le bûcher ». Du moins, M. Gabriel Brunet nous le laisse entendre, il savait merveilleusement dissimuler sous la gentillesse de ses vers, les admonitions de ses morales et cette façon aisée de prôner la vertu, sa vraie pensée qui était une pensée de rébellion contre la loi conformiste.

Au contraire de M. Gabriel Brunet qui se plaît aux jeux nuancés de l'esprit, aux raisonnements brefs et nets, et qui dédaigne un peu sans doute l'érudition, M. Louis-Alexandre Bergougnioux goûte les recherches d'archives, chasse, comme un gibier fugace, à travers le hallier des dossiers, le document rare, s'évertue à éclairer d'un rayon la plus mince figure du passé, s'ingénie à élucider les mille énigmes et mystères de la petite histoire. Grâce à sa patience, à son flair, à sa conscience, à son ingéniosité, M. Bergougnioux rassure le lecteur sur la véracité de ses dires, car il traite un sujet en l'étayant sur de solides assises de notes; or, toute méthode, si bonne soit-elle, a ses défauts; exagérant peut-être le souci de la recherche, et ne voulant rien perdre de ses trouvailles, cet érudit aboutit à construire des livres énormes où les digressions prennent plus de place que le thème central.

M. Bergougnioux est-il quercinois? Il s'est mis en tête d'écrire une thèse de doctorat ès lettres relevant en grande partie de l'histoire locale. **Marc-Antoine Dominici,** son héros, était natif de Cahors où il naquit, vers 1605, d'un père mar-

(1) Paris, E. Droz, 1935, in-8°.

chand, bourgeois de cette ville. L'homme jouissait, au moment où son biographe entreprit de le sortir de l'ombre, d'un assez maigre crédit posthume; à peine quelques-uns de ses compatriotes parlaient-ils de lui dans des livres obscurs; à peine Moreri lui consacrait-il un paragraphe limité de son Dictionnaire; mais la postérité est souvent ingrate. Peut-être Dominici valait-il, pour son caractère et ses travaux, que l'on s'occupât de rappeler sa mémoire. Nous allons voir.

Sur la plus grande partie de la vie de Dominici, M. Bergougnioux n'est parvenu à découvrir rien de notable. Dominici ne laisse que très rarement des traces dans les endroits où il vit et travaille. On ignore à quelle date exacte il est né. On sait que son père s'appelait Bertrand et sa mère Jeanne de Ténèse. Fit-il ses études au collège des Jésuites de Cahors? Sans doute, mais on ne peut l'affirmer. En 1621, il entre à la Faculté de droit d'où il sort, le 29 décembre 1626, docteur. Il est parrain de-ci de-là; il est inscrit, comme avocat, à la barre du présidial. Il fuit, avec ses proches, de 1628 à 1630, la peste qui endeuille la ville de Cahors; il se réfugie à Catus-en-Quercy; il y épouse, le 13 février 1629, Isabeau du Franc, dont il a, de 1630 à 1644, sept enfants. Revenu à Cahors, il y mène une existence sans relief de gueux intellectuel souffrant de la gêne et des dettes. En 1638, il postule, mais en vain, une chaire de docteur régent en la Faculté de droit.

Voilà tout ce que M. Bergougnioux nous peut révéler de son héros qui vient de dépasser la trentaine. Il supplée à cette pauvreté de documents biographiques en étudiant avec clarté, savoir et méthode, l'enseignement que l'on donnait à Cahors à tous les degrés, et au surplus en nous faisant une belle glose sur la peste. Ces sujets, et bien d'autres que l'on trouve traités dans son livre (en particulier les biographies des évêques de Cahors et de tous les personnages mêlés à la carrière de Dominici) allongent démesurément ce livre (830 p. in-8°) qui eût gagné à en être allégé.

Dominici, en fait, dès sa jeunesse, prend figure d'humaniste. Il semble s'être peu mêlé au monde et avoir trouvé son contentement dans des études sévères, surtout d'histoire. Il était, de tempérament, consciencieux. Il va faire partie de cette

petite pléiade de doctes qui se préoccupa d'introduire une méthode scientifique dans l'étude du passé. Au cours de son existence cahorsine, on le voit documenter patiemment une *Histoire du Quercy,* utiliser, pour cette documentation, non seulement les livres, mais les vieilles chroniques, les manuscrits, et se préoccuper aussi des fouilles archéologiques. Il travaillera, plus ou moins, toute sa vie à cette Histoire qu'il laissera finalement à l'état de manuscrit.

En 1640, protégé par l'évêque Alain de Solminihac, il commence, pour servir les intérêts de ce prélat et ceux aussi de l'église cahorsine, sa carrière de polémiste par un traité qui le mêle à la fameuse querelle, encore pendante, des suaires du Christ. Ce traité : *De sudario capitis Christi liber singularis,* tend à prouver que le suaire de tête, conservé à la cathédrale de Cahors, fut donné à cette église par l'Empereur Charlemagne et à en déterminer l'authenticité par des arguments historiques irrécusables.

Deux ans plus tard, Dominici soutient plus ouvertement les intérêts de son évêque, intérêts temporels cette fois, dans des *Mémoires des anciens comtes du pays de Quercy et du comté de Cahors* restés inédits. Peu après, il reçoit la récompense de ses efforts de plume. Il est, en effet, sans nul doute grâce à la recommandation du prélat, nommé procureur général à la Cour des Aides, nouvellement fondée dans sa cité natale. Il y siège peu de temps. En 1646, après avoir pris part à une nouvelle controverse savante sur le problème des alleus (*Prærogativa allodiorum*), il est appelé à Paris par le chancelier Séguier à titre d'historiographe de France. Situation peu lucrative (2.000 livres de gages); elle lui permet, du moins, de se frotter aux savants parisiens et d'avoir à sa disposition les livres et les manuscrits de riches bibliothèques.

M. Bergougnioux consacre une bonne part de son ouvrage à étudier la fameuse querelle de Childebrand et d'Ansbert à laquelle son héros fut activement mêlé, querelle d'historiens lancée par l'érudit Jean-Jacques Chifflet sur les origines de la royauté française. Chifflet, agent des princes lorrains, puis plus tard du trône d'Espagne, prétendait que les rois de France étaient, de par leur généalogie, des usurpateurs de

leur royaume et que ce royaume eût dû appartenir aux lorrains ou aux espagnols. Dominici s'efforça, dans la controverse, de prouver le contraire.

M. Bergougnioux nous montre, à une date ultérieure, Dominici intervenant, en faveur de Pascal, par la publication d'un opuscule, dans la querelle du vide. Là encore, ses informations, faute de documents, demeurent incertaines. On ne peut, en effet, savoir si Dominici connut réellement Pascal et quelles furent ses relations dans le milieu scientifique où il semble n'avoir guère connu que Carcavi, cahorsin comme lui, et Pierre Petit, personnages d'ailleurs fort estimés des doctes.

Dominici acheva son existence en qualité de Docteur régent en droit à l'Université de Bourges. Son biographe donne, sur cette partie de sa carrière, des renseignements de tous ordres. Dominici fut-il, en définitive, un savant de haute qualité, un historien aux idées neuves, un juriste de premier rang? On ne le voit point. M. Bergougnioux, à la fin de son travail, loue surtout en lui l'écrivain néo-latin et l'humaniste attardé dans une époque où les langues savantes perdaient beaucoup de leur crédit.

Passons à un personnage moins sévère. Dans un excellent et très agréable opuscule : **Le poète Vincent Voiture et l'héritage maternel,** M. Adrien Huguet, érudit depuis longtemps adonné à l'histoire de sa province picarde et dont nous avons maintes fois signalé les savantes et piquantes études, vient d'assembler en foule les documents inédits concernant le père, la mère et les aïeux du poète ci-dessus nommé. Le père de Voiture, d'après ces documents, occupait à Amiens une situation très importante de marchand bourgeois. Il commerçait avec de nombreux pays et en particulier avec l'Espagne où il se rendait fréquemment à ses risques et périls. L'homme était fort entreprenant et expert en affaires. Il fut échevin de sa ville et y jouit d'une haute considération malgré son tempérament de rustre. Il courait volontiers les banquets et les filles. Il fut impliqué dans une affaire assez désagréable, après avoir engrossé une servante de cabaret. Il délaissait complètement son épouse, Jeanne de Collemont, qui semble avoir mené une existence assez pénible. Celle-ci appartenait

à une famille notable d'Amiens. Elle avait des goûts raffinés, aimait les riches étoffes, les bijoux de prix. Le poète, son fils, tira d'elle certainement la finesse d'esprit et les sentiments délicats dont il témoigna au cours de sa carrière. M. Adrien Huguet publie des actes nombreux et des inventaires de biens qui permettent de surprendre dans son intimité, à la fin du XVIe siècle, une famille dont on ignorait à peu près tout. Son travail apporte aussi des renseignements fort curieux sur l'organisation de l'ancien négoce.

A en juger par ses travaux antérieurs, sa récente publication notamment du *Recueil Trepperel*, Mlle Eugénie Droz semblait vouée à l'étude du moyen âge. Cependant, en lettrée de grande qualité, cette aimable érudite aime à faire, dans le temps, l'école buissonnière. D'une incursion à laquelle elle vient de se livrer sur les chemins du XVIIe siècle, elle est revenue les bras chargés d'une gerbe de documents inédits qu'elle a réunis dans une élégante brochure : **Le Manuscrit des Plaintes d'Acante, de Tristan Lhermite.**

De tous les ouvrages de Tristan Lhermite, les *Plaintes d'Acante*, recueil de poèmes paru en 1633, semblait le plus mystérieux. M. Bernardin, biographe de Tristan, avait pu établir que le poète, officier de Gaston d'Orléans, l'avait composé, au cours d'un séjour à Bruxelles avec son maître, pour servir, moyennant finances, les amours de quelque grand seigneur et que la dame, objet de ces amours, désignée sous le nom de Sylvie, pouvait être Anne de Ligne, demoiselle d'Arschot.

Or, Mlle Eugénie Droz a retrouvé le manuscrit original, historié de miniatures, des *Plaintes d'Acante*. De son étude de ce manuscrit, il ressort qu'il fut, en réalité, écrit pour Elisabeth-Catherine Févronie, comtesse de Bergh, dont il contient le portrait, au nom de Frédéric-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, embrasé de passion pour cette gente héroïne, et qu'il diffère sensiblement de l'imprimé. Mlle Eugénie Droz, dans sa brochure, donne de curieux renseignements sur les galants dont Tristan fut le porte-parole. Elle reproduit partie des miniatures et toutes les variantes de texte. Et voilà, désormais, grâce à ses soins, une énigme littéraire définitivement élucidée.

ÉMILE MAGNE.

LES POEMES

Henri-Philippe Livet : *Deucalion*, « la Comédie Humaine ». — Gilbert Trolliet : *Unisson*, « Editions de Mirages ». — Salvador Novo : *Nouvel Amour*, « Editions de Mirages ». — Laurent Rope : *Poètes Maltais*, « Editions de Mirages ». — Jorge Carrera Andrade : *Le Temps manuel*, R. Debresse.

Deucalion, fils, comme l'on sait, de Prométhée, et seul sauvé de la submersion de la terre, avec sa femme Pyrrha, interprétant l'oracle, jeta par derrière lui « les os de leur grand-mère » commune, la Terre; les pierres jetées par lui se transformèrent en hommes, en femmes celles que jetait Pyrrha. Il devint le père des Hellènes, fondateur de temples et de villes. Et, comme dit le poète Henri-Philippe Livet, c'était au temps où, par la grâce divine inspirée à Deucalion et à Pyrrha,

> L'homme naissait, membre par membre
> De la matière dégagé.
> Innocent devant les lumières
> Il soulevait ses bras nouveaux...

et, dans un geste évocateur de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine, sur le sol sacré prépare l'éclosion de « l'aérienne beauté ». C'est la découverte du monde et l'expression suprême de reconnaissance et d'enthousiasme ému, l'art grandiose, ou intime et toujours, partout, universel, débordant avec l'amour du cœur humain. Le sol triomphalement s'enrichira de fruits nourriciers et de blé :

> Ce sera le matin porté par tant de gerbes
> Que l'azur vibrera d'une odeur de moissons,
> Puis cet écrasement où ne flotte nulle herbe :
> L'horizon sans un pli sur un sol sans frissons.

Les urnes de joie, de passion, débordent parfois, et s'exaltent dans la frénésie; le conseil salutaire monte du verger :

> La seule chose nécessaire
> Apprends-la de ce calme obscur
> Où la gangue des fruits s'aère
> Jusqu'à s'effacer dans l'azur.
> . . . .
> Pour rendre innocente la terre,
> Allumé, l'horizon sourit.

— La seule chose nécessaire
Est l'aile ouverte de l'esprit.

....

Henri-Philippe Livet, mystique de sons et de lumière, se laisse souvent enlever au tourbillon des mots. Il est au centre d'un vocabulaire étrangement nombreux, sonore, expressif, dense, dont il ne parvient pas toujours à régler les retours et la participation à l'harmonie plastique de ses images. Ses vers chantent toujours, souples, musicaux, emplis d'accords, mais parfois s'introduit, sans heurter ces harmonies, un terme qui surprend parce qu'il semble peu en rapport de sens ou de valeur avec ceux qui l'environnent; des poèmes, qui pourraient être parfaits, déconcertent plus ou moins par ce défaut de choix contrôlé; on surprendrait chez le poète, qui, au surplus, s'en doute et est parvenu, depuis ses recueils précédents, à prodigieusement s'assagir, une inaptitude à pénétrer au cœur des vocables ou à distinguer, entre l'apport successif d'origine hétérogène des différents lexiques au fond duquel il puise, la langue sensible, intelligente, des poètes. La « gangue » des fruits passe encore; c'est une erreur de dire que, exilé, errant, tout ce qu'on voudra, Ulysse fût *nomade*, puisque, au contraire, il tend sans cesse à regagner sa familiale résidence, Ithaque, sans y parvenir. Je n'insiste pas davantage; des débris que le courant emporte ne l'empêchent pas d'être limpide. Il sied qu'on ne s'étonne pas de les rencontrer; on les écarte, et l'on passe.

La plus étrange impression de ce beau livre d'ardeur, de ferveur, d'extase et de foi, c'est que, débutant dans la mythologie hellénique, peu à peu, sans presque qu'on s'en aperçoive, il s'achemine vers les légendes bibliques, par suite sans doute de l'analogie entre les deux déluges, et aboutisse à l'Evangile de Jésus-Christ,

Au flot galiléen qui déferle à la Croix.

Sans doute marque-t-il, le poète, dans cet ensemble de chants larges, puissants et beaux, la constance, malgré les contrastes et tant d'apparentes oppositions, entre les rêves, les espoirs, les douleurs et les essors d'imagination de tous les hommes, à toutes les époques et dans les lieux divers. L'homme naturel,

ou innocent, pour emprunter au poète cette épithète qui lui est familière, est partout et toujours le même homme; il s'exhausse vers les dieux ou le Dieu; il y tend, il y songe, il gagne un peu de ce à quoi il aspire; il s'épanouit ou il retombe.

J'ai la persuasion de me trouver, en présence d'Henri-Philippe Livet, devant un poète original et puissant, qui n'a qu'à vouloir encore, à se contraindre ou plutôt à se discipliner très consciemment pour accéder aux plus hauts domaines où hantent, prêts à l'accueil fraternel, les grands poètes d'autrefois et ceux de nos jours.

J'ai, à plusieurs reprises, signalé des livres de poètes nouveaux édités par les « Editions de Mirages » aux *Cahiers de Barbarie*, à Tunis, sous la direction d'Armand Guibert : poètes nouveaux de France ou de l'Afrique septentrionale, poètes nouveaux de langue étrangère aussi, et présentés par des traducteurs de choix. La collection est bien imprimée, claire, nette, en caractères excellents, sur un beau papier, avec couverture d'un goût sobre et parfait. M. Armand Guilbert m'annonçait, au début de février, que je recevrais prochainement « les quatre derniers, tout derniers » de ces Cahiers de Barbarie. Le succès n'a pas répondu à ses espoirs, à ses efforts, à son travail persévérant. Il était d'une belle audace de tenter de créer, à Tunis, un centre littéraire et de supposer que les lettrés de la Métropole s'y seraient intéressés, sous le simple motif qu'on leur proposait un trésor inconnu de merveilles d'art et de poésie. De telles tentatives, qu'on ne saurait trop admirer, mais qu'on déplore en raison du temps employé, hélas! à une œuvre à peu près stérile, aboutissent, sans exception que je sache, à un échec. Sans doute, dans un certain nombre d'années, ces beaux livres d'inconnus et de débutants d'aujourd'hui, seront recherchés par les bibliophiles : maigre soulagement pour ceux dont l'effort s'est consumé en pure perte, inutile recours pour ceux qui ont à une œuvre de beauté et de désintéressement consacré leurs heures, leurs ressources, leur dévouement! Et cependant si des poètes publiés dans cette collection la valeur est, évidemment, inégale, il n'en est pas un qui fût de qualité négligeable, il en est plus d'un dont le génie aurait dû sur-

prendre et s'imposer, pour peu qu'on eût pris la peine de les lire : seulement, qui, de nos jours, lit un poète, sans y être contraint, ou par plaisir? Certes, la critique aurait dû soutenir M. Armand Guibert et sa généreuse entreprise : la critique, qui l'écoute quand elle loue? qui s'en occupe, sinon pour se plaire à colporter le blâme transformé en dénigrement?

Le recueil signé Gilbert Trolliet, **Unisson,** se compose de vers nets, précis, sûrs, bien cadencés et discrets, mais ils manquent d'éclat, de mouvement, de chaleur. Ils sont incomparablement sûrs par la facture et peuvent plaire à l'esprit, sans disparate ni mollesse, ils n'entraînent pas, ils manquent de cette force qui devrait être l'âme du poème et constitue le lyrisme. Si le cahier n'est pas un des meilleurs de la collection, du moins il est plus qu'honorable, il ne la dépare pas; on ne peut rien lui reprocher de ce qu'il contient, c'est le surplus seul dont on déplore l'absence. Gilbert Trolliet est un excellent praticien du vers, cette qualité est rare, elle est haute; elle ne saurait, cependant, suffire.

Armand Guibert lui-même présente en une brève et forte préface l'étonnant poète mexicain Salvador Novo, et traduit les poèmes du **Nouvel Amour.** Salvador Novo, que le hasard des révolutions conduisit jeune aux Etats-Unis, a connu à merveille, en même temps que les grandes œuvres de langue espagnole, celles aussi qui furent écrites, de tout temps, en anglais. Il en a nourri son lyrisme, qui n'en est devenu que plus personnel et plus puissant. Sa véhémence contenue est parfois amère et, le plus souvent, un peu sauvage dans une forme très disciplinée.

Les **Poètes Maltais...** leur traducteur Laurent Ropa nous prévient : « Deux titres, pas un de plus, m'autorisent quelque peu à écrire cette préface : je suis né Maltais, à Malte, de bon et vieux sang maltais, et je suis, probablement, le seul homme, en France, capable de lire tant bien que mal une page de maltais... Malte a sa langue : elle a voulu avoir sa littérature et, on peut le dire déjà : elle l'a. » Depuis un demi-siècle, elle l'a, grâce au vouloir intelligent de quelques Maltais authentiques qui ont rendu à l'idiome primitif parlé dans l'île, avant l'italien, avant l'anglais officiel, une splendeur nouvelle, un

renouveau en tous les genres. Comme le dit un critique de là-bas, G. Aquilina, « une chose ne pouvait mourir à Malte parce qu'elle habite là où s'allument les grandes pensées et les grands rêves et que, comme l'âme, elle est éternelle : la poésie. » Les poètes sont foule, cultivant une poésie de l'âme, lyrique, élégiaque le plus souvent, et, quand ils excellent, on remarque chez eux une prédominance de la sensibilité, ou l'équilibre de la raison et de l'imagination. Dun Karm est le chef reconnu de la Pléiade maltaise; citons encore Rogar Briffa, Georges Pisani, Arthur Vassalo parmi les jeunes, l'initiateur, je crois, Giuzé Muscat-Azzopardi...

« Le chant ne meurt pas... Le chant demeure », ainsi chante Dun Karm; « la voix du poète est l'écho de la voix de la création... La parole du poète est céleste, et ce qui vient du ciel n'a ni vieillesse ni terme : le poète disparaît, le chant demeure. »

Tous semblent animés de cette égale et belle foi. Ils sont des poètes de sentiment simple, mais sincères, et ils vivront.

Je ne puis que signaler ici, d'autant qu'ils se font nombreux, quelques-uns des meilleurs poètes étrangers dont une traduction fidèle et sensible nous facilite la lecture. C'est Adolphe de Falgairolle qui, inaugurant sa direction des *Cahiers du Caroubier,* nous présente le poète équatorien Jorje Carrera Andrade et publie un choix de ses poésies sous le titre de **Le Temps Manuel.** Poèmes brefs de désir de voyage, de besoin de se mêler aux souffrances humaines et de leur porter une consolation; nostalgie du pays natal où l'on se perd à rêver un retour. Poèmes courts, rapides, songeurs, se parant d'équivalences et de superpositions par analogies, poèmes très modernes, comme l'on dit, et proches des surréalistes; poèmes en traduction sensibles et pénétrants.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alexandre Arnoux : *Le rossignol napolitain,* Grasset. — Simenon : *Le testament Donadieu,* Gallimard. — Abel Hermant : *La Reposée,* Flammarion. — Marc Bernard ; *Rencontres,* Gallimard. — Jean Alexis Néret : *Adrien Lanquais,* Ferenczi. — Carlo Cito : *Czardas sanglantes,* Editions de France. — Paul Vialar : *J'avais un camarade,* Emile-Paul frères.

Sous prétexte de « conter la lutte du créateur contre l'univers et contre lui-même », c'est un très joli roman animé et

fantaisiste que M. Alexandre Arnoux a écrit sous ce titre : **Le rossignol napolitain.** Rien de pathétique dans cette « lutte » de Stradella, chanteur et musicien italien de la seconde moitié du XVII[e] siècle, pour mener à bien l'éclosion de l'œuvre qui le hante, et qui est le poème de Salomé dansant devant le Tétrarque pour obtenir la tête d'Iokanaan. Cette lutte est presque tout extérieure, il est vrai. Quel charme et quelles couleurs, en revanche, l'auteur du *Carnet de route du Juif errant* a prodigués, dans son évocation pittoresque ou picaresque de la Venise qui sera, demain, celle de Casanova! Ce n'est pas la truculence de *La Nichina* d'Hugues Rebell; ce n'est pas, non plus, le lyrisme aérien des pièces de Shakespeare, mais quelque chose qui participe de l'une et de l'autre, pour ressusciter sous nos yeux les personnages de la tradition la plus savoureuse. Autour du héros de M. Arnoux, le maëstro Stradella dont on sait peu de chose, de source certaine, sinon qu'un sbire qui devait le tuer, l'épargna, par amour pour la musique, voici, en effet, le gondolier appareilleur, qui vit des charmes de sa cadette; l'ivrogne, qui a conservé dans sa déchéance le culte du bel art; le riche barbon mélomane, quelque peu hoffmanesque; le petit abbé complaisant; la diseuse de bonne aventure; la courtisane, enfin, du type de Manon, et des violons, et des Bohémiens, et la cabale, et la leçon de chant qui finit par une étreinte, et l'inévitable guet-apens... Ah! comme tout ce monde est rafraîchi, rajeuni dans ses beaux habits et dans ses haillons par la verve de M. Arnoux, par sa gaîté, son ironie, et plus encore son style, à la fois si souple et si ferme. La mémoire est la moitié du génie, et celle de M. Arnoux lui fournit un des plus éblouissants vocabulaires que je connaisse. Dès ses débuts, ou presque, j'ai chanté les louanges de cet écrivain qu'il faut tenir pour un des jeunes maîtres d'aujourd'hui, et qui est plus un conteur qu'un romancier, un poète qu'un conteur. Il avait sa place tout indiquée parmi les académiciens Goncourt, qui se fussent montrés fidèles à la mémoire des frères célèbres en l'accueillant pour sa « phrase artiste ». Est-ce un effet de la confusion de notre temps? Ils lui ont préféré un bon écrivain en vers, certes, mais qui eût été mieux à sa place sous la Coupole que dans le grenier. Ainsi

voit-on figurer des hôtes de l'un et l'autre lieu, dans une Académie Mallarmé... Mais revenons au *Rossignol napolitain.* Il y est parlé musique d'une façon qui m'a rappelé celle de certains d'entre les meilleurs romans de George Sand : *La dernière Aldini, Consuelo, Les maîtres sonneurs, Lucrezia Floriani,* etc... et du *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland. Cette particularité est assez rare dans notre littérature romanesque pour ajouter un attrait de plus à l'alerte, au délicieux récit de M. Arnoux.

Le passage est brusque de M. Alexandre Arnoux à M. Simenon, avec **Le testament Donadieu.** C'est que le premier est un écrivain raffiné, et le second une « force de la nature », comme on aimait à dire au siècle dernier; un torrent, et qui roule autant de scories que d'or dans sa fougueuse abondance. Rien de la virtuosité verbale de M. Arnoux chez M. Simenon qui n'a jamais soupçonné l'art de ciseler une phrase, non pas même le pouvoir « d'un mot mis en sa place » (qui n'est pas toujours celle que lui assigne le commun des hommes...). Mais on l'a comparé à Balzac dont on dit couramment, depuis Faguet, à moins que ce ne soit depuis Sainte-Beuve, qu'il écrivait mal. Voire! On pourrait, en effet, après celle que M. Paul Claudel a extraite du *Lys dans la vallée,* trouver dans *La comédie humaine* un assez bon nombre de phrases fort expressives, et non seulement d'une couleur, mais d'une musique admirables. N'importe; ce qui distingue, surtout, la négligence de Balzac du laisser-aller de M. Simenon, c'est le cachet du style, et si l'on veut la marque de la race — ou plutôt le ton, la résonance profonde. Balzac a lu, médité. M. Simenon a surtout observé, voyagé. L'auteur de *Louis Lambert* et de *Séraphita* est un intellectuel imaginatif; l'auteur de *Long cours* un sensoriel pur. Il voit le monde physique, animal, dans un relief intense; mais il est certain qu'il n'a aucune métaphysique, aucune philosophie (qu'il pourrait ne pas exposer dans ses œuvres), aucun sentiment personnel des rapports des hommes entre eux et avec la nature. Pour tout dire, il manque d'éducation ou d'esprit classique, et sinon de culture, du moins d'idées générales, d'assises de pensée. Il excelle, d'ailleurs, dans le rendu des scènes, des gestes de ses personnages. Il ne va pas loin, ne

nous introduit par très avant en ceux-ci, dont les actions sont toujours commandées par les instincts. Point de fausse note, néanmoins, dans cette psycho-physiologie primaire ou brutale. Elle ne nie pas l'âme; elle la laisse soupçonner même, et ce n'est pas rien. Aussi ne peut-on assimiler les romans de M. Simenon, qui ne satisfont qu'une partie de nous-mêmes, à des feuilletons. Ce sont des manières de chefs-d'œuvre bruts, admirables pour leur réalisme, s'il est une limite prescrite aux investigations du réalisme et que le réalisme ne peut franchir. Le mystère ne leur manque pas; mais le secret — cette beauté celée, qui tient l'attention spirituelle en suspens... cette densité, enfin, qui enveloppe l'analyse proustienne, par exemple, quelque expérimentale et matérialiste même qu'elle soit. Je vois assez bien en M. Simenon un avatar d'Alexandre Dumas, le père (je ne le diminue pas, certes, en disant cela!). M. Simenon, c'est un Alexandre Dumas que le naturalisme aurait contraint de chercher son inspiration non plus dans la lecture cursive de l'histoire, mais dans l'observation attentive des mœurs contemporaines. Aussi bien, est-ce le tableau d'une famille bourgeoise, frappée de déchéance, qu'il a brossé dans son nouveau récit. Famille rochelaise dont le chef est mort mystérieusement et dont un des collatéraux précipite la ruine par l'avidité fiévreuse de son ambition sans scrupule. Cela peut être symbolique. En tout cas, les personnages de ce récit sont cernés de traits expressifs; leurs mouvements s'enchaînent, ou les ondes de leur personnalité se développent avec une rigueur impressionnante, mais le *centre* d'où cette activité émane nous demeure ignoré. Ce qu'il y a derrière l'avidité de Philippe, le consentement ou la complicité de Martini, nous le soupçonnons, mais nous ne le touchons jamais du regard. La soudaine ingérance de Mme Donadieu dans les affaires de son mari, affaires dont elle a été tenue éloignée toute sa vie, nous surprend sans que nous puissions plus qu'en imaginer le motif. Au prix de quoi, par quel effet, tous ces gens-là sont-ils ce qu'ils sont? Nous ne le savons pas. C'est que des moments de repos dans la marche du drame ne nous sont jamais ménagés; c'est qu'il n'y a pas de zones de silence dans le tumulte de ces vices, de ces passions. Aucune pause, pendant laquelle l'essentiel se recons-

truirait. D'ailleurs, le personnage du *Testament Donadieu* dans l'intimité duquel nous entrons le plus profondément est celui qui agit le moins, se montre le plus désintéressé : le père de Philippe. L'intérêt d'un livre comme *Le testament Donadieu* n'est pas niable; mais c'est un intérêt qui ne fait appel qu'à la sensation. L'art de M. Simenon s'apparente, à coup sûr, à celui du cinéma. Il est sommaire, dans sa complexité même, parce qu'il n'émeut qu'une partie de nous-mêmes en une suite de chocs visuels, à une cadence qui ne se ralentit pas.

Ce n'est pas à M. Abel Hermant, qui est un fin lettré, que l'on pourra faire, comme à M. Simenon, le reproche d'écrire à la diable. On ne se plaindra pas, non plus, que ce romancier pèche par défaut de culture. Son nouveau récit, **La Reposée,** nous restitue cette atmosphère ou ce « climat » d'humanisme, qui était en honneur au siècle dernier, et j'avoue avoir pris plaisir à ses observations de moraliste, à son ironie de censeur des mœurs, à ses commentaires mêmes de psychologue, à la lucidité, en un mot, de son intelligence. Les qualités d' « honnête homme » dont il témoigne sont assez rares, aujourd'hui, pour que l'on en goûte le charme comme une originalité. Je le sais : on affecte de les tenir pour extra-romanesques. On les bannit de la littérature d'imagination comme des intruses... Quoi qu'il en soit, *La Reposée* a été pour moi un délicat régal. « La Reposée », qu'il faut écrire entre guillemets, est une villa que des bourgeois de notre époque possèdent au Vésinet, et qui date. Daniel y est invité à un déjeuner de garçons par son ami Philippe; mais leur distraction ne présente d'autre agrément que celui d'être une escapade, car leur repas tête à tête est assez morne, comme les propos qu'ils échangent. Ils n'ont guère à se dire et ce n'est pas d'échanges spirituels que se nourrit leur amitié. Ces jeunes gens sont de leur temps, c'est-à-dire qu'ils ne perdent pas leur temps à couper des cheveux en quatre. Ils se plaisent, cela suffit. Ils sont sains, d'ailleurs; et Daniel est même pur. Il traite en camarade la sœur de son ami, Denise, et l'on ne sait pas bien comment qualifier le sentiment qu'il éprouve pour la mère de celle-ci, Mme Palhières. Peut-être représente-t-elle à ses yeux quelque chose précisément dont

il se sent privé, à son insu, dans ses rapports avec les jeunes filles? Peut-être répond-elle à une secrète nostalgie de son cœur d'enfant? Tant y a qu'il lui fait la cour, c'est-à-dire qu'il joue les Chérubins avec elle, et se fait plus « gosse » que nature. Mme Palhières — comme naguère « Maman Colibri » — se laisse tenter par l'acidité du fruit vert. Mais elle a compté sans sa fille, qui se découvre tout soudain de l'amour pour Daniel, et lui barre la route. Est-ce de l'amour qu'elle éprouve? Mettons que la petite cède à une force plus impérieuse que les caprices des mœurs, et qu'elle est vaincue par le génie de l'espèce. C'est la morale de l'histoire. M. Abel Hermant tâte en souriant le pouls de notre temps. Il constate qu'il a sa poussée de snobisme, et que ça lui passera. Il faudra bien que ça lui passe. Soyons optimistes. Il y a toujours lieu de l'être quand on considère les choses du point de vue de Sirius, sous les espèces de l'éternité. M. Abel Hermant est philosophe. Mais c'est un philosophe expérimental, et qui sait voir. Sa Mme Palhières est une création charmante, et il excelle à peindre la jeunesse à cet âge où l'adolescent est en passe de devenir un homme.

Le printemps va pointer; dans le monde du végétal et de l'insecte, c'est une immense immobilité angoissée. Suivant l'angle par lequel il agira sur les germes, ceux-ci rateront ou réussiront leur départ. Ainsi des humains, à l'adolescence. Un choc minime décide pour toute leur vie. Dans cinq nouvelles successives, **Rencontres,** M. Marc Bernard met cinq jeunes gens en face du hasard qui va les orienter, bien ou mal, pour toute leur carrière. Et ce hasard social est plus aveuglément féroce que la « loi naturelle » des infiniment petits. Le ton est assourdi, réticent, à peu près celui d'une mère d'antan, à la veille des noces de sa fille : on voudrait tant n'être que pur esprit, noblesse, libre décision; on est soumis à des contingences bien plus basses, impérieuses. Tous ces débutants dans l'existence ont l'air courbés devant une fatalité redoublée, la physiologique — et l'autre.

A se courber trop, l'hérédité aidant, on empire ses chances. Dans la vie vraie, on traine, sans profit ni joie pour soi ni autrui; dans le roman, on se tue. C'est par un suicide que finit **Adrien Lanquais,** étudiant à Paris, puis médecin chez

lui dans un village de la Gironde, et qui, tendre de chair et de volonté, ne sut jamais se raidir. Beaucoup, ainsi, qui montaient à l'élite, sont restés en route, faute de souffle et de vigueur — envers eux-mêmes et envers les autres. Les scènes du roman de M. Jean-Alexis Néret ont de la verve; elles sont d'un bon reporter, adroit à saisir le détail vif. Il me semble qu'elles gagneraient à être plus liées, sur une trame de fond qui leur donnerait la cohésion.

Tout ce dont raffole ou dont les écumeurs de cette industrie prétendent que raffole le public du cinéma, on le trouvera dans **Czardas sanglantes** par M. Carlo Cito, roman d'amours du « grand monde » : restaurants chics de Vienne, châteaux de magnats hongrois, yacht de riche américain en tournée à Honolulu; et même une intrigue à intention de problème policier. Ces amours élégantes ne sont guère que passades, avec chassés-croisés comme dans les anciens quadrilles; on y change si fréquemment de partenaire que j'avoue m'y être embrouillé. J'ai confondu Mitzi et Mirza (pas des chiennes, ainsi que supposerait un Français moyen — des dames), leur nationalité, et leur amant du jour. Si bien que le coup de théâtre de la fin, après une laborieuse préparation, je n'en ai pas ressenti le choc. Pire inconvénient, pour un lecteur de bonne volonté : l'écriture, aussi embarrassée que ce qu'elle s'évertue à mettre en valeur et relief avec un esprit et une désinvolture de haute classe.

Des camarades comme celui du récit de M. Paul Vialar, **J'avais un camarade,** on n'en a guère que hors la vie quotidienne, dans l'inhumain ou le « trop humain » de la guerre. Quant aux amours qui traversèrent ces amitiés-là, mieux vaut n'en pas parler : elles sont trop basses ou, comme ici, trop haut juchées, en pleine invraisemblance. Il s'agit donc de deux soldats de notre Légion étrangère, venue secourir la reine Isabelle aux débuts du carlisme, et qu'on laissa se dépêtrer ensuite sans aide de la France. Préfiguration de la guerre actuelle... Les deux aimaient la même femme et portaient, comme revigorant, son image dans le cœur; quand celui, à qui elle était par priorité, découvrit que son ami avait couru sur ses brisées (platoniquement ou non, qu'importait?) il se sauva dans les lignes d'en face, et au premier

combat qui suivit, ils s'entretuèrent ou à peu près, avant de se réconcilier dans la mort. Cette fin est belle, les péripéties le sont beaucoup moins; mais les faits de guerre intéressent.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Théodore Leconte et Robert Deltheil : *Préparation à l'étude des probabilités*, Vuibert. — René De Possel : *Sur la théorie mathématique des jeux de hasard et de réflexion*, n° 436 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — André Sainte-Laguë : *Avec des nombres et des lignes* (*Récréations mathématiques*), Vuibert.

Dans leur **Préparation à l'étude des probabilités,** Théodore Leconte, inspecteur général de l'Education nationale, et Robert Deltheil, recteur de l'Académie de Caen, exigent de leurs lecteurs les mathématiques du baccalauréat, alors que, dans un ouvrage récent sur un sujet voisin (1), nous nous plaçions délibérément au niveau de l'arithmétique du certificat d'études primaires.

Ce précis comble très heureusement une lacune, car le petit livre — déjà ancien — de Fréchet et Halbwachs n'atteignait qu'imparfaitement son but et la brochure, publiée l'an dernier sous les auspices de l'abbé Théophile Moreux était bien médiocre... Leconte et Deltheil commencent par définir nettement les deux concepts solidaires de *probabilité* et *d'espérance mathématique*.

La notion mathématique de la probabilité est, pour le moment, distincte des notions expérimentales de *fréquence* et de *probabilité statistique*, que nous étudierons ultérieurement et que certains auteurs prennent pour point de départ de la théorie des probabilités; il nous a semblé préférable de ne les faire intervenir qu'au titre des applications de cette théorie, et de conserver l'ordre historique (p. 19).

Les auteurs sont alors à l'aise pour donner une idée élémentaire des *méthodes du calcul des probabilités :* probabilités totales, probabilités composées, binôme de Newton, triangle de Pascal, et, plus tard, courbe de Gauss-Laplace.

Puis, au milieu de l'ouvrage, ils confrontent ces notions

(1) *La chance et les jeux de hasard*, Larousse. Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1936, pp. 586-590.

théoriques, ces « conventions » avec l'expérience, ce qui les conduit à exposer la loi des grands nombres (ou théorème de Jacques Bernoulli), le lemme de J. Bienaymé (1855) et la loi normale des écarts. Le dernier chapitre est consacré aux *applications des probabilités :* si les jeux de cartes ne sont mentionnés qu'à trois reprises (pp. 65, 73 et 114), les *assurances* font l'objet d'intéressants développements (pp. 137-146), ainsi que la statistique et la biométrie. Enfin il faut féliciter Leconte et Deltheil d'avoir résumé le rôle du calcul des probabilités en physique (2), puisque ce calcul a rénové notre conception de l'univers.

§

René De Possel professe les mathématiques à l'Université de Clermont-Ferrand. Sous le titre **Sur la théorie mathématique des jeux de hasard et de réflexion,** il résume les trois conférences qu'il a faites, au début d'avril 1935, au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice, en s'inspirant directement de l'important mémoire de J. von Neumann (*Mathematische Annalen,* 1927). Pour lui, le *jeu* est « aussi bien le jeu de société que la décision prise par l'un de nous à tout instant dans une circonstance quelconque de sa vie (p. 5) ».

Le jeu peut être considéré comme l'enchevêtrement de trois facteurs : la réflexion, le hasard et la ruse (apparaissant parfois sous forme de « bluff ») :

> Un jeu est susceptible de ruse si l'un des joueurs peut tirer un avantage quelconque de la connaissance de la pensée de ses adversaires (p. 6).

Nous signalerons particulièrement, au cours de ces quelques pages forcément un peu abstraites, des remarques sur les « jeux de bâtonnets », le théorème fondamental sur les jeux de combinaison et la théorie générale des jeux de société. Neuf pages seulement concernent les jeux de pur hasard; on y trouve néanmoins plusieurs remarques utiles, malgré leur

(2) Peut-être eût-il fallu indiquer les idées récentes sur la causalité et les relations d'incertitude (1925), car « les lois observables pour les particules élémentaires elles-mêmes sont des lois de probabilité ». (Louis de Broglie, *La physique nouvelle et les quanta,* p. 68, Flammarion, 1937).

évidence, car elles sont presque toujours méconnues ou contestées.

§

Les « récréations mathématiques » ont passionné les plus grands savants, comme Tartaglia, Euler, Monge et Tait. André Sainte-Laguë, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, dans **Avec des nombres et des lignes,** a rassemblé une foule de petits problèmes, souvent fort complexes, qui ne demandent aucune connaissance spéciale, mais qui sont fort aptes à développer la perspicacité et la pénétration.

Il débute par les « traversées », comme celle — classique — du loup, de la chèvre et du chou. Puis il parle de trains, de sauts de grenouilles, de la tour d'Hanoï, du mélange des cartes, ...Une mention spéciale doit être faite pour les permutations (pp. 129 et suiv.), qui peuvent se représenter aussi bien par un *polygone* que par un *pavage,* ce que l'auteur appelle plaisamment les « monogrammes » et les « blasons ». Les permutations circulaires servent de prétextes à des exercices sur les timbres-poste, les rondes ou les ménages. Il est enfin question d'entrelacements, de labyrinthes et des multiples dispositions des dominos.

En se jouant — c'est le cas de dire — Sainte-Laguë familiarise le lecteur avec des idées générales, comme la numérotation binaire (p. 75), les factorielles (p. 108) et les polyèdres (p. 309). Ce ne sont pas là, comme on pourrait le croire, marottes de spécialistes, mais notions importantes, qui doivent faire partie du bagage intellectuel de tout homme cultivé.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Louis R. Franck : *L'Expérience Roosevelt et le milieu social américain,* Alcan. — André Siegfried : *Le Canada, puissance internationale,* Colin. — Mémento.

Le titre de l'ouvrage de M. Louis Rosenstock-Franck : **L'Expérience Roosevelt et le milieu social américain** est significatif. On parle pour l'Amérique de l'expérience Roosevelt, comme on parle pour la France de l'expérience Léon Blum. Tout dans le monde devient objet d'expériences. Et ceux qui en sont les sujets ont bien le droit de protester un

peu. Quand un chimiste fait une manipulation dans son laboratoire au risque de se faire sauter, lui et ses cornues, l'espoir d'une belle découverte fait passer sur la chose; mais quand ce sont les hommes et les sociétés qui peuvent sauter et qui sautent parfois pour avoir appliqué les formules abracadabrantes de Karl Marx ou d'autres kabbalistes, c'est tout à fait différent. Dire : je m'en vais faire une expérience pour voir ce que ça donnera et j'arrêterai les frais si ça ne donne rien de bon, c'est tout ce qu'il y a de plus imprudent et même de plus dangereux, car les apprentis sorciers n'arrêtent pas toujours les balais magiques, et la Nep de Lénine n'a pas servi de leçon à Staline, pas plus que la pause de Léon Blum n'empêchera, c'est à craindre, la remise en marche de la machine à volatiliser la richesse générale.

L'expérience Roosevelt, pour revenir à elle, ne devrait pas être séparée de sa déjà lointaine origine, le grand cyclone bancaire de 1929. La prospérité américaine avait tendu à ce moment-là toutes ses cordes de crédit et était arrivée à un excès artificiel qui ne pouvait pas durer; le plus humble prolétaire des Etats-Unis vivait comme un millionnaire; c'était merveilleux mais déraisonnable, et la raison finit toujours par avoir le dessus; les cordes de crédit trop tendues cassèrent, l'artificiel gonflement se dégonfla dans un beau fracas de faillites, et les Américains se retrouvèrent sinon positivement appauvris, du moins privés de leur argent de poche, ce qui, pour eux, revenait un peu au même; et alors se succédèrent les expériences pour essayer de reconstituer ce benoît argent de poche. Or peut-être, un jour, verra-t-on qu'il aurait mieux fallu ne faire aucune expérience, et laisser les choses se rétablir d'elles-mêmes, mais allez faire entendre cela à des gens pressés! Le mot-clé des socialistes est : « Tout et tout de suite! » De là la manie des expériences, même dangereuses, même catastrophiques. Heureusement que les Etats-Unis, bien que leur population ait été très adultérée depuis un demi-siècle, et que les éléments du mauvais Orient y jouent un rôle de plus en plus important, gardent leurs solides qualités du bon Occident, et que les dangereuses expériences y sont limitées, contrôlées et parfois arrêtées (la Cour suprême a déclaré illégales la *National Recovery Admi-*

nistration et l'*Agriculture Adjustement Act,* N.R.A. et A.A.A.). Ainsi l'on peut espérer que tout finira par rentrer dans l'ordre, mais peut-être tout y serait rentré plus vite si l'on n'avait pas voulu hâter et forcer l'évolution; le problème du chômage, par exemple, aurait été partiellement et peut-être complètement résolu si le service personnel de la domesticité, dont les Américains ne voulaient pas, par une susceptibilité de vanité un peu excessive, s'était développé comme jadis dans notre Occident européen, mais ceci demanderait à être bien expliqué et la place me manque. Je me contente de citer un mot d'un Américain, Félix Frankfurter, qui disait à l'auteur : « N'attachez pas trop d'importance à ces expériences d'industrie dirigée et d'agriculture dirigée; c'est déjà de l'histoire ancienne, seul compte l'état d'esprit nouveau. » C'est exact. Souhaitons seulement que cet esprit nouveau garde les bonnes qualités de l'ancien esprit *pionnier* sans les mauvaises (notamment l'excès du crédit) et se garde alors des défauts de l'esprit de réglementation étatiste, c'est-à-dire du socialisme, qui reste le grand danger pour la Civilisation, là-bas comme ici.

Le livre de M. André Siegfried, **Le Canada, puissance internationale,** est plus remarquable encore que celui dont je viens de parler, car il n'étudie pas un moment fugitif de l'évolution de ce pays mais en fait une synthèse puissante et impressionnante. Quelle épopée que celle de ces 65.000 Français, vilainement abandonnés par la mère patrie il y a 150 ans (et dire qu'on a voulu récemment glorifier Louis XV!) et qui sont aujourd'hui près de 3 millions au Canada même, non compris ceux qui se sont fixés aux Etats-Unis et qui, joints aux Canadiens anglais, sont eux-mêmes près de 3 millions et demi. Le Canada au total n'est pourtant pas un pays français de race, pas même principalement français, puisque les Canadiens anglais y sont près de 5 millions et demi, et les autres divers 2 millions, et de par la pression linguistique et économique des Etats-Unis voisins, la part de l'élément anglais y est très dominante. Mais, malgré tout, c'est un pays qui se rattache au nôtre et qui s'y rattacherait bien plus si, depuis un siècle, la vieille France ne s'était pas enfoncée dans une direction antitraditionnelle; peut-être un jour viendra où

les Canadiens corrigés de leur cléricalisme un peu trop accentué, dit-on, et les Français guéris de leur stupide anticléricalisme se trouveront vraiment frères d'esprit, comme ils le sont de race et de cœur. Néanmoins les Canadiens français resteront unis aux Canadiens anglais, car vraiment le Canada forme un tout puissant qui ne gagnerait rien à être dissocié; pas davantage ne gagnerait-il à se fondre dans les Etats-Unis; bien que la grande République des raies et des étoiles respecte les vies locales, elle n'en joue pas moins le rôle de *Melting pot* pour les éléments qui la composent, et il vaut mieux que le Canada garde sa double individualité si originale et si sympathique (par certains côtés plus sympathique que celle des Etats-Unis, où les *hypheneted* prennent parfois trop d'importance) et reste attaché par son vieux lien traditionnel à l'Empire britannique (chose curieuse, ce sont les Canadiens français qui répugnent plus que les Canadiens anglais à cette fusion avec les Etats-Unis). Sur ces questions délicates, on n'aura pas de meilleur guide que M. André Siegfried, dont le livre est de premier ordre; on y verra la complexité des liens qui unissent chaque province du Canada à sa voisine des Etats-Unis, en laissant cependant subsister la personnalité du Canada total. Malgré tout, il n'y a pas encore de civilisation canadienne distincte; par l'âme le Canadien est forcément anglais, français ou nord-américain; ce n'est que par le sentiment patriotique qu'il est canadien. C'est un peu le cas du Belge qui, par l'âme, est flamand ou wallon, mais qui patriotiquement est belge. En somme, il n'y a aucune raison pour que le Canada, quelque précaire que semble son existence, cesse d'exister, et il faut souhaiter qu'il continue à exister; c'est le grand lien entre l'Europe et l'Amérique; s'il cessait d'être britannique pour devenir yankee, ce serait un pont qui s'écroulerait entre les deux mondes, et personne n'y gagnerait, pas même l'Angleterre qui redeviendrait un simple petit archipel européen.

MÉMENTO. — Hyacinthe Dubreuil : *L'Exemple de Bat'a. La libération des initiatives individuelles dans une entreprise géante.* Les Ecrits, Grasset. — L'auteur de *Standards*, excellente étude sur le travail américain vu par un ouvrier français, et dont le livre sur les *Codes de Roosevelt* peut être ajouté à celui dont je rends

compte dans la présente chronique, étudie ici les usines de chaussure de Zlin (Tchécoslovaquie), que dirige M. Bat'a, qui ferait d'ailleurs mieux de s'appeler Batia comme ses ancêtres; nous en serions un peu moins déroutés. Ce Bat'a est un grand capitaine d'industrie dans le genre de Ford et qui a renouvelé l'industrie de la chaussure, comme Ford avait fait de l'automobile. Son exemple montre que la grande industrie capitaliste se concilie très bien avec les libertés individuelles de l'ouvrier, tandis que la grande industrie communiste n'aboutit qu'à l'esclavage, et, par-dessus le marché, à la misère. Mais comment convaincre les insensés, les ignorants et les méchants qui constituent le gros du monde socialiste? — Pierre Lucius : *Déchéances des bourgeoisies d'argent,* Flammarion. Cet auteur de livres déjà nombreux d'économie sociale prône le corporatisme dont j'ai souvent dit ici les qualités et les défauts. Aux dites premières j'ajouterai celle-ci très importante : que le corporatisme pourrait servir d'antidote à ce poison du politicianisme socialisant dont nous crevons, mais ce poison est subtil et la façon dont il s'est introduit dans les C. G. T. montre que les corporations auront de la difficulté à se défendre contre lui. M. Lucius devrait bien nous dire comment elles feront, ou M. George Viance, directeur de la « Bibliothèque d'études sociales » dans laquelle paraît ce livre. — Marcel Masseault : *Le Capitalisme en déroute. Vers un ordre nouveau. Esquisse d'une rénovation.* Préface de Pierre Lucius. Editions Dillen. L'auteur, comme son préfacier, se font une étrange idée du capitalisme. Le capitalisme en déroute! Faillite du capitalisme! Sans doute il s'agit de s'entendre. Mais il serait mieux de ne pas avoir à expliquer ce qu'on veut dire. Leur dessein n'en est pas moins très louable : Prôner la concorde : Aimez-vous les uns les autres. Et les capitalismes, régimes ou individus, ont parfois oublié le principe. Mais cela ne prouve rien contre le capitalisme qui a toujours admis la libre coopération, tandis que le socialisme l'a toujours niée au nom du principe contraire : Haïssez-vous les uns les autres. — Corréard : *I. Votre Angoisse. II. Le Massacre!* Figuière. Ce livre propose, pour prévenir une nouvelle guerre mondiale, de donner des armes à la Société des Nations. On peut craindre que ce soit là, au contraire, un moyen de provoquer ce qu'on veut éviter. Et puis, une guerre où l'armée de la Société des Nations, comme jadis l'armée des Cercles, serait battue, ce qui arriverait à peu près forcément, quelle faillite et quel éclat de rire! — Lottie Yorska : *Aimons l'enfant,* Revue mondiale. Enfin, voici un livre sur lequel tout le monde sera d'accord. Même si on trouvait que çà et là, l'autrice exagère un peu (l'enfant, victime mondiale?) ses deux autres principes (ménageons son

système nerveux et ne le privons pas de Dieu) devraient être approuvés. Je ne demande qu'à ajouter un mot à son titre : Aimons à *avoir* des enfants! ne serait-ce que pour pouvoir les aimer. — La *France active*, 6, quai de Gesvres, publie dans son dernier numéro un article du signataire de cette chronique sur *L'Expérience Léon Blum*. — Dans la *Revue des Etudes coopératives*, un article de M. Hérisson sur *La politique internationale des Etats-Unis*. L'Expérience Roosevelt abandonne l'ancien protectionnisme excessif pour s'orienter vers le libre échange. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liége, insiste dans son numéro du 2 avril sur la pire des injustices sociales : favoriser les célibataires au détriment des pères de famille et dans son numéro du 9 avril sur les répercussions des 40 heures dans le commerce, sur les conséquences financières de la bagarre de Clichy (baisse moyenne de 5 % sur toutes les rentes) et sur les résultats désastreux, après 9 mois de fonctionnement, de l'Office du blé. La folie continue à régner dans les cerveaux politiciens et on ne voit pas comment on la guérira. Courage quand même! Gœthe disait : En avant par-dessus les tombeaux! Transposons : En avant par-dessus les insanités!

HENRI MAZEL.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Swedenborg, par M. Martin Lamm, préface de Paul Valery (librairie Stock). — *Apollonius de Tyane*, par M. Mario Meunier (Grasset). — *Les prophéties de Nostradamus* dévoilées par le docteur de Fontbrune (éditions Adyar).

La plus grande qualité d'un livre de poèmes est la richesse des images et le pouvoir d'en évoquer de nouvelles. Combien cette qualité paraît plus grande quand on la rencontre dans un livre philosophique où le don d'évocation est celui des idées!

Tel est le cas de l'étude de M. Martin Lamm sur **Swedenborg.** C'est un livre qui fait penser. Il suggère constamment, au delà de ce qu'il expose, des points de vue nouveaux, des aperçus qui dépassent le sujet. Cette qualité si rare en fait une œuvre de premier ordre, surtout si l'on ajoute qu'elle est l'étude la plus complète qui ait jamais été écrite sur Swedenborg et que c'est un véritable philosophe qui l'a écrite.

L'auteur aime le sujet et le personnage qu'il traite. La valeur de ce qu'on écrit est peut-être dans la mesure de l'amour que l'on porte à ce qu'on étudie. Swedenborg ne

pouvait être traité ni par un froid commentateur ni par un sceptique de ses visions. Sa vie et son œuvre ont été analysées par un écrivain qui a su les suivre en s'y complaisant, équilibrant la sagesse clairvoyante et la foi mesurée qui convenait.

« Que faut-il supposer, pour considérer la coexistence des qualités d'un savant ingénieur; d'un fonctionnaire éminent, d'un homme à la fois si sage dans la pratique et si instruit de toutes choses, avec les caractéristiques d'un illuminé?... », dit M. Paul Valéry dans sa préface.

Que faut-il supposer, en effet, si ce n'est la chose la plus simple, qu'un homme de science, habitué à l'observation exacte, n'a pas été dupe de vaines images, n'a pas joué le rôle d'un médium trompé par sa propre suggestion et qu'il a bien vu en réalité, qu'il a eu une expérience directe, unique, immense, d'un monde supra-terrestre que nos sens ne nous permettent pas de connaître?

Il y a eu un grand nombre de saints qui ont été visionnaires, et sainte Thérèse a fait dans sa « Vie » des descriptions de la région appelée enfer et de celle appelée purgatoire dont certains détails sont impressionnants si on veut bien, au lieu de les rejeter comme des images puériles, en faire la transposition dans une réalité possible. Il y a eu même des philosophes qui sont sortis du cercle des choses perceptibles, comme Plotin. Mais qu'un véritable savant, l'auteur de l'*Œconomia regni animalis* ait perçu des lumières et des voix surnaturelles, ait eu, avec des créatures d'un autre monde, des rapports si étroits, si familiers, voilà qui est frappant et invitera le plus sceptique, s'il est sincère, à la méditation.

Il est impossible de suivre ici, pas à pas, l'admirable commentaire de M. Martin Lamm. La vie de Swedenborg, ses œuvres avant le moment où il commença à être visionnaire et celles qui suivirent, sont analysées dans leurs rapports avec les influences de l'époque et celles des œuvres des grands philosophes. M. Martin Lamm a surtout éclairé la pensée de Swedenborg par l'étude de ses idées sur les sciences physiques et naturelles, ce qui n'avait encore jamais été fait par personne.

Il faut souhaiter que de grands livres de cet ordre jettent la lumière sur des personnages de génie que l'ignorance humaine tend à laisser tomber dans l'oubli. Qui écrira sur Van Helmont, figure extraordinaire, un livre comme celui de M. Martin Lamm sur Swedenborg?

§

Mario Meunier est un disciple d'Ammonius Saccas égaré dans notre temps, et on se demande, en le voyant et en considérant l'époque dans laquelle nous vivons, comment il a pu quitter Alexandrie et renoncer à l'amitié de Plotin pour vivre parmi nous. On lui doit une œuvre considérable où a revécu l'hellénisme sous une plume savante et poétique. On peut dire qu'il est le seul représentant vivant de l'hellénisme et de l'antique sagesse grecque, sous sa forme la plus intellectuelle et la plus élevée.

Il lui appartenait de ressusciter la grande personnalité d'**Apollonius de Tyane.**

Au IIIe siècle après Jésus-Christ, sur l'invitation de l'impératrice Julia Domna, le lettré Philostrate retrouva et classa les notes de voyage d'un certain Damis qui avait été le disciple d'Apollonius et qui l'avait accompagné dans ses voyages. Il en composa une vie romancée d'Apollonius où il semble que la vérité se mêle à une certaine part de fiction. Apollonius avait alors dans le monde antique une renommée immense de saint, de philosophe et de magicien. Beaucoup le disaient plus grand que Jésus et on a même voulu les opposer l'un à l'autre. Les hommes sont, hélas! ainsi faits qu'ils ne peuvent supporter l'idée que le plus haut degré de perfection a été atteint par deux d'entre eux en même temps. Les chrétiens s'essayèrent et réussirent partiellement, comme ils l'ont fait pour Simon et pour Manès, à effacer la renommée d'Apollonius. Le livre de Philostrate nous est cependant parvenu.

Sa lecture est un peu longue; il est trop rempli de miracles étonnants et empreint d'une naïveté philosophique un peu fatigante. Mario Meunier en a fait un récit vivant, captivant, où il donne la couleur du temps et celle de la pensée. Grâce à lui, les Dieux sont familiers et les symboles cachés

derrière eux apparaissent avec clarté, dépouillés du caractère incompréhensible dont les écrivains ont coutume de les parer. Grâce à lui, la personnalité d'Apollonius apparaît dans son humanité, d'autant plus grande qu'on l'entrevoit sans ses attributs divins.

§

M. de Fontbrune, en publiant la lettre à Henri II de **Nostradamus,** me paraît avoir porté un coup involontaire à la grandeur du célèbre astrologue. Il en résulte que Nostradamus s'appuyait dans ses calculs sur la chronologie chrétienne, qui fixe la venue du premier homme à quatre mille ans avant Jésus-Christ. Or l'histoire, sans aucun doute possible, d'après des monuments et des dates, remonte à quelques milliers d'années avant, et l'on sait que l'apparition de l'homme est fixée entre 300 et 500 mille ans avant notre ère. Celui qui voyait l'avenir avec précision aurait pu avoir une plus juste vision du passé.

MAURICE MAGRE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général Debeney : *La Guerre et les Hommes, réflexions d'après-guerre*, Plon. — Rougeron : *L'Aviation de bombardement*, 2 vol. Berger-Levrault. — Louis Delaprée : *Mort en Espagne*. Edit. Tisné. — Général P. Azan : *L'Armée d'Afrique de 1830 à 1852* (Collect. du Centenaire de l'Algérie) in-4 ill., Plon. — M. Garçot : *Kléber*, Berger-Levrault. — Mémento.

M. le général Debeney a occupé pendant la Grande Guerre les plus hauts échelons de la hiérarchie, puis, la paix venue, rempli, pendant six ans, les fonctions de chef d'état-major général de l'armée. Son ouvrage **La guerre et les hommes,** qui nous apporte le fruit de son expérience, avec ses souvenirs de guerre, pourrait donc être considéré comme une occasion de s'informer auprès d'une telle autorité. D'autant que vous retiennent aussitôt des pages verveuses, entraînantes, nourries d'anecdotes, d'idées neuves et tout à fait saines, par exemple, sur le commandement et la doctrine. Pour l'auteur, celle-ci, quelle qu'elle soit, est à condamner, en raison de sa tendance à limiter les initiatives. Or, après un tel exposé, par une sorte de contradiction assez surprenante, M. le général Debeney s'affirme l'apôtre de la guerre du maté-

riel, avec un esprit systématique qui va à l'encontre de ce qu'il vient d'énoncer sur la malfaisance de l'esprit doctrinal. Il développe ses théories à l'excès, malgré le manque d'appropriation d'une grande partie de ce matériel à une action de guerre. C'est, dans un autre ordre d'idées, la même absence de pondération, le même vertige, que dans les théories du colonel de Grandmaison, avant 1914. Or, s'il est de grande importance que les armées soient dotées d'un matériel perfectionné, la profusion de ce dernier s'est toujours révélée comme une cause de paralysie, et souvent d'échec, lorsque n'existait plus une juste proportion entre les effectifs engagés et le matériel qui les appuie, ou encore lorsqu'on surestimait l'efficacité de ce matériel en lui réservant tout le succès. L'exemple le plus saisissant d'une erreur de ce genre est l'attaque allemande du 21 février 1916 à Verdun. Jamais pareil déploiement d'artillerie n'avait été vu. On en attendait la ruine de notre place forte, le bouleversement de nos positions, l'écrasement de leurs défenseurs. Or, le résultat : effet de terreur, zéro; un seul tué parmi la population civile de Verdun. Nos deux divisions de réserve, qui seules défendaient le front nord de la place, souffraient certes beaucoup; elles se maintenaient sur leurs positions. Devant l'attaque insuffisamment nourrie de l'infanterie, qui inaugurait un matériel nouveau, les lance-flammes, elles refluaient le soir en arrière, mais elles continuaient à tenir, en permettant l'arrivée des renforts. Le coup était manqué. Six mois plus tard, Nivelle et Mangin, tout en exigeant un matériel important, prenaient une large base de départ, poussaient leurs effectifs en avant et reprenaient en quelques jours tout le terrain que l'adversaire avait mis six mois à conquérir. Exemple d'une judicieuse proportion entre les effectifs et le matériel et de leur parfaite coordination. Plus tard, à la Somme, autre erreur de notre part, comme en Champagne et en Artois en 1915 : Matériel nombreux et puissant qui contribue à préparer le succès; mais celui-ci ne peut être assuré par suite de l'insuffisance des effectifs, les réserves n'intervenant jamais le moment venu. Les puissantes attaques de Ludendorff, les 21 mars, 27 mai et 15 juillet 1918 procèdent de la même erreur. Le matériel lourd ne peut suivre; les effectifs, lancés à l'assaut,

insuffisants ou mal soutenus, sont mangés par la bataille. Ainsi, la même erreur dans les deux camps : crédit trop grand accordé au matériel et manque de proportion et de coordination entre celui-ci et les effectifs, qui seuls *occupent* et sont, en dernière analyse, les agents du succès.

M. le général Debeney adopte, pour arriver à conclure, les prémisses :

a) Si la stabilisation des fronts s'est prolongée, c'est que nos armées manquaient de matériel.

b)Si, en 1918, nos armées ont pu reprendre l'avantage, c'est qu'elles étaient munies du matériel, qui leur avait fait défaut jusque-là.

Cette explication si simple, pour justifier des méthodes de commandement qui ne cessaient de répéter les mêmes erreurs, a l'apparence d'apporter une réponse nette, précise, devant des faits dont la complexité cependant est grande. En réalité, les raisons qui déterminèrent la stabilisation des fronts et la maintinrent si longtemps sont nombreuses et surtout d'ordre psychologique. Après la course à la mer, les armées se trouvèrent à bout de souffle. Des deux côtés, le Haut Commandement éprouva le besoin d'une pause, pour employer un mot à la mode. On s'installa dans la guerre, et ce fut précisément le trop grand crédit accordé à l'emploi du matériel encore nombreux que possédaient les armées, et dont on attendait une prompte solution, qui prolongea la lutte d'une manière stérile. Le général italien Visconti-Frasca a mis particulièrement en lumière l'erreur du Commandement à ce tournant de la guerre, dans un ouvrage récent. Nous y avons fait allusion dans une précédente chronique.

Pour 1918, M. le général Debeney fournit lui-même les véritables raisons de notre redressement, en rendant à Foch l'hommage que nul avant lui n'avait exprimé d'une manière aussi complète (p. 328). Ce sont, en effet, les méthodes de Foch qui, succédant à des méthodes inopérantes, nous ont valu le succès. Jusque-là, l'adversaire attaqué sur un seul point de son front défensif, ou en deux points éloignés, était toujours resté maître de faire affluer ses réserves au point menacé, par un jeu de navette sur les lignes intérieures. Sans doute, les exécutants se plaignaient encore de ne pas être

pourvus d'un matériel assez nombreux; mais Foch n'était pas dominé par cette psychose. En pleine bataille, il faisait céder par Mangin au général Pershing l'artillerie lourde de la X^e^ armée, pensant que le premier s'en passerait plus volontiers que le second. En fait, une grande partie de matériel lourd dut rester en arrière pour ne pas retarder la marche des armées. Je m'excuse de rappeler des faits aussi connus.

Sans doute, aujourd'hui, s'agit-il d'un matériel spécial, qui va renouveler la constitution de nos armées, modifier profondément les errements suivis jusqu'ici. On met complaisamment en lumière ses avantages; on glisse discrètement sur ses inconvénients. Il s'agit de réunir, dans le temps minimum, nos unités dans la zone de combat. Le problème apparaît tout simple sur une carte Michelin; il le sera beaucoup moins dans la pratique. La prétention de réussir une telle concentration sans à-coups, sans embouteillage, fait penser à la mystique de l'offensive, qui, en 1914, lançait nos armées en colonnes profondes dans le massif boisé des Ardennes. Même parti-pris de ne pas vouloir tenir compte de la nature du terrain et des possibilités qu'il peut permettre à un matériel particulièrement encombrant pour des effectifs peu nombreux.

Ajoutons que le problème, tel qu'il se pose aujourd'hui, n'est plus seulement d'ordre militaire. Dans tous les pays, la nécessité de maintenir à plein l'activité des fabrications de guerre ne peut être éludée, sous peine d'aboutir à une crise de chômage; et si l'on essayait de la faire cesser complètement, on serait conduit à des désordres graves. Les hommes qui sont responsables d'une situation aussi paradoxale, au lendemain de notre victoire, ont témoigné d'une grande légèreté. Un homme d'Etat anglais disait, ces jours derniers : « Nous marchons au suicide! »

M. Rougeron, ingénieur du G. M., attaché au ministère de l'Air, nous apporte en deux volumes grand in-8 le dossier de **l'Aviation de bombardement.** Nous rassurerons d'abord le lecteur, avant d'exposer le tableau des félicités que nous réserve cette dernière création des nations dites civilisées. Le public se fait une idée assez fausse des possibilités de la navigation aérienne en les jugeant uniquement d'après l'ex-

ploitation assez régulière des lignes de l'Indo-Chine et de l'Atlantique Sud. La limpidité de l'atmosphère et la magnificence des nuits du ciel austral simplifient la tâche des pilotes. Il n'en sera plus de même lorsque des avions en masse prétendront d'abord gagner la stratosphère pour de là laisser tomber, en vol plané, leurs bombes sur une quelconque des villes de notre hémisphère nord. Ces villes, la nuit surtout, sont toujours couvertes d'une nappe de nuages, plus ou moins épaisse. En plus de l'incertitude de leur position, dans les régions élevées de l'espace, les avions n'auront aucun moyen de rectifier leur position, à moins que l'adversaire n'ait la sottise de balayer les airs avec les faisceaux de ses projecteurs. Une ville exposée à une attaque doit s'abstenir de tout bruit et se confiner dans l'obscurité. C'est la seule discipline à observer. Ceci dit, revenons à M. Rougeron.

Paris, nous dit-il, exigera pour être détruit, avec ses 70 kilomètres carrés de superficie, deux tonnes d'explosifs à l'hectare, soit 14.000 tonnes de bombes que 1.000 avions transporteront en deux semaines. Cette durée est un minimum, car elle suppose que tous les points d'impacts se juxtaposeront, avec une rigueur mathématique, sans jamais se superposer. Eh bien, dans ce laps de temps de quinze jours, puisque l'aviation se borne à détruire sans occuper le terrain, si nous avons la sagesse de conserver une armée de terre puissante et nombreuse, nous prendrons l'avantage sur un adversaire qui aurait consenti des sacrifices exagérés pour avoir une armée de l'air capable de renverser pierre sur pierre, mais sans plus.

Pour nous donner une idée plus précise des résultats qu'on peut obtenir, suivant M. Rougeron, par l'emploi généralisé d'avions de bombardement, il nous propose l'exemple suivant :

Précisons, dit-il, sur un exemple choisi assez peu vraisemblable pour n'éveiller aucune susceptibilité. La France, voulant développer son empire colonial, jette son dévolu sur le Congo belge et se propose d'amener la Belgique à ratifier cette cession par le moyen d'un bombardement généralisé. La distance moyenne de l'objectif ne dépasse pas 150 km. A 26.000 francs l'hectare, la destruction de 30.000 kilomètres carrés du territoire belge reviendra à 78 milliards.

Opération immédiatement réalisable; la dernière guerre nous a coûté vingt fois plus. Supposons que la Belgique veuille résister en employant le même procédé; la destruction de la France (550.000 km2) à une distance moyenne de 600 km., lui reviendrait à 3.500 milliards; l'opération est impossible. Rien n'empêche donc, du point de vue financier, la destruction totale de certains pays.

Que pense-t-on de cet exemple, si judicieusement choisi « pour n'éveiller aucune susceptibilité » ? Que dira un citoyen belge, à cette lecture? Il est d'ailleurs probable que pour 76 milliards, la Belgique nous céderait volontiers le Congo, en nous évitant la peine de la détruire au préalable. Ajoutons que M. Rougeron a prévu et chiffré la destruction des récoltes, des terres cultivées (p. 247). Pour réaliser ces prouesses, il prévoit également que la « conscription des fortunes suivra celle des personnes » (p. 240). Voilà les béatitudes que l'on nous promet. Ne nous en effrayons pas. L'auteur nous offre simplement un curieux exemple de déformation professionnelle. Nul doute qu'il ne soit, dans le privé, un être bon, sensible, humain. Au surplus, ses déductions ne se basent sur rien de scientifique; elles sont du domaine de l'empirisme pur.

Précisément, voici un livre de Louis Delaprée, **Mort en Espagne,** qui est un témoignage émouvant et impartial des horreurs au milieu desquelles il a vécu pendant de longs mois. Les bombardements de Madrid par avions se succèdent sans modifier la situation militaire. Des immeubles s'écroulent ou flambent; les victimes innocentes sont de plus en plus nombreuses. Mais la vieille capitale est encore loin d'être détruite et sa résistance continue. A la date du 17 novembre, M. L. Delaprée écrivait (p. 160) :

> Le sentiment le plus fort que j'aie éprouvé aujourd'hui n'est ni la peur, ni la colère, ni la pitié. C'est la honte. J'ai honte d'être un homme quand l'humanité se montre capable de pareils massacres d'innocents. O vieille Europe, toujours occupée à tes petits jeux et à tes vieilles intrigues. Dieu veuille que tout ce sang ne t'étouffe pas!

Dans son magnifique ouvrage sur **l'Armée d'Afrique de 1830 à 1852,** le général P. Azan rend un hommage, certes mérité, malgré les quelques réserves qui viennent à l'esprit, à cette armée, dont les méthodes de pénétration assurèrent,

après cette période de vingt années, les fondements de notre conquête. Il met en lumière son particularisme si original. Son goût de l'aventure et du risque, ses habitudes de loyauté, son esprit chevaleresque devaient, en peu de temps, créer entre vainqueurs et vaincus une atmosphère d'estime réciproque. Jamais armée n'a vécu une épopée aussi brillante, et dénouée d'une manière aussi rapide. Les longues recherches de l'auteur, pendant ses nombreux séjours en Algérie, sa sympathie, sa curiosité ardente pour une race et une civilisation si éloignées de nous, que nous avons cependant réussi à subjuguer, lui ont fait une âme d'Africain, dans le grand sens du mot. De là, la conscience avec laquelle il a écrit cette grande page d'histoire. L'illustration (62 h. t.), qui accompagne cette belle publication, a un caractère avant tout documentaire. Elle a été puisée aux collections privées, en général peu accessibles, comme celle du duc de Guise par exemple, qui contient les aquarelles du prince de Joinville. Cet ouvrage complète de la manière la plus heureuse les trois grands volumes in-4 publiés par MM. Esquer et G. Yver, à l'occasion du centenaire, sous le titre général : *Collection de documents inédits sur l'Histoire de l'Algérie en* 1930. Ajoutons qu'il ne fait pas double emploi avec un ouvrage précédent du général P. Azan, *Conquête et Pacification de l'Algérie* (in-4, 1933), qui étudiait plus spécialement les opérations militaires.

Signalons le **Kléber** de M. M. Garçot, dont le chapitre sur son gouvernement de la place d'Alexandrie contient des détails peu connus, qui font honneur à son énergie et à sa clairvoyance. Kléber s'y montre justement sévère pour les marins de l'escadre du vice-amiral Brueys; il confirme, d'autre part, que les sondages exécutés par le capitaine Barré à l'entrée du port d'Alexandrie permettaient aux plus grands navires d'y trouver un abri, point qui a été longtemps discuté. Le témoignage de Kléber n'est pas sans valeur. En appendice, le rapport de Kléber au Directoire, au lendemain du départ de Bonaparte, rapport que l'Empereur devait annoter à Sainte-Hélène.

Mémento. — Les belles études du lieutenant-colonel H. Carré sur *Le Maréchal Villars*, et de M. J. Delebecque sur *Le Général Marchand*

(Hachette), incitent mieux qu'une simple mention. Nous espérons y revenir. — *Les chroniques de la mer* de M. Ed. Delage (Grasset) eussent gagné à une touche moins rapide; le fameux thème sur Napoléon et la mer y tient naturellement sa place, avec les lieux communs habituels sur la puissance navale, la maîtrise de la mer, etc. Villeneuve avait cependant raison de se réserver. Sa flotte, vivante, restait une menace pour l'adversaire, qu'elle avait mission de fixer, en laissant nos corsaires libres de poursuivre le commerce anglais. Telle aurait dû être notre politique navale sous le Premier Empire. — Signalons le *Jean Bart* de M. le contrôleur général Le Marquand (Gallimard), contribution honorable à l'histoire de notre marine, le plus représentatif de l'esprit et des vertus de nos gens de mer. — Jacques Sahel : *Henri Farman et l'aviation* (Grasset). Chapitre sur l'âge héroïque de l'aviation. — D'un anonyme : *L'Armée Française* (Collect. de la France vivante), exposé très clair de la nouvelle constitution, en cours de réalisation, de notre armée, « dont l'effort de motorisation et de mécanisation, nous dit l'auteur, est poursuivi en demeurant toutefois dans les limites des possibilités d'ordre tactique et technique ». Sans doute, depuis que l'auteur formulait ces réserves, le C. S. de la guerre a voté à l'unanimité, si l'on en croit des informations de presse, la motorisation des vingt divisions de l'armée française. De là, pour la plus grande part, le crédit de 19 milliards demandé à l'épargne.

JEAN NOREL.

LES REVUES

L'Alsace française : visite à une morte de 5.000 ans et son influence; une femme misogyne; Philippe d'Orléans compromis par les royalistes. — *La Revue hebdomadaire* : Les maladies du livre; les responsables; immortalité de la littérature. — *Arts et idées. La Chronique filmée du mois :* M. Paul Léautaud conseille ses cadets et fait de lui-même un assez bon portrait. — Mémento.

L'Alsace française (10 avril) termine la publication des « Quelques souvenirs d'un voyage en Egypte », écrits par M. Camille Schlumberger. Le séjour se place entre novembre 1924 et avril 1925. Notre confrère fut l'un des premiers à rendre visite, à 25 mètres de profondeur, à la mère du roi Snéfrou, dans la tombe où 50 siècles durant elle reposa sans trouble matériel. Il narre ainsi cet épisode :

Descendre à 25 mètres sous terre en se cramponnant à une corde, est un exercice un peu vertigineux, mais c'est la montée surtout qui paraît longue. On se demande si la crampe ne vous fera pas

lâcher le bras et rejoindre un peu violemment dans son trou noir la vieille dame depuis 50 siècles endormie. Le petit coin de ciel bleu, tout là-haut, au-dessus de soi, paraît se rapprocher bien lentement.

Cette dame ne m'a pas jeté de sort; cependant, il m'est arrivé une chose que je vais raconter tout en sachant bien qu'elle fera sourire maints lecteurs.

Environ dix minutes après être revenu de ma promenade sous terre, ma pensée a été envahie par une étrange vision bien difficile à décrire. J'étais dans l'état d'esprit de quelqu'un qui vient de faire un rêve dont le souvenir lui échappe en partie, et qui fait de vains efforts pour le reconstituer. Et ce rêve, dans la partie qui restait nette, était si lumineux, qu'à tout prix je cherchais à le retrouver en entier. Il me semblait qu'il allait faire revivre pour moi un bonheur oublié. Quelqu'un est venu me parler à ce moment-là et tout espoir de retrouver le fil a disparu... J'en ai longtemps été obsédé car je n'avais fait de ma vie une expérience analogue...

Racontant cela à quelqu'un qui s'occupait d'occultisme, il m'affirma que j'avais certainement, dans une existence précédente, été en rapport avec la morte et que quelque magique influence, au fond de ce caveau funéraire, en avait fait revivre pour moi des souvenirs perdus. Un ami, au contraire, ne put se résigner à m'attribuer d'autre rôle dans mon passé égyptien ainsi révélé, que celui d'un manœuvre jadis occupé à la maçonnerie du puits.

Quoi qu'on puisse en penser, le souvenir de cette étrange minute de rêve ne me quitta plus.

La princesse de Tour et Taxis, rapportant dans ses « Souvenirs sur Rainer Maria Rilke » une impression analogue qu'avait éprouvée ce dernier, dit ceci :

« Des joies mortes, des douleurs évanouies voulaient se faire jour, se donner à lui; l'atmosphère entière semblait respirer une autre vie inconnue, pourtant familière et dont lui-même faisait partie... Cette expérience avait fui subitement comme elle était arrivée. »

Lisant cela il y a quelques mois, je n'ai pu m'empêcher de faire un rapprochement entre le phénomène rapporté et celui dont j'avais fait l'expérience à Guizeh, douze ans auparavant.

A l'hôtel d'Assouan, notre voyageur fit la rencontre d'une originale créature qu'il présente ainsi :

Une espèce de momie vivante drapée dans un châle multicolore à longues franges. Ses cheveux, d'un noir de jais, coupés courts

et bouffants, la figure peinte comme une idole; aux oreilles des boucles énormes; sur des mitaines des bagues fantastiques. En face d'elle un être légèrement affaissé, peint lui aussi — teint et peint visiblement avec les mêmes produits que ceux qui servaient à la dame.

Un hasard a voulu que nous soyons voisins près de la cheminée du salon après le repas. La dame se tournant vers moi, me demanda brusquement si j'étais français et sur ma réponse affirmative lança au nez des femmes assises à la ronde : « On va pouvoir causer; ici, il n'y a que des femmes! Impossible d'avoir une conversation raisonnable! » Elle me demanda mon nom et se présenta : « Je suis la comtesse Bérita de M... ». Puis montrant son partenaire humblement assis un peu en retrait : « Voici mon mari; il s'appelle B...t ». Ce B...t avait été célèbre comme jockey et son mariage avait à l'époque fait quelque bruit. La conversation de la dame consista en véhémentes invectives à l'adresse du sexe féminin. Elle me dit : « Le bon Dieu a fait les hommes si stupides qu'ils ne voient pas les défauts des femmes... On voit bien qu'il était fatigué quand il a créé la femme! Avez-vous jamais rencontré une femme qui ne soit pas menteuse, fausse et méchante comme une vipère? » Moi : « Je connais dans ma propre famille de très charmantes femmes. » — « Ah! alors vous vous laissez prendre, vous aussi, comme n'importe quel autre bêta! » Puis, jetant un coup d'œil autour d'elle : « Vous voyez tous ces gens qui me regardent comme des imbéciles qu'ils sont? Je me venge en faisant leur portrait! » Se tournant vers son époux : « Donnez-moi mon sac! » De ce sac elle tira un album à dessin plein de caricatures, mal, mais spirituellement dessinées.

A Khartoum, M. Camille Schlumberger fut présenté au prétendant Philippe d'Orléans par une dame L... dont le père, égyptologue, était lié avec le prince. Notre confrère rapporte en ces termes les circonstances de cette présentation :

...Il y avait à l'hôtel, comme hôte de marque, le duc d'Orléans accompagné du docteur Récamier. Ayant été présenté à lui par Mme L... qui le connaissait de longue date, le duc me demanda — naturellement — si j'étais parent de Gustave Schlumberger, puis il me dit qu'il connaissait Ribeauvillé. Il m'a dit aussi qu'ayant assez longtemps tiré la grosse bête, il ne collectionnait plus que les petits oiseaux. Il préparait, à ce moment-là, une campagne de chasse; son yacht était amarré au quai. Le docteur Récamier s'inquiétait de ces projets et a dit devant moi : « Cette expédition est ridicule à nos âges; il va attraper les fièvres et je

ne sais quelle maladie; nous allons vers la catastrophe; mais il ne veut rien entendre. » On sait que l'année suivante le duc est mort à Palerme au retour d'une saison de chasse sur le Nil. Déjeunant avec Mme L... qui m'a rapporté la chose, le duc lui a dit : « Mon parti me compromet; je ne m'occupe plus de politique; je suis trop vieux. Tout mon désir serait d'aller mourir paisiblement dans une petite ferme de France! » Lorsqu'il est mort il tenait entre ses mains une boîte en or contenant de la terre de France. J'ai su ce détail par Mme L... à qui le docteur Récamier l'a raconté.

§

Dans **La Revue hebdomadaire** (10 avril), M. Georges Poupet traite des « Maladies du Livre français ». C'est rechercher les causes de la crise de cette marchandise qui, hélas! n'est pas toujours un produit de l'intelligence. Il existe actuellement l' « Office de Défense du Livre », créé par les éditeurs, et « L'Alliance nationale du Livre », fondée par M. Georges Duhamel pour grouper les écrivains, les artistes, les artisans du livre, les commerçants qui en font négoce, leurs commis et, enfin, les lecteurs. Ceux-ci — la clientèle — composent le nombre, « la masse », dit M. Poupet. A propos d'elle, il constate :

Or, cette masse, il faudrait peut-être lui apprendre que la littérature française est la première du monde, que c'est dans le livre que le génie français trouve son vrai moyen d'expression, que la littérature est une sorte de patrimoine national, comme la musique l'a été aux peuples germaniques, les arts plastiques à l'Italie de la Renaissance, le cinéma aux Etats-Unis. On dira plus tard « la littérature française », comme nous disons « la sculpture grecque ». Créer une religion de la littérature, voilà l'idéal vers quoi on doit tendre.

Et, pour cela, modifier les mœurs littéraires actuelles. Pour créer le respect du livre, essayer que l'écrivain, que l'éditeur, que le critique, que le libraire se respectent et respectent le lecteur.

Cela est exact d'expression et d'idée, à ceci près qu'on ne saurait attribuer à la cinématographie américaine le rang où la place M. Poupet, abstraction faite des films de M. Chaplin, les seules œuvres universelles, jusqu'à ce jour, qui ont été projetées sur l'écran.

M. Poupet signale maintes des maladies dont souffre le

livre. La plus grave est le manque de conscience de l'écrivain. Il oublie trop que son premier devoir est de n'écrire que selon son goût, sans subir l'influence de la mode ni subordonner le sens de son œuvre à des nécessités de carrière ou de politique. Mais, souvent, le manque de conscience de l'homme de lettres résulte des tentations (prix, commandes, trafics publicitaires, etc.) auxquelles l'entraîne un éditeur habitué aux « combines » et pour qui tout papier maculé est digne de la vente.

Sur la critique littéraire — en fait, si rarement littéraire! — M. Poupet s'exprime avec prudence. Il n'y a point que la camaraderie à reprocher à ces juges aventureux. Celle-ci comporte en tout cas un atome de gentillesse.

Lisons M. Poupet :

Une femme de lettres, qui occupe une situation littéraire sans aucun rapport avec son talent, disait un jour à un écrivain qui se plaignait qu'on ne parlât guère de son livre : « Quand je veux des articles, j'invite les critiques à dîner et les articles sont bons. »

Si l'on ajoute à cela des directives politiques ou publicitaires que certains critiques peuvent recevoir de leur journal ou de leur revue, leurs propres sympathies politiques, leurs obligations envers les éditeurs, on finira par croire que le plaisir qu'ils prennent à lire un livre, la valeur qu'ils lui reconnaissent, ne sont pas toujours les seules raisons de leurs éloges.

Si l'on fait le compte des livres dont certains critiques se croient obligés de parler pour diverses raisons qui n'ont rien de littéraire, on verra qu'il ne reste pas un jour à ceux-ci pour la joie de la découverte. Les amis personnels ou politiques, les gens arrivés, les académiciens, les simples relations, les auteurs recommandés par un ami, quel encombrement!

Ceci dit, les critiques sont honnêtes. Il est passé le temps où les éditeurs étaient assez riches pour les acheter.....

N'y a-t-il pas quelque ironie dans ces deux dernières phrases? Tant pis, si elle n'existait pas dans l'intention de leur auteur.

La critique, serait-elle même sans défaut, ajoute aujourd'hui à la nocivité du virus qui n'est pas le moindre agent de la désaffection dont souffre le livre : les prix innombrables. Trop d'ouvrages laurés, prônés ensuite par l'annonce ou le

« médaillon », ont lassé les acheteurs trompés trop souvent sur la valeur de la chose écrite :

...Les jurys ne jouent pas le vrai jeu, qu'ils oublient trop souvent ce qu'il y a dans leur mission de vraiment noble : découvrir le talent et l'aider. Ils sont mal renseignés, n'ont ni le temps ni la curiosité de lire tout ce qui leur est soumis. On pourra bientôt considérer les Prix littéraires comme une loterie plutôt que comme un concours. La plupart de ceux que donne l'Académie, par exemple, n'intéressent personne, même pas les bénéficiaires. Quelques centaines de francs, qu'est-ce, en ce moment, pour un auteur qui a souvent dépensé plus que ce qui lui est attribué en frais de dactylographie? Et à l'Académie, au moins pour les petits prix, la camaraderie est reine, — ce qui ne veut pas dire que les grands ne soient donnés qu'au mérite.

Certes, il faut tout essayer pour convaincre le public du « besoin vital » que doit lui être la lecture. On ne saurait se dissimuler — si graves puissent s'attester les fautes des uns et des autres — que nous vivons des jours où s'élabore un monde nouveau. Qui sait les préférences des hommes de demain? Et nous entendons par là les enfants actuels! La « téhessef », bientôt la télévision démocratisée, peut-être encore de plus étonnantes découvertes, vont modifier les mœurs de fond en comble. Leur transformation causera des curiosités inconnues aujourd'hui. Ces curiosités susciteront une élite de créateurs. La littérature ne mourra pas. Elle subira une métamorphose. Les œuvres de l'esprit, mères des dieux, sont immortelles.

§

La jeune revue **Arts et Idées** (avril) a demandé sur ses débuts (elle en est à son 8e numéro bimensuel) le témoignage de M. Paul Léautaud. Celui-ci a répondu, non par un encouragement, mais par une expression de sympathie, des vœux de durée et l'exposé du programme que voici :

N'ayez pas de maître. On doit trouver son maître en soi-même. N'employez pas le mot *servir*, tant à la mode aujourd'hui, et qui est bas, et ravale les écrivains qui s'en font un programme au rang des gens de maison. N'ayez pour règle que votre plaisir. On n'écrit bien qu'en écrivant avec plaisir ce qui fait plaisir à écrire. Ne prêchez pas, n'enseignez pas, ne consolez pas. Ne soyez pas

des pasteurs d'âmes. Elevez l'amoralisme à la hauteur d'une nouvelle éthique. Ayez une hygiène de l'esprit. Il y a une hygiène de l'esprit comme il y a une hygiène du corps et de la nourriture. Il y a des livres qu'il ne faut jamais lire. On sait au reste ce qu'ils contiennent sans les avoir jamais ouverts. Vous avez ce que je voudrais avoir encore : la jeunesse, pour goûter encore longtemps les grands plaisirs de l'écart et de la solitude. Soyez toujours en état de prudence, de méfiance, de contrôle à l'égard de tout, même vos jugements, même vos sentiments, à plus forte raison à l'égard du monde extérieur. Ne soyez pas religieux, même en amour, à plus forte raison socialement. Soyez jusqu'à la fin en état de mécontentement, de vitupération, d'agression contre tout. L'homme qui arrive à trouver que tout est bien est un demi-mort. Dans cet état de grâce, je vous souhaite, à vous et à vos camarades, de vivre vieux — la vieillesse (en bon état) est un grand spectacle — de faire votre carrière sans honneurs, ni récompenses — c'est si facile! — ayant écrit selon votre esprit, votre sentiment, votre raison. N'est-ce pas un beau programme? Et si vous y manquez, après tout, comme je ne serai plus là pour le voir...

On voudra bien le croire : nulle complaisance ne me fait citer à cette place un des plus anciens collaborateurs de notre chère vieille revue. L'esprit d'indépendance en assura la fortune. La pratique de la liberté de pensée et d'expression devant toutes les puissances y est toujours en honneur. Ces goûts inspirent la consultation que M. Léautaud donne à nos cadets. Ailleurs, — **La chronique filmée du mois** (avril) — après l'aveu d'une caresse donnée à chacune de six perdrix « telles qu'on les a tuées, avec leur plumage » qu'il voit « à la Coopérative, sur une table de la boucherie », M. Léautaud se dépeint en ces lignes, tel évidemment qu'il se voyait ce jour-là :

Quand je considère ce que je suis, ce que j'ai toujours été, je trouve ceci, que j'écris sans ostentation, comme pour moi seul uniquement : je n'ai jamais eu aucune ambition, je n'ai jamais rien désiré, je ne me suis jamais cru aucun talent, les compliments me fâchent ou me font rire, je ne me suis jamais déplacé sans, aussitôt arrivé, me demander ce que j'étais venu faire là, où que je sois allé j'ai toujours trouvé que tout se ressemble, je ne me suis jamais rien acheté (je parle de fantaisies), sans me demander, aussitôt le voyant chez moi, pourquoi je m'en étais embarrassé, je n'ai jamais rien connu, goûté, senti, entendu d'agréable com-

plètement, jamais rien ne m'a enlevé au-dessus du traintrain des jours toujours pareils. Je le dis souvent : on viendrait me dire demain : « Voici cinquante mille francs que nous voulons dépenser pour vous. Quoi vous ferait plaisir? Que désirez-vous? » Je répondrais : rien. Pourtant, l'homme le plus gai, le plus amusant avec les gens, plein d'entrain, de traits, de boutades, de moqueries, de franchises malicieuses, la physionomie aussi vive que les paroles. Nature humaine? Auteur gai, homme triste. Acteur comique, homme triste. Clown bouffon, homme triste. Homme d'esprit, homme triste.

MÉMENTO. — *Revue des Poètes* (15 avril) : Après un article de M. Jean Héritier sur « l'Œuvre poétique de M. Alfred Droin », un poème signé Camille Melloy : « Trains nocturnes », inspiré par « l'angoisse des trains qui traversent les soirs — pluvieux de novembre ! » ne justifie pas tout à fait, par son lyrisme, cette licence historique de l'auteur :

> O Dante, as-tu jamais hasardé tes regards
> au fond de cet abîme?

La Muse française (15 avril) : Poèmes de MM. Gilbert Charles, Guy-Charles Cros et Jean Lebrau. — « De part et d'autre des chefs-d'œuvre de Corneille », par M. Pierre Lièvre. — « Le souvenir de Carlos de Lazerme », par M. Jean Tournemille.

La Nouvelle Revue (15 avril) : « La Résurrection de la Chair », poème de M. E. A. Trémisot.

Le Mois (1er mars-1er avril) : « Edouard Dujardin », par Acaste. — « Les origines de la guerre espagnole », par M. Yvon Jan.

Les Etudes Poétiques (10 avril) : le directeur, M. Martin-Saint-René, « maître ès Franches-Poésies » propose d'ériger à Paris

> ...dans un coin du Jardin du Luxembourg ou du Jardin des Tuileries par exemple, ou encore au Bois de Boulogne, une oasis de verdure semée de bancs et érigeant en son centre une évocation symbolique tenant d'Apollon (la beauté et la gloire) et d'Orphée (l'amour et la douleur) et portant inscrit sur le socle la simple inscription « Au Poète inconnu ».

La singulière idée!

Revue bleue (17 avril) : « Swinburne, poète de l'amour », par M. Guy Lavaud. — Poèmes de M. R. A. Fleury.

L'Europe nouvelle (10 avril) : « Les Balkans et la France », par M. Pierre Brossolette.

Le lys rouge (1er avril) rend un juste hommage à Michel Corday, son fondateur, et publie un bel article de Mme Noémi Renan : « France et Renan ».

Le Courrier d'Epidaure (avril) commence une étude de M. Fernand-Demeure : « La pathologie des héros de Mauriac. »

Esprit (1er avril) : « Anarchie et Personnalisme », par divers.

La Revue Universelle (15 avril) : M. A. Bellessort : « Comment Balzac faisait un roman. »

Visages du monde (15 avril) : « l'Art Primitif Catalan », par divers.

Le Correspondant (25 mars) : « Chemin de croix à Lourdes », un beau poème de M. Louis Lefebvre. — « Golgotha, scénario de film », par M. Joseph Reymond. — M. A. Finot : « Lamartine et son préfet », correspondance inédite.

L'Ordre Nouveau (1er avril) : « La Commune au Creusot », par feu J.-B. Dumay, député de Paris.

Europe (15 avril) : M. Elie Faure : « A propos du personnalisme ». — « Le poing fermé », poème de M. Gabriel Audisio. — « Aller-retour New-York », par M. Henry Miller. — « Beaumarchais et la non-intervention, ou : Des canons pour l'Amérique », par M. Jean-Richard Bloch. — « Les leurs », par M. Cassou.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « La mort de Gambetta », par M. Gabriel Hanotaux. — « Lettres de Delacroix à sa sœur Henriette », publiées et expliquées par M. André Joubin. — « Etoile rouge et croix gammée », par M. R. d'Harcourt.

Les Primaires (avril) : « Etes-vous aryen? » par M. Louis Trégaro. — Trois sonnets de MM. Georges Petit, Pierre Omnès et Charles Dupré.

La Revue hebdomadaire (17 avril) : « L'Allemagne et l'ordre européen », par M. A. von Arnim qui, sous le régime de liberté instauré par M. Adolf Hitler, préside à Berlin la section du Comité France-Allemagne. — « Sur Victoria Regina », par M. André Maurois.

Etudes (5 avril) : M. J. Hérissay : « Les massacres de septembre ». — « Le bourgeois serait-il un homme fini? » par M. H. du Passage.

Commune (avril) : « Le pauvre petit nègre », par M. Langston Hughes. — « Récit », par M. Jean Rocher. — « Michel Koltzov », par M. V. Vichnevski. — « Sur Hésiode », par M. Eliézer Fournier.

Mesures (15 avril) : « Le chien sous la peau », par MM. W. H. Auden et Christopher Isherwood, dadaïstes de langue anglaise. — « Le papier tue-mouche », par M. Robert Musil, dadaïste de langue allemande. — « Deux hymnes magiques grecs », traduits par M. Ph. Vinciennes. — « La Mante religieuse », par M. Roger Caillois.

Impressions (avril-mai) : « La leçon d'Edouard VIII », par M. J. Debu-Bridel. — « Tour du monde », par M. A. de Falgairolle. — « Sous la Tonnelle », poésie de M. Abel Clarté. — « Petit adieu », vers de M. Jean Colombat.

La Vie (15 avril) : « L'actualité de Saint Vincent de Paul », par M. A. Ménabréa. — Deux lettres inédites d'A. Samain à M. R. A. Fleury. — « Le Prieuré », poème de Mme Hélène d'Huc-Dressler, inspiré par la maison où s'éteignit Katherine Mansfield.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Fix Masseau, Gaston Chérau et les tourteaux fromagés de Bélâbre (*l'Action française*, 22 avril). — Une heure avec André Theurier; quand les chats s'en mêlent...; l'actualité aux ordres de la presse (divers, avril). — Les paroles historiques de la princesse Elisabeth (*le Figaro*, 21 avril). — L'intelligence, la culture et les femmes (*la Dépêche de Toulouse*, 21 avril). — Bagnes d'enfants (*le Journal*, 21 avril; *l'Ordre*, 21 avril).

Ici-bas il y a la femme, — belle, jolie, aimable, s'entend — sans laquelle tout est désert, vain, inutile. Puis il y a la plaine, la forêt, le fleuve, la mer et la montagne. Enfin, il y a le travail et l'amitié. Le tout enveloppé dans le sentiment du divin.

Quel plus bel hommage à la vie? M. Léon Daudet, à l'issue de ce couplet, dans **l'Action française,** ajoute :

L'artiste doit sentir et exprimer tout cela. Plus favorisé que l'homme de lettres, il nous transporte par la couleur, la forme ou le son. L'homme de lettres, lui, n'a que le verbe, qui ne peut rendre ou suggérer tant de merveilles que par l'élan lyrique et l'artifice du style. Un homme comme Fix Masseau était un méditatif. Chérau aussi. On avait donc plaisir à se taire auprès d'eux, et aussi à écouter leur silence.

Leur silence ne sera plus perceptible qu'à travers le souvenir : le sculpteur n'assistera pas à l'inauguration de son *Baudelaire;* l'auteur de *l'Oiseau de proie* n'écrira plus, — et on ne verra plus M. Gaston Chérau à la table des Goncourt, où il régalait ses collègues des tourteaux fromagés de Bélâbre qu'il tenait à apporter, en gourmet. Chacun des Dix trouvait, à sa place, le tourteau, empaqueté avec soin. Il y eut un jour où chacun l'emporta. M. Léon Daudet, qui ne manque pas de faire allusion, précisément, au précieux mets dans son article, tenait le petit paquet par le bout de la ficelle, non sans gravité; M. J.-H. Rosny aîné, qui devait le manger au repas du soir, avait carrément fourré le tourteau dans une poche de son pardessus; M. Raoul Ponchon, embarrassé, vidait une poche, y enfouissait son tourteau, le retirait; à la fin le tourteau lui échappa et ses amis se précipitèrent pour le ramasser.

Parlant de Gaston Chérau :

...C'était, aux déjeuners Goncourt, le plus charmant copain qu'on puisse imaginer, dit M. Léon Daudet. Il animait la table par ses récits rapides et colorés. Il aimait à rire largement, mais on sentait, derrière son rire, une âpre compréhension de la vie. Il a écrit, à mon avis, deux chefs-d'œuvre : *Champi-Tortu* et *le Petit Dagrello*. Quand je le lui dis, il parut étonné. Ses récits de chasseur et de pêcheur ont une saveur extraordinair.. Il était gourmand et nous régala, à maintes reprises, (nous y voilà...) des tourteaux fromagés de Bélâbre. Il connaissait et aimait le monde paysan. Sa mort est un vrai deuil pour les Lettres et pour ses confrères qu'il avait plaisir à obliger. Nous autres, les « Goncourt », penserons bien souvent à lui, à son entrée joyeuse, à ses regards clairvoyants et sensibles.

§

Mais ce n'est point assez que la mort naturelle :

André Theurier voulait tuer, toujours tuer et encore tuer,

proclame la presse, et pourquoi citer, en l'occurrence, un journal plutôt qu'un autre, quand tous ou quasi se sont hâtés d'ouvrir leurs colonnes aux exploits répétés du meurtrier...

Sur son lit d'hôpital, il fait à notre envoyé spécial le récit de son forfait,

a-t-on pu lire. Car voilà bien le dernier mot de l'interview, qu'on recueille du criminel les impressions de la dernière heure. L'homme couvert de cadavres a donc confié à l'interviewer :

— Je ne saurais mieux définir les moments que je viens de vivre qu'en me remémorant *Amok*, vous savez, ce délire indonésien qui pousse les indigènes de la Malaisie à tuer et à tuer encore.

Un freudien, un amoureux d'exotisme, quoi! Responsable pas du tout et le meilleur fils du monde. Il venait de tuer son père, sans doute, mais à qui la faute, sinon à la victime?

— Vous savez, précise l'interviewé, je ne suis qu'en partie responsable... Mon père était un violent, et une lourde ascendance...

Le chauffeur que ce cher André Theurier a contraint à le voiturer de lieu du crime en lieu du crime, a fait ses débuts, lui, d'auteur. Le supplément hebdomadaire d'un quotidien du

soir publie la relation qu'il a rédigée de la nuit tragique, et la photo de René Naudin, ainsi s'appelle ce confrère improvisé, nous a été donnée, grandeur nature. Bah! autant en emporte le marbre : bientôt un drame, qu'on nous présentait comme du Poe, non, du super-Poe, secouait d'horreur des millions de lecteurs : une histoire de vieille demoiselle, paralytique, dont des chats affamés se partageaient la cuisse, et sous les yeux de son vieux père, incapable de la tirer de là. Pas d'interview possible : ces héros de roman — et de roman vécu — ont expiré sans avoir recouvré leurs sens. Tout cela pue. Il paraît que les *gangsters* seront chassés de l'écran. Mais quand donc les assassins et les toqués cesseront-ils d'empoisonner les journaux? On annonce un nouveau grand quotidien d'information : *la Morgue.*

§

— Monsieur Theurier, faut tuer votre papa encore une fois...

Il n'est pas certain que pareille prière n'ait pas été adressée au soldat meurtrier. En effet :

— M'sieur Japy, faut embrasser votre maman encore une fois...

disaient les *cameramen*, perchés sur leur voiture, à l'aviateur, de retour. Les premiers rangs s'étaient écartés « pour laisser passer une dame à la fois très heureuse et si intimidée ». Le recordman avait murmuré : « Maman! »

Rencontre émouvante, trop brève au gré des photographes et des cinéastes.

Peut-on mieux montrer que l'information, l'actualité, est, en ces sortes d'occasion, fabriquée? Il n'y a plus rien de spontané, plus rien de naturel. André Japy est tenu d'embrasser Mme Japy mère une seconde fois. Faut qu'il « remette ça... ». On avait déjà l'histoire du schah ou du sultan qui, arrivant trop tard pour assister à une exécution capitale, demandait : « Est-ce qu'on ne pourrait pas recommencer? »

Aujourd'hui, on recommencerait.

§

— Ne songez-vous pas à retourner maintenant au palais? répétait un jour avec insistance la jeune princesse Elisabeth à la

Reine Mary, qu'elle accompagnait dans un grand magasin de Bond Street où la Reine s'attardait. — Etes-vous donc si pressée de rentrer? demanda la Reine. — Oui, répondit l'enfant, parce qu'il y a des gens qui attendent dans la rue pour m'acclamer.

Le mot est bien d'une future grande reine, dira-t-on. Peut-être. Ce jour-là, cependant, la petite Elisabeth entra par une porte dérobée : on ne badine pas avec l'éducation des princesses, en Angleterre. Et certainement l'enfant fut tancée, cet autre jour où, comme une amie de la Reine, alors duchesse d'York, prolongeait un peu trop sa visite pour le goût de la princesse, celle-ci se leva, sonna un valet et lui dit : « Voulez-vous commander un taxi pour cette dame, elle va s'en aller. »

Autant de paroles historiques que M. Gérard Boutelleau, à l'occasion des onze ans d'Elisabeth, rapporte dans **le Figaro.** Mais n'y aurait-il pas beaucoup de gens pour voir dans ces mots d'enfant les marques d'une vive intelligence? M. Julien Benda, qui aime fort à traiter de l'intelligence, et cette fois dans **la Dépêche de Toulouse,** analyse certaine équivoque souvent commise sur des femmes. Ces femmes, dit-il,

ont une immense drôlerie, une vivacité d'esprit endiablé, des reparties célèbres. On clame : « Comme elle est intelligente ! » Cependant elle est incapable d'approfondir la moindre idée, de supporter le moindre raisonnement. Son esprit est généralement faux, justement parce qu'il n'est que vivace. C'est le triomphe de la maldonne.

On ne voit pas bien, au fait, pourquoi on s'écrierait : « Comme elle est intelligente! » là où il serait juste de s'écrier : « Comme elle est spirituelle! »

M. Julien Benda dit plus haut « qu'on peut être peu cultivé et fort intelligent ». Il note :

La chose se voit souvent chez certaines femmes qui, mariées très jeunes et tout de suite confisquées par les soins du ménage, ont reçu peu de culture et sont cependant remarquables par leur aptitude à comprendre des choses souvent fort difficiles en même temps que par la personnalité de leur jugement. On se demande parfois si leur jugement ne serait pas servi par l'absence d'une certaine culture, qui les exempte de préjugés. Chose curieuse, ces personnes sont généralement peu fières de leur intelligence et

très honteuses de leur manque de culture. Tant nous vivons, du moins dans certains mondes, dans la superstition de la culture!

Mon Dieu! il y a des superstitions plus mauvaises.

§

Tous les enfants n'ont pas pour leur anniversaire les onze bougies du *pudding,* et les colons du pénitentiaire d'Eysses se trouveraient bien des relatives sévérités que la petite Elisabeth encourt pour ses trop bons mots.

La mort de Roger Abel, — de la colonie pénitentiaire d'Eysses, dénommée sans doute par antithèse : maison d'éducation surveillée — pose une fois de plus le problème de l'enfance abandonnée ou délinquante, en un mot de l'enfance malheureuse, écrit M. Louis Rollin dans **le Journal.**

Elle a suscité dans l'opinion une émotion intense. Cette émotion est-elle justifiée?

Justifiée, elle l'est quand on considère les faits que relate M. Louis Rollin. Ce n'est pas l'avis de M. André Stibio, qui écrit dans **l'Ordre :**

Un pupille de la Maison d'Education surveillée d'Eysses, atteint de tuberculose, meurt à l'hôpital d'Agen, dans des conditions qu'une rigoureuse enquête devra surveiller. Aussitôt la presse de grande information part en campagne, embouche ses trompettes les plus retentissantes, fait publiquement le procès de l'Administration et des gardiens, étale le long de ses colonnes une bruyante indulgence pour les pensionnaires si peu recommandables, en général, des maisons de correction. Un public friand se délecte de cette affreuse littérature.

Ce n'est pas toujours de la littérature. C'est bien souvent la vérité; il y a, à côté des exagérations, des documents qui ne trompent pas. Et le public se délecte moins au martyre des colons qu'il ne s'apitoie. « Pensionnaires si peu recommandables, *en général* », a-t-on lu. D'accord. Mais c'est dire que quelques-uns n'ont pas mérité pareille promiscuité. Quand il n'y aurait qu'un forçat innocent, il faudrait condamner le bagne. L'exemple d'un Roger Abel condamne les maisons d'éducation. Pas d'agneaux, dans ces maisons, c'est vrai. Des fauves. Mais des chiens perdus, aussi, parmi les fauves, et c'est aux chiens perdus que va notre pitié. J'aurais eu

grand'honte de prendre mon plaisir, à Quiberon, sous le toit de *Ker Toscan,* au cœur des « pierres chaudes », en 1934, si j'avais pensé que cette année-là, à une heure de mer, des sévices graves, une enquête l'a démontré, étaient exercés sur la personne des enfants, à Belle-Ile, à ce point qu'une évasion collective se déclencha. Au demeurant le collaborateur de *l'Ordre* réclame qu'on sépare les criminels-nés des pervers indécis.

> Les gardiens, précise-t-il, sont les premiers à demander la séparation de l'ivraie et des grains non encore pourris (1).

Et la création d'une Maison d'accueil, centre d'*observation* et de *triage,* est en passe d'être votée.

C'est la sagesse même. Mais quelle conception de redressement, effarante, diabolique, criminelle enfin, a fait que le mauvais et le pire soient depuis si longtemps voués à l'existence en commun?

Rappelez-vous, sur un autre plan, mais identique quant à l'esprit, le supplice de *Hadafi,* dans un conte de Gustave Kahn :

> On le ferra. La coutume était de passer les chaînes d'un même boulet aux chevilles de deux forçats. Ils étaient désormais affreusement mariés...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Reprise des *Maitres Chanteurs;* Opéra-Comique : Reprise de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque,* livret de Georges Docquois, d'après le roman d'Anatole France, musique de Charles Levadé.

Les transformations de la scène de l'Opéra obligent à remanier certains décors pour permettre de les adapter aux conditions nouvelles; ainsi dès le soir de la réouverture, le premier acte de *Lohengrin* s'est déroulé devant un paysage infiniment plus large, plus profond, plus aéré et plus lumineux que le tableau qu'on nous montrait naguère. Et cependant ce n'était point un décor neuf, mais seulement une ingénieuse disposi-

(1) Des grains pourris, ce sont bien les assassins du petit martyr de Lyon, Paul Gignoux, lapidé par d'exécrables mômes (7 à 11 ans) jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pour ceux-là une seule méthode, on n'ose dire laquelle : faudra-t-il qu'on fabrique une guillotine à leur taille? — G. P.

tion d'éléments de l'ancien décor, débarrassé des « bandes d'air » et des feuillages traversant la scène de manière si paradoxale et si conventionnelle et que le nouveau panorama rend inutiles. Ainsi avons-nous vu au dernier tableau des **Maîtres Chanteurs** les rives de la Pegnitz tout illuminées d'un soleil d'équinoxe, chaud et doré comme un vrai jour de la Saint-Jean d'été. Les autres tableaux, qui sont des scènes d'intérieur (car le deuxième, avec l'enchevêtrement des ruelles du vieux Nuremberg, n'a rien d'un large paysage), n'utilisent pas les inventions nouvelles; et sans doute est-ce la raison qui a fait choisir les *Maîtres*, avec *Boris Godounow*, avant toute autre reprise des grands ouvrages du répertoire. Heureux choix en vérité : il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Wagner et même dans tout le théâtre lyrique, de chef-d'œuvre plus radieux. On peut se lasser du sublime de *Parsifal*, de la passion débordante de *Tristan;* on n'imagine pas que l'on puisse rester insensible à la poésie si variée des *Maîtres Chanteurs*. C'est bien là le chef-d'œuvre : pour écrire les rôles de Hans Sachs et d'Eva, il a fallu certes plus d'art, acquis par la douleur, que pour écrire ceux de Tristan et d'Iseult. Et le troisième acte à lui seul, avec la rêverie de Sachs, avec l'entrée d'Eva, avec le quintette et le finale, est une complète merveille dont la prodigieuse réussite étonnera toujours les musiciens.

Mais en revanche, je ne crois pas qu'il existe un ouvrage plus difficile à mettre en scène : on dirait que la moindre erreur, que le moindre défaut, se grossit à cause de la perfection même de l'œuvre. Et cette fois encore, comme ce fut le cas pour *Boris Godounow*, on eût sans doute mieux fait d'attendre et de consacrer à ce spectacle quelques répétitions supplémentaires. M. Paul Paray conduisait l'orchestre. S'il n'y avait mis tant d'habileté et de soin, l'insuffisance de répétitions eût été plus dangereuse encore, les voix eussent été constamment couvertes par les instruments (ce qui fut à de certains moments). La représentation, qui réunissait d'excellents interprètes et qui aurait pu, qui aurait dû être excellente, ne nous a donné qu'un ensemble discutable, faute de cette mise au point sans laquelle les meilleurs éléments assemblés ne se fondent pas en un tout harmonieux. La réus-

site de la scène de la bastonnade, au deuxième acte, d'une exécution pourtant si malaisée, montre ce que l'on aurait pu faire : sans doute est-ce parce qu'elle est si difficile qu'on l'a répétée davantage. Eléments excellents, disais-je tout à l'heure, et je songeais surtout à Mme Marisa Ferrer, à M. Beckmans, à M. Rambaud. Mme Marisa Ferrer est la grâce et la jeunesse mêmes dans le rôle d'Eva. Elle possède toutes les qualités physiques et vocales, toute la distinction et tout le charme primesautier de la plus attachante des héroïnes wagnériennes, personnage qui n'est plus une abstraction, mais un être humain complet, une jeune fille qui sent grandir en elle le premier trouble de l'amour, une jeune fille qui va s'épanouir bientôt, mais que sa pudeur naturelle, plus encore que les convenances, pare d'une grâce délicieuse. Rôle infiniment difficile, à cause de ces nuances subtiles, qu'il faut se garder de marquer, mais qui doivent ressortir comme d'elles-mêmes, sans que l'interprète semble jamais avoir pris soin de les indiquer, car ce soin même serait déjà une exagération. Mme Marisa Ferrer est Eva comme elle fut Cassandre, Isabelle et Rolande. Chacun des rôles qu'elle crée ou reprend met en lumière ses rares qualités. M. José Beckmans a composé un Beckmesser remarquable. Ce rôle aussi est un des plus difficiles qui soient. Certains ne voient que la caricaturale figure du greffier et négligent de chanter pour bouffonner plus à l'aise. D'autres chantent, mais jouent médiocrement. M. Beckmans ne cesse point de jouer quand il chante ni de chanter quand la mimique doit s'accompagner de chant. Son Beckmesser est complet, tel que l'a voulu Wagner. Il tire du rôle même toutes les indications qu'il faut donner. Il n'ajoute rien qui ne soit une interprétation exacte des paroles ou de la musique, et son articulation est merveilleuse. M. Rambaud est un David espiègle, agile, et qui chante aussi à ravir. Il avait déjà tenu le rôle avec un succès très vif que cette reprise a confirmé. Mme Montfort prête à Magdalena sa belle voix. M. Huberty donne à Pogner autant d'autorité que de rondeur. M. Claverie est un Kothner parfait. M. Georges Thill, souffrant, n'était point en possession de tous ses moyens, mais a eu néanmoins, dans le rôle de Walther de Stolzing, de magnifiques moments. M. Froumenty

abordait pour la première fois le rôle de Hans Sachs. Il possède les dons les meilleurs et de surcroît les qualités dues à l'application intelligente. Il a une belle voix; il sait chanter et il joue avec toute la noblesse qui convient, toute la tendresse mesurée qu'il y faut, le personnage du cordonnier-poète. Mais l'orchestre l'a trop souvent couvert, et je crois que ce n'est point parce que sa voix manque de volume : il aurait fallu que le dosage, si l'on peut dire, des sonorités fût contrôlé plus soigneusement, ce qui eût été facile sans doute si l'on avait répété davantage. De même les chœurs, excellents dans la première scène, à l'église, très bons au deuxième acte (dans la très difficile bastonnade), ont dangereusement flotté au troisième acte pendant la fête patronale de Nuremberg... Conclusion : pourquoi tant de hâte, pourquoi, comme s'il eût fallu de toute nécessité « passer » à une date déterminée, donner un ouvrage qui, huit ou dix jours plus tard, eût été parfaitement au point? Semblable faute a été commise pour la reprise de *Boris Godounow*. Je suis revenu pour entendre la troisième, et tout était au point. Au théâtre, on peut, comme dit l'autre, commencer par la troisième qui est la bonne : il suffit de répéter généralement deux fois.

§

L'Opéra-Comique a repris **La Rôtisserie de la Reine Pédauque**, que le regretté Georges Docquois tira du roman d'Anatole France à l'intention du bon musicien qu'est M. Charles Levadé. L'œuvre est aisée, plaisante, pleine de mouvement, et la reprise de 1937 a confirmé le succès de 1920. Rares sont les œuvres qui supportent pareille épreuve, reconnaissons-le. Il est fâcheux qu'on ait coupé un tableau : la pièce y perd certainement beaucoup.

L'excellent chef d'orchestre Eugène Bigot a conduit vaillamment la partition. Au premier rang de la troupe se détachent Mmes Madeleine Sibille, Faroche et Cernay, MM. Musy, Balbon et Arnoult. Il faut citer encore MM. Guénot, Hérent, Pujol, Morturier.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Boudin. — H.-E. Cross. — Le dessin italien. — Le dessin français de David à nos jours. — Dessins contemporains. — H. Héraut. — H. d'Amfreville. — A. Jouclard. — Un groupe de jeunes peintres.

Ce petit drapeau qui flottait sur un ciel gris — l'un de ces fameux ciels lourds de nuages plombés qui sont la gloire de **Boudin** — reste l'une des fortes émotions poétiques et picturales de notre enfance. Boudin se trouva jouer un rôle d'intercesseur pour nous mener à la compréhension de l'œuvre d'art. Par dette de reconnaissance, il n'est pas une exposition de son œuvre qui ne soit devenue pour nous un but de pèlerinage. C'est toujours avec un plaisir renouvelé que nous retrouvons ce maître dont la subtilité nuancée n'a jamais cessé de nous procurer quelque délectation. Et les lieux qu'il a tant aimés, comme les plages du Nord ou l'Estuaire de Seine, nous ne pouvons plus les voir qu'à travers sa propre vision.

L'exposition organisée par notre confrère Claude-Roger Marx (Galerie Raphaël Gérard) qui comprend un bel ensemble de toiles, aquarelles et pastels, nous rappelle que nous devons considérer Boudin, avec Jongkind dont il procède directement, comme l'un des plus grands de nos « petits maîtres » du XIX^e^ siècle. La délicatesse si séduisante avec laquelle il traduit les plus subtiles transparences de l'atmosphère et cette élégante agilité du pinceau qui lui permet de noter par touches allusives, libres et minutieuses, les impressions d'un œil extrêmement sensible, lui ont permis de jouer un rôle de précurseur.

Il restera comme l'un des maîtres de l'esquisse — et c'est pourquoi sans doute ses aquarelles sont si attachantes. Il savait se poser au point précis où l'art peut se maintenir pour suggérer, pour limiter son éloquence et non l'expression de sa science, se restreindre mais assez dire pour laisser s'épanouir toutes les puissances du rêve et de l'imagination.

§

La galerie Bernheim jeune présente une exposition très importante — probablement la plus importante qui ait été faite jusqu'ici — de l'œuvre de **H. E. Cross.** Tandis que

Seurat connaît toujours une très grande vogue, son ami Cross est presque tombé dans l'oubli. Cette exposition nous amène à penser que, somme toute, l'un ne méritait pas cet excès d'honneur ni l'autre cette indignité. Les doctrines pseudo-scientifiques du néo-impressionisme ont engendré des confusions entre la science de l'optique et l'art de peindre dont ont beaucoup souffert des artistes distingués. Les divisionistes, les « chromoluminaristes », vivant à une époque où le progrès scientifique faisait tourner les têtes, ont partagé les erreurs de leur temps. Ils ont connu l'orgueil des « scientistes » et ont cru très sincèrement que la juxtaposition des couleurs pures du spectre solaire était un moyen « unique et certain d'obtenir à la fois la lumière et la couleur »... et que leur apport à la peinture était un progrès définitivement établi dont profiteraient les générations postérieures.

Or, c'est un fait que le papillotement de couleurs inventé et pratiqué par le groupe néo-impressioniste, bien que Signac l'ait perpétué jusqu'à ces derniers temps, date terriblement. Cette formule est marquée par l'esprit de système. Il y a exactement trente ans, dans la même galerie, avait lieu une exposition Cross; les organisateurs de celle-ci ont eu l'excellente idée de faire figurer dans le catalogue la préface que Maurice Denis avait alors composée. Sans doute les visiteurs d'autrefois furent-ils frappés pour des raisons inverses de celles qui nous frappent aujourd'hui : un accent d'indépendance et de nouveauté. Trente ans! Que les théories picturales passent vite!

Quoi qu'il en soit, la peinture de H. E. Cross ne peut laisser insensible à ses grands rythmes lumineux. Elle est empreinte d'une certaine ferveur à la fois grave et joyeuse qui permet de classer son auteur parmi les plus dignes dans l'époque qui a suivi immédiatement l'impressionnisme. Cette exposition est une sorte de réhabilitation. A vrai dire, la volonté du décorateur n'est pas sans apparaître de façon un peu trop manifeste dans ces vastes compositions solennelles où Maurice Denis retrouve l'invention de Claude Lorrain. (Ceux que le public a nommés les « pointillistes » : Seurat, Signac et même Henri Martin, malgré la pugnacité et les

dissonances de leurs petites taches de couleur disposées côte à côte, nous communiquent presque toujours une impression de sérénité majestueuse.) L'esprit de vérité et de fidélité à la nature de Cross nous apparaît surtout dans ses dessins et ses petites aquarelles, d'un accent très spontané, dont nous trouvons ici un choix excellent.

§

A bien des signes, nous pouvons remarquer l'importance attachée au dessin par les jeunes générations. Nous l'avons souvent noté en étudiant l'œuvre de nos artistes les plus jeunes, — même parmi ceux qui sont très éloignés des formules de l'académisme. C'est sans doute la réaction logique contre l'impressionnisme et le laissez-aller anarchique de l'après-guerre. Faut-il considérer comme un témoignage de cette réaction le fait que nous trouvions en même temps à Paris trois expositions consacrées au dessin?

Le legs Jean Masson à la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts est une source assez riche pour alimenter des présentations extrêmement instructives où nous voyons figurer des œuvres peu connues, disposées avec des œuvres qui proviennent du fonds de l'Ecole. Nous pourrons donc admirer, à cette exposition de **dessins italiens,** Tiepolo, les Carraches, Guerchin et l'admirable Piranèse dont les inventions sont toujours un nouveau sujet d'étonnement. A côté nous verrons des maîtres moins notoires, mais dont les qualités de dessin les égalent aux plus grands : l'aisance, la liberté et la sûreté de trait d'un Poccetti, par exemple, sont un véritable ravissement.

L'exposition organisée par notre confrère Waldemar-George (Galerie Kaganovitch) est un excellent panorama du **dessin français de David à nos jours.** Il a fallu réduire cet immense champ de vision aux proportions de la galerie; il est donc inutile de dire qu'il y a des raccourcis et des lacunes. Mais — et c'est là l'essentiel — il se dégage d'une manifestation de ce genre un sens et une leçon qui apparaissent ici avec évidence : les meilleurs dessins français, de David à Degas, d'Ingres à La Fresnaye, ont traduit la figure humaine avec une intensité profonde et dans un style d'une pureté toute

classique. Nous voyons les merveilleux portraits de M. et Mme Ramel par Ingres, de très curieux Carpeaux, le « malade alité » de Daumier, des Géricaults, des Corots, des Millets, des pièces importantes de Degas, et aussi des aquarelles de Delacroix et de Barye — ce qui n'est pas le meilleur. On fera d'intéressantes comparaisons entre les sensuelles esquisses de Rodin et les jeux d'ombres lumineuses de Seurat, entre les sèches constructions de Cézanne et les compositions si vibrantes de Louise Hervieu. Une exposition de la Galerie Art et Industrie consacrée aux contemporains, où nous trouvons Segonzac, L. A. Moreau, Waroquier, Boussingault, Dignimont et des paysages tourmentés de La Patellière formera la conclusion de ces présentations de dessins.

§

Henri **Héraut** n'est pas très aimable pour les critiques. Dans la préface qu'il consacre lui-même à son œuvre (Galerie Billiet) il débute par cette parole de Gœthe : « Si j'ai du génie, je deviendrai quand même poète, sans personne pour me corriger, et si je n'en ai pas, les critiques ne me serviront à rien. » Les critiques pourraient être méchants aussi avec lui. Ils n'auraient qu'à le citer lui-même : « ...je peins dans l'oubli total du mouvement qui, à travers Delacroix, Corot, Manet, Monet, Degas... » Evidemment. Mais on est loin d'être animé de mauvaises intentions envers cet artiste dont les recherches profondes et graves sont respectables. Bien qu'il s'en défende et se réfère surtout aux Primitifs et à la Nature, sa peinture pèche peut-être par excès d'intellectualisme et abondance d'intentions. Mais ses figures, d'apparence assez ingrate, arrivent parfois à s'immatérialiser dans un véritable rayonnement poétique. Héraut est à coup sûr un fervent de l'art (et peut-être aussi de la critique d'art).

Avec de sympathiques maladresses, Henri **d'Amfreville** (Galerie Lucy Krogh) peint les lieux où, pour reprendre la belle expression de M. François Mauriac : « l'haleine des grandes villes a tué la nature ». Les scènes où s'agitent des foules de misérables personnages écrasés dans un paysage désespérant sont empreintes de valeurs spirituelles et symboliques.

Adrienne **Jouclard** (M. Bernheim) fait preuve de son entrain coutumier en décrivant avec une verve extraordinaire les fêtes populaires de sa Lorraine. Sa peinture, d'un éclat parfois un peu tapageur, est toujours baignée d'une allégresse savoureuse et d'un rude parfum de rusticité.

Un **groupe de jeunes peintres** expose à la Galerie de Paris. Janin s'exprime avec beaucoup de délicatesse; c'est une peinture aimable qui côtoie de près la mièvrerie, sans y tomber toutefois. Zendel s'affirme avec puissance. Il lui serait inutile de rechercher dans ses paysages tant d'effets tragiques. Nous aimons la palette et le graphisme assuré de Salvat. S. P. Robert est dans une période de progrès. Son austérité, et sa scrupuleuse honnêteté laissent poindre des dons assez rares. Ses deux tableaux de fleurs sont particulièrement intéressants. De Grange, nous remarquerons d'excellents paysages. C'est, croyons-nous, la première fois que Feildel expose en public. On est agréablement surpris par la franchise et la sincérité d'accent de ce peintre qui semble se moquer de tous les procédés au goût du jour pour tracer des compositions distinguées et d'un goût parfait.

A côté de ce groupe, nous remarquons l'exposition de Friedberger — d'un beau métier et dont nous apprécions particulièrement les gravures et celle de Lily Steiner, toute de sensible intelligence et de vigueur.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Huit lettres inédites de Jean Lorrain (1885).

C'était au temps où Jean Lorrain n'était encore que poète. Poète visionnaire, artiste et très littéraire, son goût le portait vers les galanteries du XVIIIe siècle et les déliquescences de cette fin du XIXe. Eclectique, il s'était donné plusieurs maîtres : Barbey d'Aurevilly, M. de Goncourt, Gustave Moreau. Ayant horreur de son temps, il se réfugiait dans le rêve ou la légende. L'art lui faisait oublier ses ennuis d'argent et endurer ses peines d'amour. Les portraits surtout l'attiraient. A travers l'expression du visage, il cherchait l'âme, imaginait l'original, le recréait. Le cadre craquait, le morceau de toile peinte s'élargissait, se reculait en perspective et, dans le décor et l'atmosphère largement évoqués, les « Hérodiennes » de G. Mo-

reau, les vierges de Botticelli et de Burne Jones, les personnages de Cranach et de Frantz Hals, revivaient. Jean Lorrain rimait d'après les peintres.

Les essais qu'Emile Hennequin publiait dans la *Revue contemporaine* le frappèrent. Il envoya en hommage au critique dont il admirait l'intuition, deux de ses volumes de vers, de facture et d'inspiration différentes : *le Sang des Dieux* et *Modernités.* Hennequin en les lisant dut avoir l'intuition d'un autre des Esseintes, quelque peu parent de celui de J.-K. Huysmans. Au vrai, il ne s'agissait pas d'imitation, mais de prédestination, due à certaine manière byzantine de voir et de sentir. D'où la ressemblance des thèmes traités et des goûts partagés. Il y avait de l'ange et du démon en Jean Lorrain, Normand nerveux et tourmenté, à la fois naïf et pervers, et cette dualité était rendue sensible dans ses livres de vers.

Hennequin ayant écrit à Lorrain pour le remercier de son envoi et lui dire sa préférence pour le *Sang des Dieux,* d'amicales relations se nouèrent entre eux.

Voici les lettres de Jean Lorrain, portant sa devise calligraphiée imprimée en vert, bleu et rouge : *divina belluis,* l'une d'elles écrite en encre écarlate, à l'imitation de J. Barbey d'Aurevilly. La dernière se termine sur ces mots :

> Mon père laisse une succession très compliquée qui jusqu'ici fait une assez belle situation à ma mère, mais qui est loin, moi, de m'enrichir. Je veux être forcé de travailler et commercialement peut-être.

L'auteur du *Sang des Dieux* se vit en effet forcé d'écrire dans les journaux. Mais même en s'occupant des *Poussières de Paris,* il sut rester poète et on peut dire de ses chroniques ce qu'il disait lui-même des *Modernités,* qu' « elles sont l'image d'une époque niaise, étriquée, prétentieuse et pratique, dont les côtés sinistres et rarement sinistres (tués ils sont par le ridicule) n'apparaissent qu'à quelques cérébraux... » « C'est cette niaiserie et cette satire même que j'ai voulu faire ressortir, essayant de faire une satire de la constatation même des faits journaliers de la vie coutumière », disait-il.

AURIANT.

I

Fécamp, ce 20 mars.

Monsieur, j'ai gardé le plaisir de vous répondre en avare, pour les jours de solitude et de recueillement de la vie de province, que j'aime par-dessus tout, vu qu'on n'y voit personne.

Dans le brouhaha de la vie de Paris, je ne suis plus moi et c'était moi qui voulais vous écrire.

Loin de m'inquiéter, votre opinion m'enchante et j'aime cent fois mieux que vous voyiez en moi le songeur du *Sang des dieux* que le songeur des *Modernités.*

Les *Modernités* doivent déplaire et sont faites pour cela, elles sont l'image d'une époque niaise, étriquée, prétentieuse et pratique, dont les côtés sinistres et rarement sinistres (tués ils sont par le ridicule) n'apparaissant qu'à quelques cérébraux; je mets la cour d'Eglise en dehors bien entendu.

C'est cette niaiserie et cette sottise même que j'ai voulu faire ressortir, essayant de faire une satire de la constatation même des faits journaliers de la vie coutumière.

Le vers s'est détraqué, dites-vous, mais forcément, le gommeux parle petit nègre et la mondaine en style télégraphique et à des monuments sans ligne, à des coutumes sans noblesse, des vers coupés et sans ampleur.

Merci pour le « Quadrille » et « Modernité », et « Elémite », mais cela, ce sont des visions et non des choses vues, saisies par l'œil charnel du passant de la rue... et vous sentez parfaitement dans mon opinion que la poésie est non pas de l'observation, mais de l'imagination, une conception grandiose hors des temps et de l'espace et non de la photographie...

Donnons-nous donc la main, cher monsieur et intuitif (c'est d'après vos critiques si perçantes et si aiguës que je me permets de vous appeler ainsi) et si le *Sang des Dieux*, que je dois refaire *ad unguem* vous a plu, je vous donne rendez-vous au volume des *Hérodiennes* qui vous plaira davantage encore.

Croyez, monsieur, à toute la sympathie et à la reconnaissance, pour lui avoir parlé si franchement, de votre

LORRAIN JEAN.

II

Monsieur,

M. Hayem m'écrit qu'il sera enchanté de vous recevoir jeudi prochain. Si vous êtes libre ce jour-là et désirez toujours voir les Gustave Moreau, je retarderai mon départ

d'un jour et me ferai un plaisir de vous reconduire jeudi au 84 du boulevard Malesherbes.

Le rendez-vous serait à 4 heures toujours au coin du boulevard de Courcelles et du parc Monceau, je veux dire du boulevard Malesherbes lui-même au coin du parc Monceau, au bureau des omnibus. Un mot de vous me fixera

votre

LORRAIN JEAN.

1885, juin.

III

Divina belluis.

Mon cher Hennequin,

C'est à devenir fou, mais je ne puis pas demain. Dieu vous préserve de l'adultère (on n'a plus un moment à soi!). Pouvez-vous samedi!

votre infortuné

LORRAIN

1885, 29 novembre.

IV

Monsieur et Ami,

Ci-joint la *Forêt Bleue* en question où vous retrouverez la Primavera qui a le tort de n'être pas inédite, Botticelli l'ayant peinte, il y a quelque cinq cents ans, mais pas un seul vers des sonnets soupçonnés, je ne garantis pas néanmoins l'absolue nouveauté des rimes.

Ce que je suis bête à cette heure... mes affaires d'argent s'arrangent en s'arrangeant lundi, si vous étiez très aimable, savez-vous ce que vous feriez... vous me donneriez une heure de votre journée dimanche, si toutefois vous n'allez pas à la campagne, et nous irions ensemble aux Alsaciens-Lorrains que je veux revoir encore une fois avant mon départ, mais avec un intuitif et un sensitif comme vous.

C'est à deux pas de chez vous, dans la salle des Etats, au Louvre, le pont à traverser. Voulez-vous? Rendez-vous à 2 heures café d'Orsay

votre très

LORRAIN JEAN.

V

Divina belluis.

Mon cher Hennequin,

Merci de votre lettre, votre opinion est de celles dont se préoccupe, surtout votre très votre Lorrain, et j'étais sûr que la *Forêt Bleue*, j'étais sûr, j'espérais que la *Forêt Bleue* vous plairait davantage que *Viviane*, forcément fausse comme toute pièce de théâtre.

C'est ce qu'on *dit dans la Tour* et les *Lunaires*, qui vous ont arrêté, c'est aussi ce que je préfère moi aussi avec le *Pays des fées*, qui est peut-être plus de la musique que de la poésie, et nous nous rencontrerons encore là comme nous nous sommes rencontrés déjà dans les légendes gaëliques, les Gustave Moreau et les Burne Jones et autres fils des Luinis et Botticellis.

Je viens encore mettre votre bonne camaraderie à l'épreuve : savez-vous ce que le doux Remâcle compte faire de mes sonnets sur *Un portrait*, qu'il avait trouvé le moyen de lire dans la *Forêt Bleue;* je lui ai écrit à ce sujet pour les lui réclamer, n'augurant rien de bon de son silence; le seigneur Remâcle n'a rien daigné répondre. Voulez-vous être assez bon pour les lui réclamer et me les renvoyer ici; je verrai à les placer à la *Revue moderniste* où le nom d'Hüysmans m'ouvrira, c'est-à-dire, m'entrebâillera peut-être les portes. J'y puis compter n'est-ce pas?

J'ai parfaitement reçu en juillet le mot hâtif débrouillant l'imbroglio des Alsaciens-Lorrains; Lemerre ou plutôt ses employés sont les seuls coupables, le livre et la lettre à vous destinés leur avaient été remis par moi en sortant de chez Hayem.

J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas fait ces Alsaciens-Lorrains; je vous envoie ci-joint un Franz Hals fait pour vous; voudrez-vous en accepter la dédicace?... Je compte le faire paraître dans un particulièrement soigné et mince volume intitulé « les Griseries », où je ne veux que des dédicaces exquises.

et je suis toujours votre

LORRAIN JEAN.

Je ne sais plus, j'ai oublié votre numéro rue du Bac,

j'adresse à tout risque lettre et sonnet à la *Revue Contemporaine*, qui vous les fera parvenir; espérons-le, du moins.

Fécamp, ce 7 septembre.

VI

Mon cher ami, merci et pour votre bonne lettre et pour la bonne nouvelle qu'elle m'apporte, je n'ai rien reçu de Remâcle mais votre parole fait foi... Je serais heureux et très fier de paraître dans la *Revue Contemporaine* pour mille et une bonnes raisons que vous savez sans parler de l'honneur pour moi très doux d'avoir été imprimé dans une feuille intellectuelle, où vous collaborez vous-même. Mais au dernier moment un remords me prend, je trouve ces sonnets sur la Primavera un peu longuets et même un peu terribles étant donné les sous-entendus de la courtisane ambigüe de sexe et de tout. Je préférerais de beaucoup paraître avec le Franz Hals à vous dédié, le sonnet sur un Cranach ci-joint, Cranach que vous reconnaîtrez pour un vieil ami à vous des Alsaciens Lorrains et d'ailleurs et dont vous aimez les incorrections de rimes volontaires voulues pour donner l'impression du barbare et du raffiné à la fois de cet art et alors les Sirènes ci-jointes de Gustave Moreau, la fameuse aquarelle si irrévocablement belle et si pleine d'une suggestive et lourde mélancolie vue et admirée ensemble chez Sylock (*sic*) Hayem : vous connaissez, je crois, le rythme bizarre, au moins personnel (je réclame cette fois), et dont la mélopée pour peu que vous les disiez haut, donne à mes vers une horripilante impression d'énervement et d'ennui. Je ne vous cacherai pas que comme fonds et comme facture je trouve ces trois pièces supérieures à la Primavera et voilà pourquoi, outre le plaisir que j'aurai de débuter dans la *Revue Contemporaine* avec une pièce à vous dédiée, je préférerai beaucoup voir insérer celle-ci, s'il en est temps encore et, n'est-ce pas, il en est temps.

Je vous serai donc très obligé de réclamer la Primavera à Remâcle et de lui faire accepter les ci-jointes, l'ordre dans l'impression serait *Devant un Cranach. Les Sirènes. Un Franz Hals*, avec les dédicaces bien entendu.

Je vous serre cordialement la main et suis bien votre

J. LORRAIN.

Je suis tout en l'air pour mes Lepillier, je parais le 15 octobre.

VII

Mon cher Hennequin, je ne vous en veux nullement, mais je regrette néanmoins l'omission des dédicaces, surtout à cause de Maurice Barrès, qui est un jeune et qui pourra croire qu'au dernier moment j'ai eté le bon petit camarade qui ne veut afficher que des noms de *maîtres arrivés* en tête de ses pièces pour faire sa propre réclame... Je lui expliquerai la chose, voilà... Je regrette également la vôtre (dédicace), car il m'eût été doux de voir imprimer mon nom au-dessous du vôtre, ainsi que celle de Gustave Moreau, qui était un peu le sens et l'explication de mes vers... enfin ce qui est fait est fait... Quel homme ordinairement étrange que ce Remâcle... il ne fait exception qu'en faveur des dédicaces à *intérêt pécuniaire*, les seules qui méritent d'emblée la suppression... *Hic louis est...* enfin. Je crois bien qu'une rectification dans le prochain n° de la Revue serait un peu plus ridicule! Il faut savoir accepter ce qui est fait et subir la sinistre maladresse et la plus sinistre sottise. J'ai mille ennuis avec mon roman, le plus lugubrement lent et long des imprimeurs.

Toujours votre et très reconnaissant de l'insertion grâce à vous seul obtenue.

JEAN LORRAIN.

Fécamp, ce 2 octobre.

Si le Remâcle vous a remis la Primavera, ne la renvoyez pas, je la prendrai chez vous à Paris.

VIII

Mon cher Hennequin, comme vous êtes la grande puissance de la *Revue Contemporaine*, c'est encore à vous que je viens m'adresser pour tenter d'arracher une réponse au consulat Rod et Remâcle, plus muets que des carpes à mon égard.

Dans les premiers jours de janvier j'ai adressé à Edouard Rod une nouvelle en prose (sur un portrait) et une suite de vers XVIII^{e} siècle destinés à mon prochain volume, avec prière

de me les retourner dans les dix jours s'ils ne cadraient pas avec la Revue. Je n'ai reçu depuis aucune réponse, mais comme on m'a en même temps supprimé le service de la Revue que l'on me faisait depuis novembre à titre de collaborateur, je ne suis pas plus fixé qu'auparavant sur le sort de mes malheureux produits et c'est vous que je viens relancer derechef pour essayer d'obtenir un arrêt du terrible et silencieux tribunal.

S'il me faut sacrifier l'un des deux envois, je préfère et de beaucoup qu'on sacrifie ma prose, dont je ne suis pas aussi *sûr* que de mes vers, et dont le sujet est peut-être un peu brûlant pour la *Revue Contemporaine...* Je suis au contraire très content des vers, et le petit volume où ils seront, devant paraître en mai, je serais heureux de les voir passer au plus tôt.

Puis-je compter, mon cher Hennequin, sur votre obligeance pour cette fois encore, sans parler des fois à venir. Mon père laisse une succession très compliquée qui jusqu'ici fait une assez belle situation à ma mère, mais qui est loin, moi, de m'enrichir... Je vais être forcé de travailler et commercialement peut-être.

Je vous serre cordialement les deux mains, votre

LORRAIN.

LETTRES ROMANES

L. Denis-Valvérane : *Lou Maianen*, H.-G. Peyre, Paris. — Baptiste Bonnet : *Lou Saquet dôu Gnarro*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Jean Bessat : *L'enfant*, Impr. F. Berthier, Arles. — Laforêt : *Proun que tèngon!*, Ed. de la Cigale, Uzès. — *Arièjo o moun païs*, Imp. J. Fra, Foix. — *Recueil de l'Académie des jeux floraux* 1936, Impr. Douladoure, Toulouse. — Edmée Clément : *Cansoun e meloudio*, Chez l'auteur, La Girano, Ollioules (Var). — Antonin Perbosc : *Fablèls* et *Fablèls calhôls*, Ed. Occitania, Paris. — Clardeluno : *La nèit d'estiu*, Ed. Clardeluno, Cazedarnes (Hérault). — Quelques dictionnaires. — Karl Voretzsch : *Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung, II.* — *Wörterbuch*, Max Niemeyer, Halle (Saale) (Allemagne). — Revues : *Calendau*, *Era Bouts dera Mountanho.*

C'est vraiment un « Mistral vivant », comme l'indique la bande du livre, que présente M. L. Denis-Valvérane dans **Lou Maianen**, une étude de plus (et non la moindre) sur le maître dont la gloire monte toujours. L'auteur a vécu sur ses pas, dans son ombre même. Il l'a suivi aux fêtes de Sceaux en 1887, puis deux ans plus tard, alors que Mistral approchait

de la soixantaine, dans ce même décor de Sceaux; au pré Catelan; à Paris, lors de la fameuse Déclaration de 1892; au café Voltaire où fréquentaient Mange, Amouretti, Albert Tournier, Paul Arène, Charbonnel, Maurras, alors secrétaire de la rédaction du *Viro-Soulèu* (Le Tournesol), Sextius Michel, Pierre Laffitte, Baptiste Bonnet, Lintilhac, Maurice Faure...; en 1895, au café des Cadrans où l'on trouvait Frissant, Ronjat, Aude, Charles-Brun, Moréas... et où se fit l'alliance de l'école romane avec l'école parisienne; en Provence, à Maillane, en Arles, aux Bains de Gréoux où Mistral était allé se reposer en 1906 ou 1907. L'auteur est, aussi, peintre : c'est dire qu'il a observé doublement le maître de Maillane dont il a retrouvé le regard au musée du Louvre dans un portrait d'homme peint par Van Dyck. Le père de Calendau a su rester toute sa vie « humble avec l'humble et plus fier que le fier » : on sent cela au long des pages du livre de M. L. Denis-Valvérane. On y sent aussi une admiration profonde pour le grand Provençal à qui il vient de rendre un hommage souriant mais d'autant plus ému et sincère qu'il a attendu plus de vingt ans, laissant même passer le centenaire de sa naissance, pour le faire.

En quelque quarante pages, M. Joseph Loubet, félibre majoral, a recueilli, dans **Lou Saquet dôu Gnarro,** 96 pensées de Baptiste Bonnet, et les a présentées en une aimable préfacette. Bonnet, « né le 15 de février de la belle année de 1844 en Bellegarde du Gard, dans la maison du vieux Brouquié qui donne dans l'ancienne rue de la Malle-Poste, appelée aujourd'hui vulgairement la route de Nîmes », était un homme méticuleux qui « tenait registre de ses correspondances, mieux qu'un commerçant patenté; qui après un premier brouillon, souvent d'un autre suivi, prélevait pour ses archives une copie de sa lettre ». Chez lui, donc, rien ne se perdait, et c'est ce qui a permis de recueillir maintes bribes de son œuvre, telles que : *Touti li passioun soun sorre, es verai, mai li sorre se retrason pas tôuti : n'i a de grando, de pichoto, de bruno, de bloundo, de poulido e de laido.* (Toutes les passions sont sœurs, c'est vrai, mais les sœurs ne se ressemblent pas toutes: il y en a de grandes, de petites, de brunes, de blondes, de jolies et de laides); *Lis ome qu'escouton parla n'en sabon toujour*

mai que li que s'escouion. (Les hommes qui écoutent parler en savent toujours plus que ceux qui s'écoutent); *Quau se négo regardo pas ço que béu.* (Qui se noie ne regarde pas ce qu'il boit). Toute une sagesse méridionale. Il faut remercier M. Loubet de ne l'avoir pas laissée se perdre.

L'Enfant est une comédie tragi-comique en un acte, due à M. Jean Bessat, auteur de *Li Conte de Mèstre Jan* (voir *Mercure* du 15-IX-34), de *Un jujamen bèn rendu* (v. *Mercure* du 15-XII-34). La première scène semble inspirée de la première scène du *Malade imaginaire,* ce qui n'est pas pour déplaire. Toute la comédie, écrite en bonne prose de terroir coupée de légère poésie, est amusante surtout pour les expressions employées, comme par exemple : [*Li*] *lapin... legisson lou journau* (les lapins lisent le journal), ce qui signifie qu'ils n'ont rien à manger.

M. Laforêt est poète, mais **Proun que tèngon!** (traduit par *Tiendront-ils...?* — et qui l'eût été plus justement par *Pourvu qu'ils tiennent!*) n'est pas de la poésie : le titre indique tout de suite de quoi il s'agit. « Chez Laforêt, dit le préfacier, M. Marc Bernard, le poète et le citoyen tiennent une place égale. » *Proun que tèngon!* est une chronique de l'arrière qui vient plus de vingt ans après son début, mais une arme à deux tranchants, et l'auteur le sait bien, qui a écrit : « L'on n'a pas suffisamment mesuré la profondeur de cette réflexion d'un poilu prise pour une boutade : — Pourvu qu'ils tiennent, là-bas!» Livre où l'ironie a heureusement sa place, ce qui aide le lecteur à le digérer. Mais quel besoin d'employer la langue d'oc pour dire, par exemple, que : « Il semble qu'il y aurait là un champ d'action tout indiqué à l'activité d'un comité de « ratophilie » placé sous le haut patronage de la S. P. D. A. » ? Partant d'un tel principe, on pourrait attendre un traité de droit international en dialecte auvergnat ou un cours de thermodynamique en provençal. Comme j'eusse préféré un simple sonnet à ce livre — qui n'est qu'un premier tome!

A toutes les pages de **Arièjo o moun païs** apparaît l'amour du pays natal comme les colchiques, en automne, percent le tapis des prés humides. Ce livre, véritable anthologie d'écrivains ariégeois, est présenté par Mme Isabelle Sandy et M. Clovis Roques, majoral du félibrige. C'est une belle suite à

Flours d'Arièjo dont j'ai parlé dans ma dernière chronique. On y trouve la signature d'une vingtaine de poètes et de prosateurs: Mlle V. Azéma, Mme Achille Baqué, MM. Julien Boubila, Joseph Dangerma, François Dougnac, J. Castet, Alfred Esquirol; Mme et M. Aimée et Paul Massat; MM. Edouard Mir, Adelin Moulis, Arthur Moulis, Jules Palmade, Jules Ponsolle, Clovis Roques; Mme Mercédès Seillé; MM. J.-M. Servat, Léon Soula; Mlle Jeanne Tariol; MM. D. Terrade, Auguste Teulié et François Vergé. Les genres sont les plus divers; il y a des poésies longues et des courtes, des saynètes et des chansons, des pensées et des histoires drôles, des contes et des poèmes en prose, dans ce gros livre que les lecteurs pyrénéens ne manqueront pas de mettre dans leur bibliothèque sur un rayon à portée de la main.

Comme chaque année, a été publié le **Recueil de l'Académie des jeux floraux** de Toulouse, qui comporte un résumé historique des jeux floraux, le nom des bienfaiteurs de l'Académie, la liste académique pour l'année et le programme des concours; puis le palmarès des ouvrages couronnés dans les concours littéraires et des prix de vertu distribués; ensuite, la publication des ouvrages couronnés ou distingués dans le concours, et enfin les discours et rapports des mainteneurs et maîtres ès jeux floraux, soit un gros volume in-8° de plus de 500 pages pleines de substance.

Il ne m'appartient pas (j'en serais fort empêché) de parler de la musique d'un superbe recueil : **Cansoun e meloudio,** dû à Mme Edmée Clément. Mais l'auteur n'est pas seulement disciple d'Euterpe, mais encore de Polymnie : elle ne s'est pas contentée d'écrire la musique de dix-huit chansons et mélodies : on lui doit aussi les paroles, en très bon provençal, de *Li Vendemiaire,* une ronde bien dans le bon esprit du folklore, avec une ritournelle de tambourin. Les paroles des autres chansons sont de M. Joseph Tellier, maître en gai savoir (*Lou Mas*), M. Antonin Joannon (*Envocacioun à N.-D. de la Gardi, L'aurige*), Mme Chanot-Bullier (*Lou brès*), Théodore Aubanel (*Li segaire, O chambreto! La crous, Nous veiren plus!, La roso de Roumaniho, L'aragno*), Valère Bernard (*Bello roso, Pourtissoun di balado d'Aram*). Et je ne saurais omettre le nom du Dr Fernand Clément, majoral du félibrige,

et mari de Mme Edmée Clément, qui a écrit *Dins un gèst d'amour*, *Roumavage* et *A la frucho*.

M. Antonin Perbosc est bien l'un des meilleurs poètes des pays d'oc, car il a su dégager bellement, comme une pépite d'or de sa gangue, la pure langue des troubadours de l'emprise du français. Ses **Fablèls** et ses **Fablèls calhôls** sont, comme leur nom l'indique, imités des fabliaux. Ah, quelle langue drue, et sonore et chaude! Il faudrait tout citer de ces *Fablèls*, bien que le tome II ne soit certes pas à mettre en toutes les mains... Dans le premier volume, on trouve : *Lo lai d'Aristoli* (Le lai d'Aristote, par Henri d'Andeli), *La mala endevenensa* (le laid chevalier), *Lo Pacan en paradis* (Du Vilain qui conquist paradis par plait), *Las amoras* (Du provoire qui manga les meures, par Garin ou Guerin; Du preste qui manja mores), *Lo païs de Cocanha* (C'est li fabliaus de Coquaigne), *Lo joglaire* (De saint Pierre et le jongleur), *Los tres bosuts* (Des trois boçus), *Lo cobejos e l'envejos* (Del convoitus et de l'envieus, par Jean Bedel; L'envejos e l'avaricos, par sant Vicent Ferrer), *Las perdics* (Le dit des perdriz), *Los tres orbes de Compienha* (Les trois aveugles de Compiègne, par Courtebarbe ou Cointebarbe); dans le second : *La domaizèla volanta* (De la pucele qui voloit voler), *La quiol-cozuda* (De la dame qui aveine demandoit pour Morel; De la damoiselle qui ne pooit oïr parler de f...), *L'agachôl encantat* (Du prestre ki abevete, par Garin), *Tres un sul autre* (Du prestre et de la dame), *La somiaira* (Li Sohaiz desvez, par Jean Bedel), *Gauteron e Marion* (De Gauteron et de Marion), *Lo Caminôl batut* (Le sentier batu, par Jean de Condé), *Lo faure, sa femna e l'aprendis* (Du febvre de Creeil), *Lo cabalier que fazia parlar los muts* (Le chevalier qui faisait parler les... et les..., par Garin), *L'autar benezit* (De l'evesque qui beneï le...), *La murgueta* (De la sorisette des estopes), *Lo polin à la font* (De la pucele qui abevra le polain), *Los miracles de sant Martin* (Les .IIII. sohais saint Martin), *Las plaijairas* (Des .III. dames qui troverent...). On voit assez quel est le ton de ces deux petits livres. La langue employée est une véritable orfèvrerie. Voici un exemple extrait de *Lo païs de Cocanha :*

> Aqui i a la Font de Jovensa.
> Un ôme vièl, prèp de la mòrt,

**qu'a perdut vertut et valensa,
n'a qu'à s'i banhar, e ne sòrt
coma a vint ans alèrt e fort;
e tota femma à pel rufida
que l'ala del temps tròp marquèt,
salsada aqui, tòrna d'auzida
fresca coma quand descluquèt.**

(Voilà la Fontaine de Jouvence. — Un homme vieux, près de la mort, — qui a perdu vertu et vaillance, — n'a qu'à sy baigner, et il sort — comme à vingt ans alerte et fort; — et toute femme à peau ridée — que l'aile du temps trop marqua, — trempée là, redevient sur-le-champ — fraîche comme quand elle devint nubile.)

Des glossaires occitan-français permettent de lire sans trop de difficulté ces savants fabliaux dignes des meilleurs auteurs du XIII^e siècle.

L'œuvre de Clardeluno est déjà copieuse. Après des poèmes, *Escriveto, L'Imagier, Lous enmascoments e lous sounges;* après deux comédies, *Las gentilhos* et *En velhant lou mort,* voici un drame paysan en deux actes : *La Neit d'Estiu,* dont l'action se déroule en Bas-Languedoc. Il y a cinq personnages, au langage très exact et bref, dans ce drame noir qui semble inspiré de Sophocle, dont l'auteur a mis en exergue deux extraits traduits en langue d'oc : *Amour... lou que te retire ven fol!* et *La fount des plours es per sempre duberto!...*

M. Joseph Loubet, dans le n° 41 de **Calendau,** a publié des notes concernant la prose méridionale avant Roumanille. On y trouve notamment une liste de dictionnaires intéressants à connaître. La voici, sans commentaires : *Dictionnaire patois-français à l'usage de l'arrondissement de Saint-Gaudens,* par Dupleis (Saint-Gaudens, 1843; in-12 de VIII-156 p.); *Dictionnaire gascon-français, dialecte du département du Gers,* par Cenac-Moncaut (Paris, 1863; in-8° de 143 p.); *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron,* par l'abbé Vayssier (Rodez, 1879, grand in-8° de XLIII-654 p.); *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France,* par Gabriel Azaïs (Montpellier-Paris, 1877 à 1881; 3 vol. in-8° de 7 à 800 p. chacun); *Dictionnaire analogique et étymologique de tous les idiomes méridionaux, etc.,* par L. Boucoiran (Paris, 1875 à

1885; 2 vol. in-8° faisant ensemble 1400 p.); *Lou Tresor dôu Felibrige* ou *Dictionnaire provençal-français,* etc., par Frédéric Mistral, qui parut de 1881 à 1886 en fascicules qui firent deux gros volumes in-4°; *Dictionnaire languedocien-français,* par Maximin d'Hombres et G. Charvet (Alès, 1884; grand in-8° de v-655 p.); *Dictionnaire du béarnais ancien et moderne,* par V. Lespy et P. Raymond (Montpellier, 1887; 2 vol. in-8°); *Dictionnaire français-occitanien donnant l'équivalent des mots français dans tous les dialectes de la langue d'oc moderne,* par L. Piat (Montpellier, 1893-1894; 2 vol. grand in-8°); *Premier essai d'un dictionnaire niçois-français-italien,* tome I, par l'abbé J. P. Pellegrini (1894; xx-710 p.); *Dictionnaire étymologique de la langue gasconne, avec racine celte et grecque,* par Alcée Durieux (1899-1901, 2 vol.); *Dictionnaire provençal-français et français-provençal,* par le P. Xavier de Fourvière (Avignon, 1902; 2 vol. in-12 de 774 et 264 p.); *Petit dictionnaire provençal-français,* par Emil Levy (Heidelberg, 1909; VIII-388 p.); *Dictionnaire français-périgourdin,* par Jean Daniel (Périgueux, 1914; in-8° de 378 p.); *Lou Tresor dôu Felibrige,* éd. du Centenaire (Paris, 1930); *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes* (*Bassin de l'Adour*), par S. Palay (Pau, 1932; 2 vol. in-8°). M. Loubet signale aussi : *Lexique limousin d'après les œuvres de Joseph Roux* (1895); un manuscrit datant de 1779 : *Dictionnaire de la langue limousine et parallèle ou comparaison de cette langue avec plusieurs langues tant anciennes que modernes,* par Dom Léonard Duclou, un bel in-4° de 6 feuillets et 300 p.; le manuscrit d'un *Dictionnaire du patois de Labouheyre* (*Landes*), par Arnaudin; celui d'un *Dictiounàri de la lengo moundino,* par le Dr J.-B. Noulet; et enfin le *Dictionnaire montpelliérain-français,* par Martin.

Il ne faut pas manquer d'ajouter à cette liste le tome II de **Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung : Woerterbuch,** un très précieux glossaire que l'auteur, M. Karl Voretzsch, n'a pas seulement destiné aux étudiants allemands, mais aussi aux lecteurs étrangers à son pays. J'ai dit (*Mercure* du 15-VI-36) tout le bien que je pensais de la première partie de ce remarquable ouvrage. Dans la seconde, en 180 pages, M. le Professeur Voretzsch a condensé l'essentiel des mots romans

traduits à la fois en français et en allemand, quelquefois avec une brève indication d'origine et souvent avec plusieurs orthographes différentes. C'est un travail considérable, et il faut applaudir. Quelques petits travers seulement, dont on ne peut raisonnablement faire grief à l'auteur, puisque une quantité de félibres *français* y tombent. Je signalerai seulement la suppression de l'*r* à l'infinitif des verbes : *agacha, agandi, aganta,* etc. Il y a beau temps que les Provençaux, par exemple, ont fait un sort à cet *r* final... Que je sois préservé de leurs foudres, mais je leur donne tort sans hésiter. Supprimer cet *r,* type des consonnes vibrantes — dans l'écriture, j'entends — c'est « déviriliser » le verbe. Les montagnards des Alpes, d'Auvergne, des Pyrénées, dont le langage a gardé toute sa rudesse, l'ont conservé. Aussi, l'on trouve dans le glossaire de M. le Professeur Voretzsch des mots qui ne sont autres que du français patoisé (*machinalamen*), voire des mots étrangers (*mazurka*). Dans cent ans (je ne me soucierai plus, alors, des lettres romanes), on trouvera peut-être communément dans les textes : « dinamo », « locomotivo », voire « aerodinamico »; des écrivains de langue d'oc n'ont point tant attendu pour les employer, ni même les gens du peuple, qui suivent le progrès mécanique : ainsi, j'ai entendu un jeune homme dire : *N'ai marre,* pour signifier qu'il en avait assez! Mais il faut bien sourire. Quant au *Wörterbuch,* il ne prête pas à sourire, il force le respect : qu'on songe que l'auteur a eu la patience de donner quantité de mots souvent en plusieurs dialectes; qu'il a ajouté à ce lexique suffisamment complet des notes bibliographiques, bourrées de substance, des notes sur la prononciation, sur la langue écrite des diverses provinces d'oc, enfin tout ce qui en fait un vrai livre de travail.

J'ai sous la main un numéro de 1935 de **Era Bouts dera Mountanho,** organe de l'*Ecole des Pyrénées.* Je regretterais de le passer sous silence, à cause d'une longue et excellente étude de M. Jules Palmade sur « Les dialectes méridionaux à l'école ». Une fois de plus, mais de belle manière, la question des patois est agitée. M. Palmade (qui est membre de l'enseignement) est allé à l'école de son village lors de sa première enfance : « On est petit et on a peur, on vous porte sur le dos comme pour vous apprendre à voir, déjà, les choses de

haut. » La veille, on fait des recommandations et des promesses, mais le premier retour est pourtant assez douloureux: « *T'i compreni pas res, t'i tourni cap à l'escola, moussu es brabe mè m'anuji* » (Je n'y comprends rien, je n'y reviendrai pas, à l'école, monsieur est bon, mais je m'ennuie.) Combien de petits paysans sont passés par là! M. Palmade voudrait, et il a bien raison, qu'on fît, à l'école, des hommes et non point des perroquets. C'est en négligeant la langue maternelle, celle du village, en la méprisant, en l'interdisant en faveur du seul français, qu'on fait naître dans l'esprit de ceux à qui les nécessités de la vie ne permettront pas de poursuivre bien loin leurs études, le style « gendarme » qui n'est souvent provoqué que par une touchante prétention au beau langage. Comme nous préférons de braves Français s'exprimant en leur langue de terroir au lieu d'employer des expressions telles que : « Je corrobore subséquemment », pour: « Je suis de votre avis », ou : « Je vous fais l'honneur », pour : « J'ai l'honneur » !... M. Palmade a donné à la fin de son étude un tableau comparatif de termes latins, français et occitans : c'est très instructif, et le regretté majoral Louis Delhostal avait bien compris cela, il y a longtemps, qui enseignait à Thiézac (Cantal), aux élèves de sa petite école, le français en partant, non point du latin, mais du dialecte carladézien : les résultats étaient remarquables. Tous les numéros de *Era Bouts dera Mountanho* ont la tenue de celui, un peu ancien déjà, que je viens de signaler. On y trouve des vers et des morceaux de prose signés des meilleurs auteurs occitans, et non seulement de ceux de l'Ariège, mais encore d'écrivains gascons, rouergats, provençaux, languedociens, etc. Et je ne manquerai pas de signaler l'amusant almanach publié par cette revue en 1937 pour la trente-troisième fois.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES ITALIENNES

Massimo Bontempelli : *Gente nel Tempo*, Barion, Sesto San Giovanni. — Aldo Palazzeschi : *Il Palio dei Buffi*, *Vallecchi*, Florence. — Emilio Cecchi : *Corse al Trotto*, Bemporad, Florence. — Ugo Ojetti : *Sessanta*, Mondadori, Milan. — Ardengo Soffici : *Apollinaire*, Milan 1937, hors commerce. — *Scrittori della Svizzera Italiana*, Istituto editoriale ticinese, Bellinzona. — F. T. Marinetti : *Il Poema Africano della divisione « 28 Ottobre »*, Mondadori, Milan. — Mémento.

Grand événement dans le monde des lettres en Italie. Mas-

simo Bontempelli fait vendre son dernier livre, **Gente nel Tempo,** sur ce qu'on appelle *le bancarelle.* Ce sont des petites voitures chargées de livres, transformables en éventaires, et qui font les foires et les marchés. Donc, livres à bon marché, édités par des maisons spécialisées, et dont la vente, à l'origine, fut faite par des marchands ambulants originaires de Pontremoli, petite ville de l'Apennin ligure. L'éditeur Barion arrive à donner le livre de Bontempelli pour trois francs alors que ses confrères seraient obligés de le faire payer douze. Il serait long de donner les raisons techniques. La clientèle est pour une grande part d'autodidactes, des gens du peuple ou de la toute petite bourgeoisie. Comme me disait Orio Vergani, *gente che cammina sulle cime,* c'est-à-dire qui recherche presque exclusivement les très grands auteurs : Shakespeare, Tolstoï, Dostoiewsky, Manzoni, Victor Hugo. Ou bien alors, le roman tout à fait populaire, le Xavier de Montépin du moment. Par définition, cette clientèle se désintéresse tout à fait des auteurs contemporains. Elle les ignore. Tandis que chez nous, les collections à bon marché, qui suivent les éditions ordinaires, sont faites plutôt de titres de livres récents. Ce n'est pas tout à fait la même chose; ni la même vente, bien que la déconfiture de certains de nos éditeurs ait amené, depuis quelque temps, sur nos *bancarelle* des auteurs comme Giraudoux et Mauriac. Mais c'est à leur corps défendant, tandis que la tentative de Bontempelli est voulue. A-t-elle réussi? On en discute beaucoup. Certaines marchandes que j'ai interrogées m'ont indiqué des ventes appréciables. On pourrait aussi se demander si Bontempelli a tenté de s'adapter à ce public nouveau pour lui. Je ne le pense pas. *Gente nel Tempo* est du Bontempelli de bonne qualité, une sorte d'étude psychologique en relativité, c'est-à-dire qui se développe dans le temps à travers trois générations, et avec un certain procédé de terreur traité en humour, selon la technique anglaise; le tout, naturellement, très léger et cursif.

Le volume de nouvelles **Il Palio dei Buffi,** que l'on pourrait traduire par *Le Carrousel des drôles de types,* est aussi de l'excellent Palazzeschi. Depuis ses recueils de vers, Aldo Palazzeschi n'a sans doute rien publié qui fût plus dans sa nature, qui exprimât mieux sa vision particulière du monde.

Il est poète et il est toscan; et on pourrait tirer de ce livre une définition de la fonction du poète telle qu'il la conçoit : *prendere la gente in giro.* Ce n'est pas une position de sceptique, ni d'ironie gratuite, mais une observation assez pénétrante pour retrouver ce que la plus pauvre vie a en propre, et d'original. La mise en œuvre prend souvent ce tour d'expérience mystificatrice, la *burletta,* qui est une tradition de l'esprit toscan. *Il Punto nero, le point mystérieux* en est un savoureux exemple. On en pourrait citer d'autres. Il serait par ailleurs possible de retrouver dans ce livre des traces des différents états par où est passé l'art de Palazzeschi, et jusqu'à l'aventure futuriste. Une certaine influence papinienne aussi, dans *Gedeone e la sua Stella;* mais par-dessus tout, un florentinisme dru et de pur alliage. Palazzeschi ne s'est jamais mêlé aux polémiques et manifestations du *strapaese.* Il sentait bien tout ce qu'elles comportaient d'artificiel. Si on le connaît, il est même permis de penser qu'il a voulu, dans la première de ces nouvelles, *lo Zio et il nipote, l'oncle et le neveu,* donner en quelque sorte une correction du roman qui passa, un temps, pour le fin du fin du *strapaese.* Et avec quelle savoureuse vigueur!

Cet idiome toscan, le véritable, celui qui n'a pas dégénéré dans l'*idioma gentile* qui fut la suprême ambition linguistique de certains Piémontais grands ou petits, nous le trouvons aussi dans **Corse al Trotto** d'Emilio Cecchi. Simples articles parus dans des journaux ou des revues; mais certains d'entre eux contiennent plus de choses que de gros livres, tel *le Serpent,* qui est un chef-d'œuvre, et *Poeta Sfortunato,* morceau critique concis et précis sur la pièce déjà baudelairienne qu'Andrea del Basso composa au XVᵉ siècle.

Ce n'est guère quitter la Toscane que de passer à Ugo Ojetti qui, pour ses soixante ans, a voulu publier un petit livre de maximes au titre significatif de **Sessanta.** Genre aussi difficile qu'il est tentant; et nous savons combien il est dangereux de l'aborder, après que les maîtres semblent en avoir épuisé toutes les ressources. De récents exemples ne nous l'ont que trop montré. Mais en plus de son grand talent, Ojetti a su amasser au cours de ses soixante années une expérience solide, optimiste, et en même temps d'une très indul-

gente lucidité. Alors qu'il a été plus que difficile aux autres frappeurs de maximes de dépasser les éternels lieux communs, Ugo Ojetti a su renouveler les siennes en les mettant dans l'esprit de la vie moderne : « Seul est vieux celui qui n'a plus la curiosité d'apprendre », nous dit-il; et parmi ces 352 pensées, les plus savoureuses sont sans doute celles qui concernent les lettres et le journalisme, dont il a une grande expérience. Il sait que le véritable journaliste doit considérer un article comme une action, et travailler dans le sens de cette action sans se soucier des avantages extérieurs qu'il en peut retirer, et de la gloire moins que du reste. Cependant, ne peut-on apercevoir des traces du bon vieux temps révolu, je veux dire celui qui est passé déjà depuis une quinzaine d'années, dans une maxime telle que celle-ci :

« La première tâche d'un journal n'est pas d'informer ses lecteurs, mais de les former. »

Ugo Ojetti serait-il à ce point la dupe des mots qu'il crût encore à la presse d'information? Il ne reste plus que la presse de déformation, et elle est devenue un métier : la déformation professionnelle.

Très touchant est le **Thrène pour Guillaume Apollinaire** qu'Ardengo Soffici a composé, en français, à la mémoire de celui dont il fut l'ami et auquel l'apparente un talent d'une même tournure. Certes, ces vers, accompagnés de notes, sont très dignes d'Apollinaire dont ils chantent la vie courte et glorieuse. Il importe de signaler ce tout petit livre qui, tiré à un nombre d'exemplaires très limité et hors commerce, est et demeurera une rareté.

L'Institut Editorial du Tessin, avec les deux gros volumes de ses **Scrittori della Svizzera Italiana,** a élevé un véritable monument aux écrivains suisses de langue italienne. En Suisse, l'italien est parlé dans tout le canton du Tessin, et aussi dans les courtes vallées de Poschiavo et de la Bregaglia qui appartiennent aux Grisons.

L'unitarisme jacobin a brouillé bien des idées. On ne sut plus, après lui, que c'était, pour une grande nation, un avantage de posséder des minorités linguistiques dans ses frontières politiques, et un autre non moins grand que sa langue maitresse fût parlée par des groupes appartenant à une autre

domination politique. Et à cet égard, la France était le pays auquel ces idées paraissaient devoir le moins naturellement s'appliquer. Aussi, nous firent-elles beaucoup perdre. Le Tessin, Poschiavo, Bregaglia doivent donc, à mon sens, être regardés comme un précieux avantage aussi bien pour l'Italie que pour la Confédération helvétique. C'est un lien puissant et sûr. N'a-t-il pas été négligé? Naguère, et je me souviens d'une page de Soffici particulièrement injuste, les Italiens, comme d'ailleurs le reste du monde, en étaient restés à une Suisse libertaire que symbolisait Guillaume Tell avec son arbalète et sa pomme. Du moins le contre-sens de Guillaume Tell, que Schiller avait contribué à répandre. Or, les cantons, originairement et pendant longtemps, furent plutôt des patriarcats que des démocraties. Certains aujourd'hui encore. Dans le canton du Tessin, on est très justement fixé sur la valeur démocratique de l'action des conjurés du Rutli. Peu importe maintenant. On y est bons confédérés et on y parle italien. D'où une littérature qui se ressent d'une double robustesse : celle du bon terroir lombard, et celle de la montagne. Il est certain que des écrivains comme Francesco Chiesa sont, dans leur esprit et dans leur langue, des continuateurs de Manzoni. Pensons aussi que la petite vallée de la Bregaglia, entre parenthèses le seul pays de langue italienne qui soit protestant, a donné un dantologue de la valeur de Scartazzini. Il ne nous est guère possible de procéder à l'analyse de cet ouvrage de plus de 1.300 pages. La matière a été très clairement ordonnée et présentée par Giuseppe Zoppi, Arminio Janner, F. D. Vieli, Brenno Bertoni, Emilio Bontà, Mario Jäggli, Carlo Sganzini, Luigi Simona. Le premier volume est consacré aux lettres pures; le second, à la littérature politique, historique, scientifique. Chaque partie est accompagnée d'une dissertation explicative; les extraits de chaque auteur, par une notice. Ces extraits vont depuis le commencement du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. Ce qui montre que la vie spirituelle a toujours été intense en ces vallées, comme d'ailleurs dans tous les pays de montagne. En tout cas, ce recueil fait le plus grand honneur à tous ceux qui ont contribué à l'établir.

F. T. Marinetti a combattu en Ethiopie avec la Division

« 28 octobre », et il en est revenu plus *parolibériste* que jamais. C'est-à-dire qu'il n'admet plus que les *paroles en liberté*. C'est selon cette technique qu'il a écrit **Il Poema Africano.** Par exemple : « Esprit étudiant de la popote des médecins méridionaux et candeur poétique des draps des hôpitaux Dalla Valle et Chiurco où le chirurgien et poète futuriste Masnata, en maniant des produits pharmaceutiques italiens, trouvera la très neuve poésie des fers chirurgicaux. » Reste à savoir comment les patients apprécieront cette poésie-là.

MÉMENTO. — Ivon de Begnac vient de donner le second volume de sa *Vie de Mussolini.* C'est *La Strada verso il Popolo, le Chemin vers le Peuple* (Mondadori, Milan) ce qui nous mène de janvier 1905 à décembre 1909. Ce volume raconte entre autre le séjour si important dans le Trentin, ainsi que les rapports entre Mussolini et Cesare Battisti. Nous nous réservons de parler longuement de l'ouvrage lorsqu'aura paru le troisième et dernier volume. Nous pouvons dire dès maintenant qu'on y trouve tout autre chose que ce que nous lisons dans les livres d'auteurs, avec ou sans talent, qui au cours d'un voyage de quinze jours ont la satisfaction de découvrir l'Italie et le fascisme comme Christophe Colomb découvrit l'Amérique. — Le goût qu'ont les Italiens pour les anthologies nous vaut *Splendore della poesia italiana* (Hœpli, Milan), compilée par Corrado Govoni. Un recueil de ce genre est toujours plus ou moins une définition de celui qui en choisit les pièces. Celles-ci vont du *Cantique du Soleil* jusqu'aux poésies de Govoni lui-même, sans oublier, en passant, la terrible pièce d'Andrea del Basso dont il a été parlé à propos d'Emilio Cecchi. Il est à remarquer que les deux cinquièmes de ces pages sont consacrées aux poètes contemporains. Sans épiloguer sur ceux que Govoni a délibérément écartés, ni sur le dosage des morceaux classiques, constatons qu'il a donné, sous une présentation élégante, une anthologie tout à fait neuve et vivante, ce qui nous change des habituelles compilations professorales.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bardoux : *La France de demain, un plan;* Sirey. — Jacques Doriot : *La France avec nous!* Flammarion. — Oliveira Salazar : *Une Révolution dans la paix;* Flammarion. — Louis-Ferdinand Céline : *Mea Culpa,* Denoël et Steele, éditeurs, Paris, 1937. — Victor Serge : *Destin d'une Révolution. U.R.S.S. 1917-1937.* Grasset, Paris, 1937. — Du même : *De Lénine à Staline,* Editions du « Crapouillot », Paris, 1937.

M. Bardoux, continuant sa courageuse campagne contre le

communisme, s'est demandé comment on pourrait « reconstruire la Nation actuellement en danger ». Dès mars 1935, avec quelques amis réunis « sous sa présidence de fait », il avait constitué un Comité technique pour la réforme de l'Etat. Il a naturellement adopté les conclusions de ce Comité et les expose dans une brochure intitulée : *Ni communiste, ni hitlérienne :* **La France de demain : un plan.**

En quoi consiste le plan de M. Bardoux? Je dirai volontiers : en vieilles recettes des Centres de l'Assemblée Nationale, « élue un jour de malheur ». M. Bardoux admet naturellement la théorie des trois pouvoirs, mais il fait entrer les membres de l'Institut dans le corps électoral qui actuellement élit le président de la République; il crée une forte représentation des minorités (même au sein des Conseils municipaux!); il enlève l'avancement des magistrats au ministre, il organise la région au-dessus du département. Evidemment, de cette façon, la démocratisation du gouvernement serait moindre, mais les vices gouvernementaux contre lesquels M. Bardoux proteste seraient-ils sérieusement éliminés? L'histoire est là pour témoigner du contraire. Jamais la corruption électorale n'a été aussi effrontée que sous Louis-Philippe. M. Halévy (au témoignage duquel M. Bardoux fait appel) a reconnu que le despotisme tyrannique de la seconde Chambre n'est que l'imitation de celui de l'Assemblée de 1871-1875. L'écrasement des classes moyennes (qui est un des maux auxquels M. Bardoux veut remédier) est une conséquence de l'existence du suffrage universel. Celui-ci mène *inévitablement* au communisme. Tous les quatre ans, on dit aux électeurs : « Vous êtes le Souverain, que voulez-vous? » Un jour vient où la majorité, qui n'a rien, répond : « Je veux une partie des biens de la minorité. Ce n'est pas « la proportionnelle » du Comité Bardoux qui empêchera cela.

Le livre de M. Jacques Doriot : **La France avec nous,** est le manifeste du fondateur du Parti Populaire français, un jeune parti qui a, paraît-il, recruté cent mille adhérents dans les six premiers mois de son existence. Cent mille adhérents dans une masse électorale de près de huit millions d'électeurs, c'est peu en réalité. Mais M. Doriot a l'enthousiasme du néophyte. Il était communiste il y a quelques années et faisait

le pèlerinage de Moscou. A cette époque, « le Parti communiste était comme maintenant, mais de façon bien plus modeste, soutenu par les finances russes; je n'y voyais point de mal, écrit M. Doriot, car l'affaire de la Troisième Internationale, c'était alors exclusivement de soutenir dans tous les pays les mouvements révolutionnaires et pacifiques ». Mais M. Doriot croit maintenant que l'U. R. S. S., qui « a été pacifique », ne l'est plus, « elle a cessé d'être la terre de construction du socialisme pour devenir une dictature plus odieuse que toute autre ». L'Union soviétique, d'après lui, « veut que la guerre éclate en Europe occidentale pour éviter le grand choc sur sa propre frontière ». Mais cette dernière affirmation, M. Doriot ne la prouve pas; il me paraît confondre des encouragements des Soviets à avoir une politique plus crâne et des actes de leur part pour provoquer une conflagration : de ces actes-là, ils se sont jusqu'à présent abstenus. Ce que dit M. Doriot de la nécessité de causer avec Mussolini et surtout avec Hitler décèle aussi une appréciation un peu naïve de la situation. Pour la politique intérieure, les doctrines de M. Doriot depuis sa conversion paraissent fort justes, mais ce sont celles des partis radicaux. Alors, pourquoi avoir fondé un nouveau parti?

M. Salazar, le chef du gouvernement portugais, a consenti à écrire une longue préface pour le recueil de ses principaux discours; il en donne comme raison qu'il « a la certitude que, parmi les maîtres qui ont formé sa pensée, c'est aux Français qu'il est le plus redevable et que c'est à eux qu'il doit l'orientation de sa modeste culture ». Le livre ainsi constitué est présenté au public français sous le titre : **Une Révolution dans la paix.** Comment cette révolution a-t-elle été possible? Par la dictature militaire. Plus encore que l'Espagne, le Portugal était travaillé par les partis républicains et socialistes. Dès janvier 1891, un soulèvement républicain avait éclaté. En 1908, le roi Carlos confia une sorte de dictature à Ioão Franco, mais Carlos fut assassiné l'année suivante; en octobre 1910, une insurrection expulsa le roi Manuel; 15 autres suivirent jusqu'en 1926; pendant la même période, 43 cabinets furent renversés par le Parlement ou la rue. Enfin, en

mai 1926, le général Gomes da Costa proclamait de nouveau la dictature. Mais les militaires qui avaient pris le pouvoir étaient embarrassés pour rétablir l'ordre financier. Le Portugal avait déjà fait sept fois banqueroute depuis un siècle, la monnaie perdait 33 fois la valeur de sa parité or. En juin 1926, le président de la République appela une première fois Salazar, alors professeur de droit à Coïmbre, pour diriger le ministère des finances, mais il n'y resta que trois jours. Appelé de nouveau le 27 avril 1927, il posa comme condition que les autres ministres ne se permettraient plus de dépassements de crédits. Grâce à cette mesure et à quelques autres relatives aux impôts et à la comptabilité, le rétablissement fut rapide et le taux de l'intérêt ramené de 11 à 3 3/4 %. Ce premier succès n'empêcha pas une grave crise économique d'éclater au Portugal en 1930. Pour y remédier, Salazar préconisa l'introduction de l'organisation corporative. Pour en assurer la réalisation, le président de la République nomma Salazar président du Conseil le 5 juillet 1930. Les patrons furent réunis en associations, les ouvriers en syndicats nationaux. On les força à collaborer ensemble pour régler les salaires et les conditions du travail. La construction d'habitations à bon marché compléta cette œuvre sociale. Les syndicats de doctrine révolutionnaire furent interdits; de même, il est interdit aux membres de l'enseignement d'attaquer la patrie, la société ou la religion.

Le succès de l'organisation corporative décida à confier à Salazar le soin de rédiger une nouvelle constitution. Elle fut approuvée le 19 mars 1933 par referendum populaire. Le chef de l'Etat est élu pour sept ans; il nomme les ministres, qui ne peuvent être renversés par l'Assemblée Nationale. Celle-ci se compose de 90 députés élus par suffrage direct majoritaire sur scrutin de listes nationales. Les projets de loi qui lui sont présentés doivent être examinés auparavant par une Chambre corporative, composée des représentants des municipalités et des intérêts sociaux. La Constitution édicte en outre l'intégration des domaines d'outre-mer dans l'Empire portugais pour marquer la volonté de la nation de ne pas les céder.

Telle est l'œuvre de Salazar; elle n'a été possible que grâce

à la sagesse du général Carmona, président de la République. La dictature, quand le dictateur est sage, est aussi belle que la République où l'ordre règne et où, loin que tout soit permis à la populace, celle-ci ne domine pas.

ÉMILE LALOY.

§

Il n'y a absolument rien dans les 27 pages que M. Louis-Ferdinand Céline a intitulées **Mea Culpa** qui justifie ce titre. M. Céline ne se frappe pas la poitrine, il ne se repent pas; il ne se confesse point et il ne nous dit pas quelle était son attitude vis-à-vis des Soviets avant son voyage en U. R. S. S. Mais dans un langage décousu, parsemé de mots d'argot et d'exclamations faubouriennes, il s'en prend à certains côtés de la vie soviétique, les plus apparents, les moins difficiles à percevoir; bref, à ceux qui ne demandent ni une attention soutenue ni une grande perspicacité.

Pourquoi le bel ingénieur il gagne des 7.000 roubles par mois? se demande M. Céline (p. 24). Je parle de là-bas en Russie, la femme de ménage que 50? Magie! Magie! Qu'on est tous des fumiers là-bas comme ici! Pourquoi la paire de tatanes elle coûte déjà 900 francs? et un ressemelage bien précaire (j'ai vu) dans les 80?... Et les hôpitaux?... Celui, le beau du Kremlin à part et les salles pour « l'Intourisme ». Les autres sont franchement sordides! Ils ne vivent guère qu'au 10e d'un budget normal. Toute la Russie vit au dixième au budget normal, sauf Police, Propagande, Armée...

Regardez donc dans cette U. R. S. S., écrit encore M. Céline (p. 16), comme le pèze s'est vite requinqué! Comme l'argent a retrouvé tout de suite toute sa tyrannie! et au cube encore! Pourvu qu'on le flatte, Popu prend tout! avale tout! Il est devenu là-bas hideux de prétention, de suffisance, à mesure qu'on le faisait descendre plus profond dans la mouscaille, qu'on l'isolait davantage! C'est ça l'effrayant phénomène. Et plus ils se sent malheureux, plus il devient crâneur! Depuis la fin des croyances, les chefs exaltent tous ses défauts, tous ses sadismes, et le tiennent plus que par ses vices : la vanité, l'ambition, la guerre, la mort en un mot. Le truc est joliment précieux! Ils ont repris tout ça au décuple! On le fait crever par la misère, par son amour-propre aussi! Vanité d'abord! La prétention tue comme le reste! Mieux que le reste!

Mais M. Céline ne se contente pas de formuler des critiques acerbes contre les Soviets. Ses diatribes lui servent de prétexte pour dire des choses désagréables à l'humanité tout entière, sans distinction de race ni de pays.

Jamais depuis le temps biblique, écrit-il (p. 9), ne s'était abattu sur nous fléau plus sournois, plus obscène, plus dégradant à tout prendre, que la gluante emprise bourgeoise... Enfin pourriture parfaite.

Et plus loin :

...L'homme est la pire des engeances!... qu'il fabrique lui-même sa torture dans n'importe quelles conditions, comme la vérole son tabès... Il souffre, se mutile, saigne, crève et n'apprend rien... L'homme il est humain à peu près autant que la poule vole... On cesse d'être si profond fumier que sur le coup d'une catastrophe (p. 23-25).

Un pareil dégoût des choses d'ici-bas, un pessimisme si noir, une haine du genre humain si prononcée, qu'est-ce si ce n'est une attitude purement littéraire? Je dirai même romantique. Cependant, cette attitude n'est pas assez ferme pour qu'on n'aperçoive pas, sous sa défroque éclatante, le néant où gît l'auteur. Rien de pareil ne se rencontre dans l'ouvrage de M. Victor Serge (de son vrai nom Victor Kibaltchitch) **Destin d'une Révolution.** L'auteur est la franchise même et son cas est des plus simples. Il fut avec Moscou au temps de Lénine et jusqu'à la veille de la complète soumission des Soviets à la volonté de Staline. Il est dans l'opposition depuis qu'il a jugé que Staline a « trahi » la Révolution d'octobre 1917. M. Victor Serge a été l'ami ou le collaborateur des fondateurs du bolchevisme. Après avoir occupé durant de longues années des postes importants, il a connu la prison et la déportation. Ce n'est donc pas un vulgaire révolutionnaire ou un partisan des Soviets tard venu. C'est, pourrait-on dire, un ancien pilier du régime qui fut instauré par Lénine. Aussi l'exposé, extrêmement complet et fouillé, qu'il fait de la situation présente de l'U. R. S. S., dans son ouvrage **Destin d'une Révolution,** est à lire et à méditer. A en croire M. Victor Serge, le décalage entre ce que fut la Russie, après la prise du pouvoir par Lénine et ses compagnons et les pre-

mières années du nouveau régime, et ce qu'elle est, cette Russie, actuellement, est à tel point énorme, monstrueux, que tout révolutionnaire sincère ne peut que lui être hostile. Aucun des problèmes qui furent posés après la révolution d'octobre 1917 n'a été résolu. Le problème agraire n'est pas résolu. Le problème ouvrier n'est pas résolu. Le problème des nationalités n'est pas résolu. Le problème économique n'est pas résolu. Le problème spirituel n'est pas résolu. Cependant, un nouveau régime d'exploitation s'est installé. La dictature du prolétariat a fait place à celle de la bureaucratie sur le prolétariat et la société. L'exploitation du travail est restaurée au profit de nouveaux privilégiés qui, fait à retenir, sont imprégnés de l'esprit petit bourgeois de la Russie tsariste. Cette survivance de la vieille Russie au pays des Soviets est du reste patente, et c'est à elle que Victor Serge attribue en grande partie l'échec de la révolution socialiste.

> Les facteurs engendrés par la formation historique de cette vieille Russie, écrit-il, continuent d'agir avec une puissance étonnante. Dans les mœurs politiques surtout, la continuité est terrible.

Mais Victor Serge a bon espoir qu'à la fin des fins cette vieille Russie, qui a relevé la tête ces temps derniers, sera terrassée et que le socialisme intégral, aujourd'hui compromis, reviendra à la surface. Mais cela ne se passera pas sans luttes et probablement sans une nouvelle révolution.

> Cependant, remarque encore notre auteur, le réveil de la classe ouvrière russe ne se conçoit qu'en relation avec celui de la classe ouvrière d'Occident. Et comme pour les autres pays belligérants de 1914-18, on peut situer aux environs des années 1938-1940 le moment où, les années creuses passées, les masses de l'U. R. S. S. auront à peu près achevé la récupération de leurs forces physiologiques. Elles arriveront à la maturité un peu plus tard que le prolétariat d'Occident, car la guerre civile prolongea leurs épreuves jusqu'en 1920.

Ainsi nous sommes avertis. Il y aura encore une révolution; tout au moins en U. R. S. S. M. Victor Serge nous l'affirme et nous devons le croire, car c'est un homme très bien renseigné et qui a conservé intacte, au milieu des pires épreuves, sa

foi révolutionnaire. Pour en être convaincu il n'y a qu'à lire la phrase que je détache de son étude **De Lénine à Staline** et qu'il traça lors de son séjour comme déporté politique à Orenbourg :

Les copains et les gens sont d'avis que nous n'en sortirons pas. Car nous ne nous rendrons pas. Nous n'abdiquerons jamais notre pensée communiste. Nous n'adorerons pas le fossoyeur de la Révolution. Nous n'approuverons pas cette misère sans bornes de tous ceux qui travaillent, cette renaissance des privilèges, cet étouffement de toute parole vivante.

Oui, mais le « fossoyeur de la Révolution » (j'imagine que c'est de Staline qu'il s'agit) a laissé sortir Victor Serge des geôles soviétiques et lui a permis même de quitter le territoire de l'U. R. S. S. Est-ce parce qu'il ne le considérait pas comme dangereux? Est-ce pour qu'il puisse porter la bonne parole révolutionnaire aux voisins de l'Ouest et les mieux préparer à l'avènement du « Grand Soir? » Qui le sait? L'avenir seul pourra nous le dire.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

La viabilité en Russie occidentale. — La tension politique permanente entre la Russie soviétique et l'Allemagne hitlérienne, ainsi que les aspirations du pangermanisme réveillé, rendent possible un conflit militaire entre le pays d'Hitler et celui de Staline. Ceux qui connaissent les méthodes allemandes sont persuadés qu'un tel conflit prendrait tout de suite la forme d'une invasion ou d'une tentative d'invasion des Allemands en Russie.

Bien entendu, comme il n'y a point de frontière commune, il faut supposer que les Etats baltes et la Pologne, de gré ou de force, auraient avant tout livré passage à l'envahisseur.

Cela posé, quels sont les obstacles qu'opposeraient les conditions naturelles et humaines en Russie occidentale? Ou les facilités qu'elles offriraient? En d'autres termes, quelles routes choisiraient les troupes d'invasion?

On ne peut tabler sur les souvenirs de l'irruption allemande de 1917. Elle était trop facile. Point de résistance, organisée ou sporadique.

On ne peut pas davantage évoquer la campagne de Charles XII, en 1708-1709, et celle de Napoléon en 1812 : il est aisé de comprendre pourquoi. Cependant, on peut remarquer que ces deux invasions suivirent au début la même route, celle de la Russie blanche jusqu'à Smolensk. De là, Charles XII tourna au sud pour rallier les secours de toute sorte qu'il attendait de Mazeppa et de l'Ukraine. Napoléon, qui ne pouvait compter sur rien de pareil, marcha droit sur Moscou.

Mais les deux conquérants avaient abordé la Russie par la même zone, celle qui s'étend de Vitebsk à Minsk. Cette zone d'invasion était la seule possible alors. Elle était bordée, au nord et au sud, par deux zones d'obstacles qui étaient à peu près infranchissables, en 1708 et en 1812, et qui aujourd'hui encore rendraient très difficile la progression d'une armée motorisée.

Au nord, c'est-à-dire sur les frontières d'une partie de la Lithuanie, de la Lettonie et de l'Estonie, ce sont les marais, les forêts, les tourbières et les lacs. Au sud, c'est l'immense marécage de la Polêcê ou marais du Pripiat, partagé politiquement entre la Russie et la Pologne.

La forêt du nord-ouest de la Russie se développe sur le *podzol*, sol argilo-siliceux imperméable. Les peuplements de conifères, de chênes et de trembles, avec un sous-bois épais de fougères et de coudriers, forment une masse forestière au sol spongieux et fangeux, la *mchara*, que les rares habitants du pays eux-mêmes connaissent mal et dont certaines parties n'ont jamais été parcourues. Ajoutez à cela un inextricable réseau de petits lacs et de marais aux rives incertaines. Peu de routes, point de chemins empierrés; des pistes boueuses au printemps et à l'automne; en somme, un pays encore plus hérissé de difficultés que les lacs de Mazurie où se brisa l'offensive russe de l'été de 1914.

On peut en dire autant de la Polêcê ou marais du Pripiat, autour de Pinsk, avec l'aggravation de pentes encore plus faibles et d'eaux encore plus stagnantes. La Polêcê paraît à tel point hostile aux envahisseurs qu'elle servit de refuge pendant toutes les invasions qui eurent lieu en Russie occidentale, et notamment en 1812.

Entre la forêt du nord-ouest et la Polêcê s'ouvre donc la

large trouée de la Russie blanche, de Vitebsk à Minsk, par où passèrent Charles XII et Napoléon.

Cette trouée a des routes, dont les principales, comme celle de Moscou à Varsovie, furent construites sous Catherine II, lorsque la Russie demembra l'ancienne Pologne. Routes larges, mais généralement peu ou mal empierrées : le matériel d'empierrement fait défaut, sauf aux abords de l'ancienne moraine glaciaire, orientée d'ouest en est, de Minsk à Orcha, Viazma et Gjatsk : localités qui jalonnent presque exactement la route de l'invasion de 1812.

Les routes de la trouée, il est vrai, sont presque impraticables au printemps à cause de la boue profonde, difficiles en été à cause de la poussière, impraticables en automne à cause de la boue, et en réalité plus praticables en hiver pour qui s'équipe comme il faut. Si l'armée française avait eu en 1812 ses chevaux ferrés à glace, elle n'aurait pas perdu la plus grande partie de sa cavalerie et de son artillerie dès les premières semaines de la retraite.

Ainsi, la trouée Vitebsk-Minsk serait une route désignée pour l'envahisseur.

Mais il y en a une autre bien meilleure. Charles XII et Napoléon n'y songèrent pas; ou plutôt, le premier, vraisemblablement, y pensa trop tard, si le second n'y pensa pas. Ce sont les plateaux de la Volhynie et de la Podolie, au sud de la Polêcê.

Plateaux steppiens, secs, dégarnis de forêts, bien cultivés, habités par une population qui va à 100 au kilomètre carré en Podolie, ces pays du sud, où se rencontrent les frontières de la Pologne, de la Roumanie et de la Russie, offrent, en vertu de leurs conditions naturelles, une avenue large et facile vers les riches terres du *tchernoziom* et les ressources minérales de l'Ukraine.

C'est une proie convoitée, depuis longtemps, par le pangermanisme. Si un jour les Allemands ont les coudées franches pour une invasion en Russie, ils tenteront sans doute leur chance du côté de la Podolie, plutôt que du côté de la Russie blanche.

CAMILLE VALLAUX.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Les problèmes de l'Europe centrale. — Le mois d'avril tout entier, peut-on dire, a été pris, du point de vue international, par le travail politique profond qui s'accomplit en Europe centrale et dont j'ai précisé à cette place, dans une précédente chronique, certains aspects lors de la signature des accords conclus récemment entre l'Italie et la Yougoslavie. Depuis lors, l'évolution qui s'annonçait s'est précisée dans des conditions qui n'ont pas manqué de causer quelque surprise, car elles ont révélé une préparation minutieuse de longue date que l'on ne soupçonnait pas. La réunion du conseil de la Petite-Entente, la visite officielle à Belgrade de M. Bénès, président de la République tchécoslovaque, la visite, à Vienne, à titre privé, de M. Hodza, président du conseil de Tchécoslovaquie, la visite du chancelier fédéral d'Autriche, M. von Schuschnigg, à Venise, accompagné de son ministre des affaires étrangères, M. Guido Schmidt, en vue de conférer avec M. Mussolini et le comte Ciano, tout cela a créé non seulement une atmosphère nouvelle, mais encore une situation de fait qui contraste singulièrement avec ce qui existait jusque-là dans cette partie du continent. S'il est exact que des transformations profondes se marquent actuellement dans l'état politique de l'Europe, c'est certainement au centre du Continent qu'elles sont particulièrement sensibles.

La réunion à Belgrade du conseil permanent de la Petite-Entente, dans les premiers jours d'avril, a abouti, comme on s'y attendait, à une confirmation de principe de la solidarité des trois Etats qui composent ce groupement. Il ne pouvait en être autrement, car le jour où la Petite-Entente abandonnerait l'action commune sur le terrain extérieur des gouvernements de Prague, de Bucarest et de Belgrade, elle perdrait, en réalité, jusqu'à sa raison d'être. Ce bloc central a été constitué en vue de faire obstacle à la révision des clauses territoriales des traités de paix de 1919, dont la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie ont été les bénéficiaires. Mais l'action commune des Etats de la Petite-Entente vise surtout, on le sait, la résistance au révisionnisme hongrois, et, subsidiairement, à la restauration du trône des Habsbourg à

Vienne et à Budapest. Le malheur est qu'en dehors de ces deux points vitaux, les intérêts de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie et de la Roumanie ne sont pas toujours concordants. La Tchécoslovaquie, dont la situation est périlleuse au centre de l'Europe, dans le voisinage immédiat d'une Allemagne toujours menaçante, d'une Hongrie hostile et d'une Pologne peu amicale, a cherché une garantie dans un pacte d'assistance mutuelle avec la Russie soviétique. La Roumanie, qui redoute tout contact intime avec les Soviets, n'a pas suivi son alliée tchécoslovaque dans cette voie — c'est même pour faire obstacle à une telle politique de coopération avec la Russie que M. Titulesco a été écarté de la direction des affaires à Bucarest — et la Yougoslavie, elle, s'est refusée catégoriquement à reconnaître le pouvoir soviétique établi à Moscou.

La première fêlure dans la politique dite commune des Etats de la Petite-Entente est là. Une autre fêlure a été produite par le glissement de plus en plus évident de la Yougoslavie vers l'Allemagne, sous prétexte que cette orientation est commandée par la nécessité de sauvegarder des intérêts économiques d'une importance capitale, et par le fait que le gouvernement de Belgrade a conclu des accords séparés avec d'autres pays. A deux reprises, à quelques mois de distance, le cabinet yougoslave a mis Prague et Bucarest devant le fait accompli d'un accord bilatéral avec la Bulgarie d'abord, avec l'Italie ensuite, sans que ses alliés et associés de la Petite-Entente y fussent partie. Il importait, par conséquent, de procéder à une mise au point, de dissiper toute équivoque. C'est à quoi s'est employé le conseil permanent de la Petite-Entente; et quelques jours après la réunion de celui-ci, M. Bénès, au cours de sa visite officielle à Belgrade et de ses entretiens avec le prince régent Paul de Yougoslavie et M. Stoyadinovitch, a pu obtenir des assurances pour l'avenir. On peut donc considérer que la Yougoslavie ne précipitera pas son évolution en traitant seule, en dehors de la Roumanie et de la Tchécoslovaquie, avec la Hongrie, tout règlement avec cette dernière puissance ne pouvant se faire que par les trois Etats agissant solidairement. La position de la Petite-Entente se trouve donc consolidée, du moins en apparence.

Mais ce n'est là qu'un des aspects de la situation nouvelle

créée en Europe centrale. Il y en a un autre, pour le moins aussi intéressant : c'est celui des relations actuelles de l'Autriche avec l'Allemagne, d'une part, avec l'Italie, d'autre part. L'accord austro-allemand du 11 juillet 1936, auquel l'Italie a bien dû donner son assentiment et qui a pour effet, qu'on le veuille ou non, d'assurer à nouveau au Reich une situation prépondérante à Vienne, n'a nullement dissipé le malaise qui pèse depuis plusieurs années si gravement sur les rapports politiques, culturels et économiques des deux Etats allemands. Le travail des nazis autrichiens, totalement inféodés à Berlin, se poursuit sur le terrain intérieur à Vienne, et l'Italie, qui s'était posée en protectrice de l'indépendance de l'Autriche, — qu'on se rappelle les divisions italiennes rapidement massées à la frontière du Brenner par M. Mussolini lors du « putsch » national-socialiste contre feu le chancelier Dollfuss, — est obligée de se prêter maintenant au jeu de la diplomatie hitlérienne, parce que la politique concertée entre Berlin et Rome a placé désormais la puissance italienne dans une position de « brillant second » de l'Allemagne. De là la brusque résolution du gouvernement fasciste de s'opposer, lui aussi, à une éventuelle restauration du trône des Habsbourg, seul rempart à dresser utilement contre l'Anschluss. La thèse de Rome, des plus discutables, est que la menace d'un rattachement par la force de l'Autriche au Reich allemand n'existe plus depuis la signature de l'accord germano-autrichien du 11 juillet 1936.

M. von Schuschnigg a naturellement voulu être fixé sur l'appui qu'il peut encore raisonnablement attendre pour la défense efficace de l'indépendance de l'Autriche d'une Italie de plus en plus étroitement liée au Reich hitlérien. C'est ce qui provoqua les entretiens austro-italiens de Venise, à l'issue desquels on a publié un communiqué insistant surtout sur la fidélité aux protocoles italo-austro-hongrois de Rome. Seulement, il s'est trouvé qu'en marge de ce communiqué, qui n'apprenait pas grand-chose de nouveau, un organe officieux fasciste, le *Giornale d'Italia*, voulut donner des résultats de l'entrevue une interprétation singulièrement inquiétante, suivant laquelle non seulement l'Autriche devait rejoindre en fait l' « axe Rome-Berlin », s'interdire de négocier avec la

Tchécoslovaquie sans l'assentiment de Rome, mais aussi, afin de donner satisfaction à l'Allemagne, admettre les nazis dans le « Front patriotique » autrichien, premier pas vers la participation des éléments pro-allemands à la direction des affaires à Vienne. La réaction autrichienne a été immédiate et catégorique. M. von Schuschnigg fit des déclarations très nettes, contredisant formellement l'article sensationnel du *Giornale d'Italia* et maintenant intégralement la thèse de l'indépendance absolue de l'Autriche, en dehors de tout bloc idéologique continental, aussi bien en matière de politique extérieure qu'en matière de politique intérieure.

Tout cela ne manque pas d'intérêt du point de vue de l'évolution générale de la situation en Europe centrale. L'Autriche, d'accord en principe avec la Hongrie, cherche de bonne foi à résoudre directement avec les trois Etats de la Petite-Entente le problème si complexe d'une solide organisation politique et économique de la région danubienne, ce qui constituerait le plus sûr moyen pour elle et pour les autres petits pays de cette partie du Continent de garantir leur indépendance contre toute hégémonie allemande ou germano-italienne. Mais la tâche entreprise courageusement par M. von Schuschnigg s'annonce difficile, voire pénible, et toute la question est de savoir si Rome, maintenant associée à Berlin, est encore disposée à aider utilement le chancelier fédéral dans la défense de l'indépendance de son pays. Au sort de l'Autriche demeure lié le sort de l'Europe centrale tout entière.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Robert L. Cru : *Propos d'un Londonien;* Figuière. » »

Jean Gabus : *Sous les tentes lapones.* Avec 27 illustrations h. t.; Edit. V. Attinger. 20 »

Emile Lebon : *A travers la Polynésie. Ile de Pâques. Tahiti. Iles Hawaï;* Association lorraine d'études anthropologiques, Nancy. » »

Waddy : *Au pays de l'abondance. Marxisme? Fordinisme? Boushido?* Préface de M. le général Weygand. Avec de nombreuses illustrations; Libr. Picart. » »

Aviation

Mermoz : *Mes vols;* Flammarion. 15 »

Géographie

Marcel Hérubel : *L'Homme et la Côte, étude d'économie maritime.* (Coll. *Géographie humaine,* sous la direction de P. Deffontaines, n° 10) Avec 16 planches h. t. et 2 figures et plans; Nouv. Revue franç. 40 »

Histoire

Paul Delesalle : *Paris sous la Commune,* documents et souvenirs inédits; Bureau d'Editions. 2 »

Un Diplomate : *Paul Cambon, ambassadeur de France, 1843-1924.* Avec des illustrations; Plon. 40 »

Joachim Kühn : *Pauline Bonaparte,* traduit de l'allemand par G. Daubié. Avec 16 gravures h. t.; Plon. 25 »

Littérature

Joseph Bellery: *Le Désespéré de Léon Bloy,* histoire anecdotique littéraire et biographique. (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 18 »

Henry Bordeaux : *Le foyer;* Flammarion. 1,95

Jérôme Cardan : *Ma vie,* texte présenté et traduit par Jean Dayre; Champion. » »

Georges Duhamel : *Défense des Lettres, biologie de mon métier;* Mercure de France. 15 »

François Fosca : *Histoire et technique du roman policier;* Nouv. Revue critique. » »

Henry de Monfreid : *Le serpent de Cheik Hussen,* souvenirs et légendes; Edit. Pierre Tisne. 15 »

Pascal : *Pensées* suivies des *Ecrits sur la grâce.* Texte établi, annoté et préfacé par Jacques Chevalier; Nouv. Revue franç. 18 »

Ribeiro-Couto : *Enfance,* traduit du portugais par Jean Durieu; Cahiers du Sud, Marseille. » »

A. T'Serstevens : *Ceux de la mer;* Grasset. 18 »

Mœurs

Adrien Peytel : *L'escroquerie... un des beaux-arts;* Edit. Ulysse. » »

Poésie

Paul Bay : *En surface;* S. n. d'éd., Bruxelles. » »

Jacques Clémenceau de la Loquerie : *Amertumes;* S. n. d'éd. » »

Richard Crayol : *Préludes et nocturnes;* Edit. Corymbe. 10 »

Benjamin Fondane : *Titanic;* Cahiers du Journal des Poètes. » »

Armand Godoy : *Le brasier mystique;* Grasset. 12 »

Pascale Olivier : *Le chant perdu dans le silence;* Presses françaises. 10 »

Eugène Pottier : *Chants révolutionnaires,* édit. complète. Préface de Lucien Descaves; Edit. sociales internationales. » »

Noël Saint-Martin : *Au fil de ma pensée.* Préface de Gaston Picard; Impr. de la Nièvre, Nevers. » »

Edouard Silva : *Suprêmes tendresses;* Figuière. 12 »

Politique

L. Dumont-Wilden : *L'évolution de l'esprit européen;* Flammarion. 15 »

Emile Lebon : *Agonie de l'Europe;* Soc. d'impressions typographiques, Nancy. 15 »

Andrew Smith : *J'ai été ouvrier en U. R. S. S. 1932-1935,* traduit de l'anglais par Emmanuel Rinon; Plon. 18 »

Questions militaires et maritimes

Capitaine Caccia Dominioni di Sillavengo, des troupes coloniales d'Erythrée : *Amhara,* chroniques de la Patrouille astrale, avec des dessins de l'auteur; Plon. 18 »

Général Messimy : *Mes souvenirs* (Jeunesse et entrée au Parlement. Ministre des Colonies et de la Guerre en 1911 et 1912 : Agadir. Ministre de la Guerre du 16 juin au 26 août 1914 : la Guerre). Avec un portrait; Plon. 36 »

Oliveira Salazar, chef du gouvernement portugais : *Une révolutoin dans la paix.* Introduction de Maurice Maeterlinck; Flammarion. 18 »

Questions religieuses

Calvin : *Œuvres complètes.* II: *Institution de la religion chrestienne,* texte établi et présenté par Jacques Pannier. 120 »

Roman

Gustave Flaubert : *Madame Bovary, mœurs de province.* Illustrations de Berthommé Saint-André. Avant-propos de Léo Larguier; Briffaut. 2 vol. » »

C. Fraser Simon : *Un bruit sinistre dans la nuit,* roman policier, adapté de l'anglais par Marguerite Vabre; Edit. de France. 7 »

Capitaine Osborne : *L'énigme du « Girl Pat »*; Edit. de France. 6 »

François Roland : *De la Sorbonne au calvaire;* Tallandier. 15 »

M. Constantin-Weyer : *Un homme se penche sur son passé;* Nelson. 7 »

Sciences

Docteur Magnus Hirchfeld : *Le corps et l'amour;* Nouv. Revue franç. » »

Sociologie

Paul Chanson : *Communisme ou corporatisme;* Edit. du Cerf. » »

Jean-José Frappa : *Enquête sur la prostitution;* Flammarion. 15 »

Léon Regray : *Français debout!* Grasset. 12 »

Varia

Joseph Hémard : *Le coin Maubert en 1936.* Avec des dessins de l'auteur; Le François, 91, boulevard Saint-Germain, Paris. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

A la mémoire de Louis Le Cardonnel. — Autour d'une descendance. — Quelques grands désastres militaires. — A propos des *Petites Revues.* — Le 23 avril, grand anniversaire pour les Anglais. — Où est née la légende des lapalissades? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

A la mémoire de Louis Le Cardonnel. — Il y aura un an, le 28 mai, que Louis Le Cardonnel mourait à Avignon où il aura passé les cinq dernières années de sa vie, accueilli dans le décor florentin du Palais du Roure par la bonté attentive d'une amie de sa famille, Mme de Flandreysy.

Le 26 mai, une plaque sera inaugurée sous la voûte de l'entrée du Palais, rappelant le séjour du poète et sa mort. Elle portera l'inscription suivante :

DANS CETTE DEMEURE
LOUIS LE CARDONNEL
AU RETOUR DE ROME, D'ASSISE
ET DE
FLORENCE
« CITÉ DES PRINCES ET DES SAGES »
A VÉCU SES DERNIERS ANS
ÉCRIT SES DERNIERS VERS
ET RENDU SON AME A DIEU
LE XXVIII MAI MCMXXXVI

Le même jour, le cœur de Louis Le Cardonnel sera placé dans la chapelle du Palais du Roure, selon le vœu qu'il a exprimé dans les lignes dictées par lui le 19 décembre 1935, quelques semaines après la première attaque qui l'avait terrassé :

Mon cœur devra être déposé dans une urne et demeurer dans la chapelle du Palais du Roure, dédiée à Saint François et à Sainte Claire d'Assise :

Claire au nom argentin, Claire au doux nom d'aurore.

§

Autour d'une descendance. — « Je vous remercie de votre chronique, mais je ne suis pas la descendante de Balzac, comme plusieurs journaux l'ont annoncé », nous écrit Mme Camille Marbo.

La Présidente de la *Société des Gens de Lettres de France* n'est pas la descendante de Balzac, en effet. Mais d'où vient la méprise, méprise si générale que le Président sortant, dit *Toute l'Edition*, avait salué Mme Camille Marbo pour telle, dans une allocution prononcée à l'Hôtel de Massa, lors de la transmission des pouvoirs? C'est que la presse a mal interprété un article (il ne prêtait cependant à aucune confusion) que Mme Marion Gilbert avait consacré à Mme Marinska Streintedt, *Présidente de la Société des Gens de Lettres en Suède,* qui, elle, descend de Balzac par Mme Hanska. Et Mme Marion Gilbert a exposé les faits dans une lettre à M. Roger Giron, que *la Liberté* a publiée. — G. P.

§

Quelques grands désastres militaires. — Dans le volume récemment paru qu'il a consacré au désastre de Caporetto, le colonel Conquet, premier auteur français qui se soit risqué, avec beaucoup de prudence, à aborder ce délicat sujet, donne quelques termes de comparaison consolants pour nos voisins et intéressants, parce qu'oubliés et mal connus.

La IIe armée italienne, qui supporta le choc principal, recula en

moins d'une semaine de 60 kilomètres, perdant 250.000 hommes sur 700.000 et 2.000 canons sur 2.400. En 18 jours, le recul total était de 120 kilomètres, les pertes de 650.000 hommes sur un total de 1.400.000 combattants (dont 40.000 tués et blessés, 260.000 prisonniers, 350.000 soldats en déroute, avec 3.000 canons sur 6.000 que comptait toute l'armée italienne.

Or, à Sedan, nous avions perdu 90.000 prisonniers et 420 canons, sur 120.000 hommes engagés avec 560 canons.

A Moukden, les pertes russes avaient été de 30.000 prisonniers seulement sur 300.000 hommes.

Pendant la guerre de 1914-1918, à Tannenberg, sur 230.000 hommes, les Russes perdirent 90.000 prisonniers et toute leur artillerie.

A la bataille des lacs Mazuriques, de février 1915, les mêmes Russes perdirent 110.000 prisonniers sur 220.000 hommes, et à Gorlice, en mai 1915, 250.000 prisonniers et 300 canons.

L'offensive de Broussiloff, de juin 1916, fit, par contre, 250.000 prisonniers aux Autrichiens et prit 400 canons.

En mars 1918, les Anglais, à leur tour, perdirent sur la Somme 260.000 hommes et 1.000 canons.

En Macédoine, au mois de septembre 1918, les armées alliées, commandées par le général Franchet d'Esperey, prirent 100.000 Bulgaro-Allemands et 1.000 canons.

Enfin, à Vittorio-Veneto, les Autrichiens laissèrent entre les mains des Italiens 400.000 prisonniers et 5.000 canons, ce qui, quelque explication qu'on en donne, constitue un record, dans les temps modernes.

Mais le désastre militaire le plus complet, le désastre-type (car tout réside dans la proportion des pertes), demeure celui de Cannes, consommé il y a plus de 2.000 ans, en Italie, près des rives de l'Adriatique. Annibal, qui ne disposait que de 50.000 combattants, mais qui était un stratège de génie, parvint à encercler et à détruire 76.000 Romains, commandés, ce jour-là, par Varron. Avec ce consul, 3.000 hommes seulement échappèrent au massacre. Le chef carthaginois avait réalisé, en plaine, le double enveloppement des ailes de l'ennemi et pris celui-ci à revers, c'est-à-dire sur sa direction la plus sensible, celle d'où lui viennent ordres, renforts, ravitaillements. Il l'avait préalablement attaqué sur les flancs, qui constituent des points de moindre résistance contre des efforts convergents.

C'est ce double enveloppement de Cannes, transposé du plan tactique sur le plan stratégique, que Schlieffen méditait contre la

France vers 1905, et c'est cette idée qui inspirait, comme on sait, le plan allemand en 1914. — ROBERT LAULAN.

§

A propos des « Petites Revues ». — Ce n'est pas une rectification, mais un complément. Suivant MM. Ad. Van Bever et Paul Léautaud, Remy de Gourmont n'aurait pas seulement écrit la préface de cet « Essai de Bibliographie » : l'ouvrage serait entièrement de lui.

Tirées, en effet, à 200 exemplaires, *Les Petites Revues,* aujourd'hui introuvables, portaient comme « firme » : « Editions de la *Revue Biblio-iconographique.* Librairie du Mercure de France. » Ce semble donc avoir été un dépôt plutôt qu'une édition du Mercure. — P. DY.

§

Le 23 avril, grand anniversaire pour les Anglais. — Le *Daily Mail* du 23 avril dernier écrivait :

> Sur les tours des vieilles églises des villes et des villages, à travers toute l'Angleterre, une bannière avec une croix rouge flotte aujourd'hui, — rappelant aux Anglais que ce jour est celui de saint Georges, de Zeebrugge et l'anniversaire de la naissance de Shakespeare.

On sait que saint Georges est le patron de l'Angleterre et que l'attaque du chenal de Zeebrugge fut, pour nos alliés d'outre-Manche, un des faits les plus glorieux de la Grande Guerre. Quant à Shakespeare, on sait qu'il fut baptisé le 26 avril 1564, mais l'acte ne donne pas la date précise de sa naissance. C'est peut-être le 23, mais ce pourrait être le 22. La vénération méritée qu'ont les Anglais pour le grand poète de Stratford leur a fait admettre de préférence le 23 pour des raisons sentimentales : 1° parce que la fête de leur patron national, saint Georges, est le 23; 2° parce que l'auteur d'*Hamlet* est mort un autre 23 avril, celui de 1616, date certaine celle-là.

Et les Anglais, qui, tout en étant un peuple très positif, ne dédaignent pas un soupçon de superstition, sont contents de penser que le grand écrivain qui fait la plus pure gloire de leur race est né à ce monde, puis est retourné à Dieu, comme s'il avait été chaque fois évoqué par le saint qui veille sur la grandeur de l'Angleterre. — L. M.

§

Où est née la légende des lapalissades? — Dans le *Nouveau Petit Larousse illustré,* on trouve :

La Palice (Jacques de Chabannes, *seigneur de*), capitaine français né vers 1470, tué à la bataille de Pavie en 1525. Ses soldats composèrent en son honneur une chanson où se trouvaient ces vers :

Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie.

Ce qui voulait dire que jusqu'à sa dernière heure La Palice s'était bien battu; mais peu à peu le sens de ces deux vers se perdit, et l'on n'en voulut retenir que la naïveté. D'où l'expression *une vérité de La Palice*, pour désigner une vérité qui saute aux yeux.

Evidemment, l'immense matière embrassée par un dictionnaire ne permet guère de donner, à chaque article, que des manières de « comprimés ». Toutefois, il serait bon que la vérité fût un peu mieux connue. La Palice versa son sang pour la patrie sous trois rois successifs : Charles VIII, qu'il suivit à la conquête de Naples; Louis XII et François Ier, dans les guerres d'Italie. Comblé d'honneurs : lieutenant général pour le roi en Bourbonnais, Auvergne, Forest, maréchal de France en 1515, il fut un des héros de Marignan et tomba à Pavie où il fit des prodiges de vaillance, d'où la fameuse chanson que ses soldats, qui l'aimaient, composèrent, et dont voici le texte rétabli :

Hélas! La Palice est mort,
Il est mort devant Pavie.
Hélas! s'il n'était pas mort,
Il ferait *encore envie.*

Cette chanson était au reste un pamphlet contre François Ier. Des distraits ou des ignorants ne laissèrent pas de lire (l'*f* et l'*s* se confondant aisément, à l'époque, dans l'écriture) :

...s'il n'était pas mort,
Il serait encore en vie,

ce dont les facétieux s'emparèrent et ce qui, peut-être, donna naissance à la légende des lapalissades. — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Le Sottisier universel.

Il y a trois ans, Tristan Bernard, auteur d'un livre de voyages fort apprécié — cela va sans dire — recevait le prix littéraire du Touring Club de France... L'auteur de « Poil de Carotte » est un grand intrépide. — *L'Hôtellerie*, 6 mars.

Devant cette barrière de jambes nerveuses, garnies de soie et d'affriolants soutiens-gorges, les envahisseurs, le souffle coupé, avaient baissé les yeux. — *L'Œuvre*, 21 mars.

Le Parlement pourra-t-il voter, avant son éminent départ en vacances, une loi, quelle qu'elle soit, sur l'hôtellerie? — *L'Auto*, 23 mars.

Mais Laron veillait et quand, épuisé de fatigue, il s'endormait sur le pont, le chien fidèle veillait sur lui, revolver en main. — *Le Journal*, 22 mars.

Hier soir, au retour d'une promenade, M. Gardeir a constaté la disparition du sac et de son précieux contenu. La police recherche le rat d'hôtel. L'infortuné sexagénaire a des plaies à la tête, ainsi qu'une oreille sectionnée et de graves blessures aux jambes. — *Paris-Soir*, 30 mars.

Ce sera le point de départ d'un concours, qui pourra vous valoir un ou plusieurs gros prix : il y en a pour vingt-cinq francs au total. — *L'Auto*, 17 mars.

Dans l'Etat de Montana, à la frontière ouest du Canada... — *Paris-Soir*, 6 mars.

Les gendarmes avisés vinrent cueillir les frères Richard et les enfermèrent dans la chambre de sûreté de leur caserne. Dégrisés lundi matin, les deux gendarmes ont reconnu en partie leurs torts. Ils seront poursuivis correctionnellement. — *L'Ouest-Eclair*, 23 mars.

COQUILLES

L'inspecteur Oscar Piper a été chargé d'enquêter sur le meurtre de John Carter. Il y déploie une fougue endiarhée. — *Paris-Soir*, 5 avril.

L'académie Montaigne vient de décerner le Prix Caravelle 1937 à notre jeune confrère Adolphe Grad, pour son florilège poétique *Infra-chair.* Nous parlerons prochainement de cet inintéressant ouvrage. — *La Revne de Madame*, 25 mars.

Nous autres, bonnes de café, ne sommes payées qu'au pourboire. Ordinairement, nous sommes couchées et pourries par le patron. — *L'Ouest-Eclair*, 22 mars.

MASTIC

Le gouvernement égyptien a interdit la vente de deux livres, dont il considère le texte comme contraire à l'intérêt public. Il s'agit de *Lénine*, par Jean Jacoby, et *Staline*, par Henri Barbusse, en naissant et le garçon n'a vécu que douze heures. — *Le Journal de Rouen*, 30 mars.

§

Publications du « Mercure de France ».

DÉFENSE DES LETTRES. *Biologie de mon métier.* Par Georges Duhamel, de l'Académie française. Un volume in-seize, 15 fr. Il a été tiré : 22 exemplaires sur Japon, in-8° raisin, 175 fr.; 55 exemplaires sur Hollande, 120 fr.; 11 exemplaires sur super-crème, 120 fr.; 220 exemplaires sur Arches, 50 fr.; 745 exemplaires sur Lafuma, 40 fr.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.